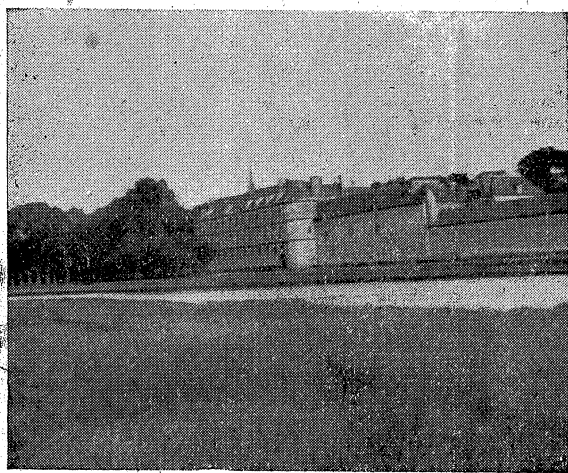


◆ ANNÉE 1935 ◆

L'ÉCHO DU CALVAIRE



Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Élèves du Pensionnat du Calvaire
de Landerneau

I. — Invitation à la Retraite et à la Réunion annuelle de l'Amicale	5
II. — La Retraite et la Réunion de 1934 .. .	6
III. — La Vie au Calvaire	13
IV. — Chronique musicale	35
V. — Echos de la Société des Nations	37
VI. — Pèlerinage au Front et en Alsace	43
VII. — Vers Madagascar et le Tonkin	50
VIII. — Visions lointaines. — Plaisirs et sports d'autrefois	70
IX. — Retours sur le passé.	83
X. — Un appel de Jérusalem	103
XI. — In Memoriam: Mère Gertrude du S.-C. . . .	105
Sœur St-Vincent de Paul ..	108
Mère Marie-Véronique. . . .	108
XII. — Nos associées défunt.es	109
XIII. — Carnet de famille	110
XIV. — Changements d'adresse	114
XV. — Nouvelles adhérentes titulaires et hono- raires	115

INVITATION A LA RETRAITE ET A LA RÉUNION DE NOTRE AMICALE

M. l'abbé Soubigou, directeur au Grand Séminaire de Quimper a bien voulu accepter de prêcher la Retraite. Elle s'ouvrira le mercredi 24 Juillet et se terminera le dimanche 28 par la réunion statutaire de notre Amicale.

Que nous serions heureuses, chères Anciennes, si vous veniez en grand nombre profiter de cette grâce précieuse d'une retraite fermée. Le bon Dieu vous l'offre dans des conditions bien spécialement favorables dans ce cloître où vous avez passé d'inoubliables années, dans une paix que le monde ne peut guère offrir. L'accueil tout affectueux de nos Mères, le contact avec des compagnes restées chères vous adoucira ce que le silence et le recueillement de ces jours bénis peut avoir d'austère. Et vous emporterez de ce petit arrêt dans la vie fiévreuse qui règne un peu partout des forces nouvelles pour l'accomplissement du devoir quotidien, un accroissement de zèle à travailler pour la plus grande gloire du Bon Dieu, ce qui peut se faire partout, au milieu même des occupations réputées, les plus simples et les plus matérielles, si nous savons les Lui offrir.

La réunion annuelle de notre Amicale aura lieu le dimanche 28 Juillet. Comme l'an dernier, une messe un peu tardive permettra à nos associées les plus éloignées de nous venir. Faites effort, nous vous en prions, pour vous retrouver en grand nombre. Dès maintenant, nous vous demandons, chères adhérentes, de faire connaître autour de vous notre Amicale. Voici cinq années écoulées depuis sa fondation et il se trouve encore des anciennes élèves qui ignorent son existence. Si vous en rencontrez, encouragez-les à grossir le nombre déjà respectable de nos associées. Il est nécessaire pour le soutien de la bonne cause que les groupements profondément chrétiens se multiplient et se fortifient. Faut-il vous citer, en terminant, la parole du Secrétaire général de la Fédération des Amicales :

« Aucun élève de l'enseignement libre ne devrait se dérober à ce devoir, tous devraient comprendre que seul un groupement fort, nombreux, bien organisé, pourra un jour influencer sur l'opinion et les pouvoirs publics. »

LA RETRAITE ET LA RÉUNION

DE 1934

Le mercredi 25 Juillet, à 8 heures du soir, s'ouvrait la retraite des Anciennes Elèves, qui allait être prêchée par le Révérend Père Bésiade, de l'Ordre de Saint-Dominique ou Frères Prêcheurs. Et dès la première exhortation, nos grandes ont compris à quelle hauteur elles pourraient monter, tout en étant dès l'abord un peu déroutées par un plan de Retraite si différent de ce qui se fait d'ordinaire. Toutes ne savaient même pas peut-être que la Très Sainte Vierge n'avait prononcé que sept paroles dont l'Evangile nous ait gardé le souvenir.

Et ce sont justement ces sept paroles qui feraient le canevas sur lequel le Révérend Père allait dessiner tout le plan d'un vie profondément chrétienne s'inspirant des plus purs principes de la théologie thomiste. Et nos grandes ont prouvé que cet enseignement, tout élevé qu'il fût, répondait bien aux besoins de leurs âmes, car elles l'ont goûté de plus en plus à mesure de son développement et n'auraient demandé qu'à prolonger ces jours bénis, sous la direction du Révérend Père, heureux d'avoir rencontré au Calvaire Breton un auditoire si averti et en même temps si docile et si sympathique. Mais nous regrettons que cet auditoire n'ait pas été plus nombreux. Certes nous comprenons les raisons majeures qui nous ont été exposées et les regrets que l'on nous a exprimés nous ont bien touchées, mais nous demandons au Bon Dieu pour l'an prochain de trancher les entraves sérieuses d'un grand nombre, de briser les hésitations de quelques-unes et même de fortifier quelques volontés qui reculent devant de petits sacrifices qui leur mériteraient pourtant un si grand bien.

Les Amicalistes furent nombreuses, mais cependant on pourrait encore se serrer au réfectoire pour accueillir d'anciennes compagnes; et il est si doux de se revoir. Le temps, bien qu'un peu menaçant, a été très beau le 29 et il a permis de tenir la réunion au cloître, car l'installation du chauffage central nous fermait la grande salle. Mais en juillet, on a des ressources et le bas du Cloître orné de guirlandes qui conduisaient les regards vers la

statue de Marie Immaculée élevée sur un trône de verdure et de roses, offrait une jolie salle de réception.

Après avoir invoqué l'Esprit-Saint par le « Veni Sancte », Monsieur l'Aumônier prit la parole. On comprendra facilement que nous ne donnons que des notes des belles paroles que nous avons entendues de part et d'autre, nous espérons qu'on nous pardonnera d'être des reporters, sinon peu exacts de ces belles pensées, du moins très malhabiles à les transmettre. Mais nous ne voudrions pas que celles de nos chères Anciennes qui ont déjà eu si gros cœur de ne pouvoir répondre à notre appel, perdent tout le bienfait d'une si belle réunion.

Voici donc le petit mot d'entrée de M. l'Aumônier:

« Je vous remercie, Mesdames et Mesdemoiselles, d'avoir répondu à l'appel qui vous a été adressé. Vous avez su vous gêner, quitter le bord de la mer ou le séjour des vacances pour venir aujourd'hui au Calvaire. Je suis heureux de vous retrouver. C'est aussi providentiel que je sois à votre réunion, à laquelle je ne comptais pas assister. Mais Dieu en avait ainsi disposé.

« Vous pouvez, avec moi, vous réjouir des progrès réalisés au Calvaire. On avait juré de ne jamais y mettre le chauffage central, mais j'avoue qu'en hiver la maison est très froide, je m'empresse de féliciter comme il convient l'administration de la maison. Je me réjouis également des succès si nombreux obtenus en cette année scolaire. Mais au-dessus de toutes ces choses, ce qui nous réjouit, nous prêtres, c'est que nous savons que la Maison fait du bien dans la région. Le Père vous le dira tout-à-l'heure, la chose importante, c'est de faire rayonner la vie chrétienne, et c'est ce que fait le Calvaire. Nous savons tous le grand cas que fait Monseigneur de cette Maison, parce qu'on se préoccupe de former l'esprit et l'âme des enfants.

« Je vais laisser la parole au Père. Le Père Bésiade n'est pas pour moi un inconnu. Je le connais depuis longtemps par ses articles que je lisais avec joie dans la « Revue de la Jeunesse ». Je vous lirai un jour une belle méditation du Père sur ces paroles de Notre-Seigneur : « Si le grain de froment ne meurt, il demeure seul... ». Je me rappelle combien ces pensées m'ont fait du bien. Remercions le Bon Dieu de nous avoir procuré cette année le ministère du Révérend Père. »

Le Révérend Père Bésiade prit ensuite la parole : il remercia M. l'Aumônier de ses « aimables paroles et lui exprima sa joie d'avoir retrouvé un des lecteurs de sa Revue d'avant-guerre, puis il continua :

« Mes chères enfants,

« En marge des paroles de la Vierge dans l'Evangile je voudrais vous en dire quatre sur la vocation. Il est

bon que vous ayez sur ce sujet des notions très nettes, très précises. D'abord chacune a une vocation, la sienne. Et donc il faut que chacune *étudie* sa vocation, puis que chacune *cultive* sa vocation, et enfin que chacune *suive* sa vocation et permette aux autres de suivre la leur.

« 1°) Chacune a une vocation, la sienne. J'espère qu'aucune n'a la vocation de l'inutilité. Quand Dieu crée un grain de sable, il a une raison de le créer et il lui assigne une place, un rôle. Vous êtes plus qu'un grain de sable, et plus qu'une étoile, et que mille étoiles devant Dieu. Vous avez quelque chose à faire; quelque part sur la terre, il y a une place, une tâche qui vous attendent, elles sont faites à votre mesure et vous devez y mettre le capital de dons naturels et surnaturels que vous avez reçus. Il y a une vocation universelle: la sainteté et le Ciel. Nous sommes tous de la race des Saints. Il y a une vocation spéciale: sous quelle forme doit-on réaliser la sainteté, par quel chemin doit-on arriver au Ciel.

« 2°) Que chacune *étudie* sa vocation. Dieu veut-Il vous laisser dans le monde? Ou bien vous appelle-t-il à sortir du monde? Si vous restez dans le monde, quelle place et quel rôle y tiendrez-vous? Si l'état religieux est votre partage, sous quelle forme réaliserez-vous le don de vous-même? Dans les œuvres de la vie active ou dans la paix féconde de la vie contemplative ou dans la vie mixte? Laissez-moi vous dire ma conviction intime: c'est qu'il y en a parmi vous qui portent au front le grand signe, car vous êtes une famille d'élite et je crois que l'heure des grandes épreuves est aussi celle où Dieu sème à pleines mains les vocations divines. Laissons au Christ son secret.

« La vocation se révèle à certains signes, à certaines aptitudes et à certains attrait — et quand il s'agit de la vocation religieuse, à l'intention ferme, droite, efficace de renoncer à tout pour le Christ. Les événements sont aussi les messagers de la volonté divine: (telle grande douleur, tel concours de circonstances, quelquefois un égarement, une défaillance.) Dieu vous donne des secours pour vous aider à discerner ces signes, en particulier votre directeur. Consultez-le, qu'il puisse lire à livre ouvert dans votre vie ce que Dieu daigne y écrire. D'ailleurs la lumière se lève par degrés infailliblement pourvu que l'âme soit fidèle. Donc confiance absolue et *savoir attendre*.

« 3°) Que chacune *cultive* sa vocation. Quelle que soit la voie particulière de chacune, vous avez toutes devant vous une grande tâche à accomplir. A l'heure actuelle, il nous faut de grandes chrétiennes. Ce n'est pas l'heure des vies inutiles, il nous faut de grandes Françaises, pas d'âmes médiocres. Il faut suivre sa vocation quoi qu'il

en coûte. Une vocation, cela coûte cher, soit! Mais elle vaut, et au-delà, le prix qu'elle coûte, suivez-la sans retard, quand l'heure est venue de la suivre. Il y aura d'ailleurs une consolation immense pour vous qui partirez et pour ceux que vous quitterez. Le Christ est le remplaçant qui rendra au centuple aux unes et aux autres. Suivez cette vocation *en toute liberté* car personne n'a le droit de vous empêcher de la suivre ou de vous pousser dans une voie qui n'est pas la vôtre.

« Lorsque l'Ange vint saluer la Vierge et lui annoncer qu'elle serait Mère de Dieu, elle répondit: « Voici la servante de Dieu ». Elle donne ainsi une définition de la femme chrétienne. Cette définition tranche étrangement sur celles que l'on a données de la femme en dehors du Christianisme. Esclave de l'homme, servante de la famille, créature appendice, annexe qui n'a pas en soi sa raison d'être, qui existe uniquement pour l'homme et l'enfant... De nos jours l'invasion de l'esprit païen et des mœurs païennes fait régner dans certains milieux l'idée de la femme bibelot, de la femme poupée... Nous sommes loin de l'idéal de la Vierge, tel qu'elle le formule dans sa réponse à l'Archange. Ce doit être aussi le vôtre. Et il faut y fixer le regard de l'âme et lui donner vos enthousiasmes.

« Quand je vous invite à la vie profondément chrétienne, c'est du dehors que je m'applique à vous éclairer, à vous convaincre, à vous entraîner... et c'est tout. Mais l'appel de Dieu est à la fois extérieur et intérieur. Le cas des Mages est bien suggestif. Dieu appelle les Mages au dehors par l'étoile qui brille pour eux et les conduit, mais Il les appelle au dedans en éclairant leur intelligence, en excitant et inspirant leur volonté. Cette action directe de Dieu sur l'intelligence et la volonté, cette illumination et cette motion sont absolument nécessaires pour que l'âme voie, aime goûte, accepte, désire, retranche, réalise le grand Idéal tout surnaturel qui resplendit devant elle. C'est cette action, tout intime et irremplaçable de Dieu qui produit dans l'âme l'intention droite, ferme, de renoncer effectivement à tout pour suivre le Christ. Evidemment, il faut certaines aptitudes, sans lesquelles l'intention serait inefficace. L'action de Dieu les suppose et au besoin, les crée ou les renforce... l'étoile extérieure ce sont les événements, messagers de la volonté divine.

Pratiquement, je vous engage à vous placer devant Dieu et devant vous-mêmes, de scruter votre cœur et vos reins, à la lumière du grand idéal que vous propose la Vierge et de chercher à savoir sous quelle forme, la *meilleure* pour vous, il convient que vous l'incarniez dans votre vie. Je ne dis pas la meilleure en soi, mais la meilleure *pour vous*. Tenez compte de vos dispositions personnelles; de vos traits et de vos aptitudes, ne croyez pas, d'ailleurs,

qu'il faille avoir un cœur de granit, insensible, fermé aux joies bénies et aux tâches.

C'est un fait évident et navrant : la guerre a rompu l'équilibre mondial d'une façon exorbitante entre le nombre des hommes et celui des femmes. Donc il y a beaucoup de jeunes filles vouées au célibat. Situation poignante. Car ces déshéritées sont femmes, donc appelées par l'instinct de la nature féminine à la maternité. La Providence a dû y pourvoir autrement que par des poupées. Comment seront-elles mères ? En appelant beaucoup à la maternité des âmes, qu'on enfante en effet par le don total de soi au Christ. Cependant la femme a son rôle à remplir qui est la maternité humaine ou divine, naturelle ou surnaturelle. Que chacune étudie sa vocation, voie où est pour elle la volonté de Dieu. Veut-Il que vous restiez à la maison, veut-Il que vous vous absteniez du mariage ? Il convient de distinguer ; si c'est par égoïsme par esprit d'indépendance, pour se soustraire à toutes les responsabilités, se dérober à toutes les charges, afin de ne penser qu'à soi et de ne vivre que pour soi?... Non, mille fois non ! Mais si c'est pour assumer les charges, pour remplir les suppléances de la piété filiale ou fraternelle, pour vous dévouer à des parents, des frères et sœurs, à des œuvres nécessaires dont vous seriez le soutien unique et nécessaire ? Oui. Honneur à ces vieilles filles qui savent rester si jeunes de cœur et d'âme !

« Quant au mariage, le Christ nous montre le grand cas qu'Il en fait en prenant pour mère une femme mariée. Il ne le regarde ni comme l'œuvre mauvaise d'un dieu mauvais, Samson en veut à Dalila d'avoir amolli son courage et dégradé son âme ; (théorie des Manichéens) ; ni comme la conséquence du péché originel ; ni comme une étape de l'évolution humaine qui sera dépassée (union libre, femme sacrifiée) ; ni comme un moindre mal que l'on tolère pour en éviter un plus grave, mais comme une *haute institution* réclamée par les besoins et les aspirations invariables de la nature humaine ; car il faut faire des hommes ; et seule la famille, dont le mariage est la base, peut donner à l'être humain toute sa valeur humaine et élever des hommes. Le mariage est une école d'édification mutuelle et le moyen nécessaire pour le grand nombre de pourvoir aux besoins journaliers de la vie présente. La Bible prouve que le mariage existait avant le péché originel. Satan, quand il a tenté la femme, n'a pas dit : « Vous serez des brutes, mais vous serez des dieux ». Selon saint Augustin, si l'homme n'avait pas péché, tout le monde aurait été marié. Et le Christ en a fait un grand sacrement.

« Cependant, si grand que soit le mariage, l'état religieux le dépasse infiniment. Car l'état religieux, en nous séparant *effectivement* de tout ce qui est de la terre et de

nous-mêmes, nous consacre tout entiers au service de Dieu et de nos frères pour Dieu. C'est le grand témoignage d'amour et la grande force libératrice, parce qu'elle pousse le renoncement effectif et réel aussi loin que comporte la condition humaine. Le religieux ne se borne pas à discipliner les convoitises, à régler l'usage et à supprimer l'abus des choses terrestres, il s'applique à ignorer les convoitises, à les maintenir dans un juste milieu, à les traiter comme si elles n'existaient pas, à écarter l'usage même légitime des choses terrestres, parce que cet usage est, cela va de soi, une entrave, une attache, une limite, un partage. C'est l'immolation, la consécration, l'offrande de l'être tout entier et la vie tout entière à l'amour et au service de Dieu et de nos frères en Dieu. La Profession fait du religieux la chose de Dieu, un spécialiste du culte de Dieu et du dévouement fraternel. C'est le grand témoignage d'amour : quitter *tout, de fait*, non seulement par les sentiments du cœur, pour suivre le Christ seul ; c'est la plus haute mise en valeur de nos puissances spirituelles. On devient « la chose » du Christ, le « spécialiste » des choses divines... Je crois que le Bon Dieu choisit parmi vous ses préférées... L'heure des convulsions, c'est aussi l'heure où Dieu sème à pleines mains les vocations divines. Ce monde bouleversé par de si profondes crises condamne beaucoup de femmes au célibat. Il faut donc que Dieu les appelle à la vie religieuse. Si vous optez pour l'état religieux, demandez-vous si vous aimez la vie active, la vie contemplative ou mixte comme ici. L'enseignement est une vocation haute, difficile, il s'agit de former la vie humaine et divine, de buriner les traits du Christ dans ces petites âmes. Il faut de l'abnégation ; du dévouement pour accomplir ce chef-d'œuvre, surtout aujourd'hui où l'âme est malade.

« Daigne le Seigneur en appeler beaucoup à cette tâche élevée, difficile, nécessaire, et les envoyer dans ce cher Monastère, où vous avez tant reçu de vos Mères si dévouées et si compétentes ! Certes, vos saintes maîtresses portent courageusement, allègrement, fructueusement le lourd poids de la grande tâche ; mais les années s'ajoutent aux années, comme les mérites aux mérites, et les forces à la longue, s'usent... Il faut que des recrues nombreuses viennent ici coopérer à la formation parfaite des élèves chrétiennes et prendre, des mains généreuses de vos mères, le flambeau qu'elles transmettent à d'autres.

« Je souhaite ardemment que les vocations affluent à tel point dans le Calvaire de Landerneau qu'elles débordent dans les autres Calvaires. S'il y en a qui aspirent à la vie purement contemplative, elles trouveront, en effet dans ces Calvaires, des milieux éminemment propices, où elle fleurit magnifiquement. Il m'est doux, proclamant ce que je sais, de rendre hommage ici, devant vous, chères

enfants du Calvaire, à ces monastères Calvairiens qui me sont si chers, et aux saintes âmes qui y mettent en pleine valeur les talents spirituels dont Dieu les a comblées.

« Pour accomplir ce beau programme, enfants du Calvaire de Landerneau, restez intimement unies ensemble et entraidez-vous fraternellement. Restez étroitement unies à votre saint Aumônier et à vos saintes maitresses et faites qu'ils soient toujours fiers de vous: ce sera tant mieux pour vous et pour les personnes et les causes qui vous seront chères. »

Monsieur l'Aumônier répondit aussitôt au Révérend Père: Mon Révérend Père, je vous remercie, je suis heureux des paroles si élevées et si pratiques en même temps que vous venez de nous dire sur la vocation. Au nom de toutes, je veux vous répondre et vous garantir qu'il n'y aura pas ici de fruits secs. Et si les unes se destinent au mariage il n'y aura pas d'égoïsme à deux, qui exclue la responsabilité d'élever des enfants. Quand aux vocations religieuses, on en voit bien, mais elles restent souvent suspendues entre le Ciel et la terre, ne se décidant ni pour le Carmel, ni pour la Trappe, ni pour quoi que ce soit. Il conviendrait vraiment d'opter pour le genre de vie qui doit être le nôtre. Mais ni dans le mariage, ni dans la vie religieuse, ni dans la vie dans le monde, la femme ne doit oublier qu'elle a toujours le devoir de la Maternité spirituelle. Et pour cela, elle doit travailler en union avec Notre-Seigneur, et faire rayonner autour d'elle la vie divine. »

Madame Crouan, notre si aimable et si aimée Présidente, ne pouvait pas laisser partir M. l'aumônier et le Révérend Père sans leur témoigner combien l'Amicale était touchée de l'intérêt qu'ils leur portaient et en son nom elle s'exprima ainsi:

« Monsieur l'Aumônier,

« Permettez-moi d'abord de vous exprimer notre joie à toutes de vous voir présider notre séance annuelle avec une santé satisfaisante et de remercier Dieu que l'épreuve dont Il vous a frappé en mars n'ait pas eu de suites plus fâcheuses. Nous sommes si heureuses de vous féliciter de l'honneur dont tout le Calvaire a pris sa part et nos bonnes mères et vos enfants d'aujourd'hui, mais tout autant celles du passé.

« Mon Révérend Père,

« Vous n'êtes pas un inconnu au Calvaire breton. Depuis déjà quelque temps, le cher Monastère attendait les bienfaits d'une parole si élevée, si pratique cependant, qui a fait l'édification de toutes les maisons de la Congrégation de nos Mères, et dont nous sommes heureuses de recueillir aussi les fruits. Après avoir été évangélisée une

première fois par un fils du Séraphique saint François d'Assise, puis du glorieux Père Saint-Benoît, notre Amicale est fière d'entendre aujourd'hui un fils du Bienheureux Père Saint-Dominique l'encourager dans la voie du dévouement à l'école chrétienne. Car, Mesdames et Mesdemoiselles, c'est bien dans ce but que nous nous sommes associées; assurer à nos enfants les bienfaits d'une éducation toute de vérité et de charité que nous avons reçue nous-mêmes dans cette chère et sainte Maison.

« Vous avez lu comme moi dans nos « Echos du Calvaire » les débuts de cette œuvre. La Providence, établissant en 1625 à Morlaix le second Calvaire breton, car Nantes en possédait déjà un depuis 1623, puis à Quimper en 1634; nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de cette double fondation car Quimper étant une filiale de Morlaix, ces deux noms demeurent un souvenir commun. L'union des cœurs ne devait d'ailleurs que précéder celle des Maisons et pour cela Dieu se servit de la terrible Révolution qui dispersa les membres de nos deux Calvaires de Léon et de Cornouaille. Mais la Providence leur ménageait à la limite des deux diocèses une oasis où devaient reflleurir les nobles traditions d'autrefois et les œuvres de zèle et d'apostolat de filles du Père Joseph. Ces œuvres, nous voulons leur assurer aussi longtemps que Dieu le voudra la perpétuité dans la vitalité et le rayonnement. Nous nous sommes réunies pour nous encourager mutuellement dans nos bonnes résolutions, et nous comptons sur vos prières, Monsieur l'Aumônier, et sur les vôtres, mon Révérend Père, pour obtenir les grâces qui nous sont nécessaires. Et comme gage de ces prières, nous sollicitons aussi votre bénédiction. »

Après s'être agenouillé sous cette double bénédiction on se dirigea vers la Chapelle car le son des Vêpres s'était déjà fait entendre.

C'est à ce moment-là surtout que se présentent à l'esprit et au cœur les pieux souvenirs du passé, les résolutions ferventes d'avenir qu'avant de quitter le Pensionnat on avait formées dans le secret d'une dernière visite au Jésus du Calvaire, il y a 2, 3, 10, 20, 30, 40 ans peut-être!... Mais dans ces rappels, que la vie paraît courte!... la revue est vite faite et on offre à Dieu quelques déficiences peut-être, qui n'en a pas? Mais cependant des œuvres fécondes pour le Ciel car elles ont été inspirées par un esprit de foi profond, une fidélité inviolable au devoir que l'éducation reçue au Calvaire, et peut-être davantage les exemples d'abnégation de nos Mères, nous ont enracinés au cœur.

Ce programme d'autrefois il faut le reprendre courageusement. C'est dans ce but que l'Amicale a été fondée et ce sont ces belles journées qui aident les cœurs à ne pas faiblir sur la route ardue du devoir.

C'était l'heure du départ pour le plus grand nombre, mais on était heureux malgré la séparation et l'adieu; on avait entendu de belles et réconfortantes paroles, on s'était revu, on avait repris contact pour des relations plus familières et mieux informées. Et puis surtout on s'était retrouvé enfants du Calvaire auprès de celles qui, soit connues depuis longtemps, ou nouvelles d'à présent, sont toujours nos Mères. D'ailleurs le Cimetière avait aussi reçu notre visite afin de témoigner à celles qui dormaient déjà là, dans le Seigneur, la fidélité de notre affection et de notre reconnaissance.

LA VIE AU CALVAIRE

La Première Communion Solennelle.

Le dimanche, fête de la Sainte-Trinité, grand émoi au Pensionnat, car la retraite préparatoire à la Communion solennelle s'ouvre le soir. Le Prédicateur, M. le Chanoine Boucher, curé de Plouédern, est déjà sympathique à nos pensionnaires; on l'attend depuis l'an passé, où son état de santé ne lui avait pas permis de répondre à l'invitation de M. l'Aumônier.

Il n'était pas besoin cependant de cette sympathie de longue date pour assurer les dispositions des retraitantes. A la première instruction, les âmes furent conquises, et l'enthousiasme ne fit que grandir, si bien qu'au soir du mercredi, les regrets étaient unanimes de voir s'achever ces jours bénis. « On voudrait recommencer la retraite ou ne jamais la finir » disait une des grandes, interprétant ainsi la pensée de toutes. Aussi fut-on bien désolé d'apprendre que M. le chanoine Boucher n'achèverait pas la journée du lendemain au Calvaire. Les esprits et les cœurs avaient été pénétrés par cette doctrine si sûre et pourtant si indulgente aux exigences actuelles; charmés par cette diction si aimable et si vivante. C'était parfois un dialogue entre le Prédicateur et son jeune auditoire; on se comprenait si bien et les avis étaient si pratiques!

Le jeudi, 31 Mai, à la fin de la Messe de Communion, les parents ont pu juger, par les sages conseils qu'ils ont reçus eux-mêmes, l'enseignement pratique et tout d'actualité dispensé à leurs filles. Avec eux, nous espérons qu'il portera fruit et que le souvenir reconnaissant qui en sera gardé aidera ces enfants à le faire passer dans leur vie d'aujourd'hui et surtout de demain. M. le Chanoine peut être assuré de leur vive gratitude et de leurs meilleures prières. Ces prières ont été bien ferventes, tant du côté de la Communauté que du Pensionnat, lors de la douloureuse épreuve que M. le chanoine a subie aux premiers jours de mai. Nous lui renouvelons ici nos bien

religieuses condoléances et l'assurance de nos suffrages pour la sœur si chère et si regrettée.

A 9 h. 30 eut lieu la grand'messe, durant laquelle une grosse averse donna quelques inquiétudes pour la procession du Saint-Sacrement. Mais ce ne fut qu'une délicatesse de la Providence qui permit ainsi à la poussière de tomber en rendant un nouvel éclat aux fleurs et à la verdure. Notre-Seigneur parcourut le verger et le jardin, porté dans le bel ostensor par M. le chanoine Le Hir, notre aumônier, et les chants s'élevèrent plus nourris et plus harmonieux peut-être que jamais. La jouissance du cloître avait encore été accordée aux familles, vu l'exiguïté des parloirs; mais la procession de l'après-midi fut supprimée. Fatigue de surcroît pour tout le monde, après ces jours d'occupations intenses, elle ne permettait plus aux parents de voir suffisamment leurs enfants avant le départ.

La fête aurait été sans ombre, si un deuil n'avait frappé douloureusement nos cœurs. Le mercredi matin, notre bonne Sœur Marie de la Nativité, dix minutes à peine après avoir reçu la Sainte Communion, gagnait le Paradis, après 18 mois de langueur qui avaient été pour cette âme si dévouée un Purgatoire anticipé. C'était elle que la chère petite Marie Dugenêt, partie elle aussi pour le Ciel en 1926, qualifiait de « sainte sans auréole ». La chère Sœur, malgré son désir de voir le Bon Dieu, voulait bien attendre après les fêtes, pour « ne pas donner d'embarras », disait-elle. Mais le Bon Maître réclamait sa fidèle servante pour la récompenser et nous donner une protectrice de plus dans celle qui nous avait toujours été un modèle de dévouement et d'inépuisable charité.

Le Vendredi, 1^{er} Juin, à 9 h. 30, eurent lieu les obsèques. La messe de *Requiem* fut chantée avec Diacre et Sous-Diacre. Bien des anciennes de Landerneau étaient venues pour offrir, avec la famille, à notre si regrettée Sœur l'hommage de leur affectueuse reconnaissance.

Dès que le décès eut été appris à Lannilis, Mme Talec, dont une des filles, Olive, aujourd'hui Mme Tromelin, atteinte d'une congestion pulmonaire alors qu'elle était notre pensionnaire, avait été soignée avec un dévouement tout maternel par Sœur Nativité, demanda un service à la paroisse. Elle y invita les anciennes élèves du Calvaire de la petite ville pour unir leur reconnaissance à la sienne; car laquelle de nos enfants n'a un merci à dire à la chère Sœur? Nous avons été profondément touchées de cette délicate attention et nous ne doutons pas que notre regrettée défunte ne se laissera pas vaincre en générosité.

La fête de M. l'Aumônier et une vêtue.

21 Juin, date toujours mémorable au Pensionnat, car elle permet aux enfants d'exprimer à M. l'Aumônier, dont saint Louis de Gonzague est le patron, leurs sentiments de reconnaissance et leurs vœux de santé et de bonheur.

Cette année, les vœux furent anticipés; on les offrit le mardi 19; car le lendemain, à 3 heures, devait arriver Mgr Duparc, notre Evêque vénéré pour présider à la Vêtue de Sœur Marthe Quéinnec. Pour beaucoup d'entre vous, chères Anciennes, la nouvelle Postulante a été pendant plusieurs années une compagne de pension.

Une prise d'habit est toujours une joie pour le Monastère; mais si l'héroïne de la fête est une ancienne élève, il s'y ajoute la satisfaction du dévouement récompensé et la consolation de voir arriver au port une âme pour qui on a travaillé et prié.

Dans les numéros précédents de l'« Echo », on a plusieurs fois relaté les différents épisodes de cette cérémonie si touchante. Nous n'y reviendrons pas. Mais certaines circonstances rendirent plus intéressante encore cette fois la fête de famille. Et, tout d'abord, la présence de son Excellence Mgr Duparc qui, dans sa bienveillance toujours si délicate pour le Calvaire, voulut tenir chapelle à la grand'messe; puis un nombreux clergé, 23 prêtres, au moins, dont 4 chanoines; enfin, l'orateur qui n'était autre que le frère de sœur Marthe, M. l'abbé Quéinnec, professeur au Collège de Lesneven.

La grand'messe fut splendide. Monseigneur préside toujours avec tant de piété et de majesté et M. l'Aumônier prévoit si bien tous les détails du cérémonial liturgique, que tout se fait avec une exactitude et une aisance impeccables. Les ornements étaient de toute beauté; et le soleil, tamisé par nos vitraux aux couleurs chatoyantes, jetait, sur ces splendeurs, émaux et pierres précieuses à profusion. C'était un éblouissement. Les chants prenaient l'âme, et la voix cristalline d'un petit acolyte ajouta une note de pureté enfantine qui cadrait bien avec l'alleluia liturgique en l'honneur de saint Louis de Gonzague.

L'émotion fut grande quand le frère de la nouvelle fiancée prit la parole. Après avoir remercié délicatement le Père et le Maître que sait être Monseigneur pour son clergé et ses diocésains, M. l'abbé Quéinnec s'adressa à sa sœur; et d'une manière que son humilité et sa délicatesse ont voulu tout à fait impersonnelle, il lui fit entendre que si l'homme est descendu bien bas, par suite du péché d'Adam, la grâce méritée par l'Homme-Dieu, lui offre le moyen de remonter très haut, pourvu qu'il sache répondre à ses touches délicates.

Dans sa blanche parure si élégante, Sœur Marthe s'approcha ensuite de la grille et fit le premier pas dans cette voie du renoncement que lui avait si bien montré son frère. Elle venait solliciter la bénédiction de Monseigneur avant de dire adieu à tout ce qui pouvait lui rappeler les vanités du monde pour se revêtir des livrées de N.-S. Jésus-Christ. La tunique de laine blanche, sous laquelle elle reparut quelques minutes plus tard, symbolisait ce dépouillement qu'accentuait encore la couronne d'épines. L'Evêque lui coupa une mèche de cheveux, puis on lui remit un Cierge, symbole de l'Epoux divin à qui la Vierge se consacre. Et c'est dans l'allégresse du cœur que Sœur Marthe chanta le « Regnum mundi ». « A qui a Dieu rien ne manque ».

Et quelle consolation de voir notre chère Sœur revenir à la grille revêtue de l'habit si religieux de la Bénédictine du Calvaire. Elle ne peut plus être, même pour le monde, mademoiselle Marthe Quéinnec; aussi Monseigneur, en lui demandant d'oublier ce qu'elle fut, récompense déjà sa générosité en lui imposant le beau nom de « Sœur Marie-Bernard ». Ce nom est tout un programme d'esprit de pénitence, de suave dilection, de zèle ardent des âmes, de dévotion toute filiale à la Très Sainte-Vierge Marie et à Saint Benoît.

Que saint Bernard, vous soit un patron secourable, chère sœur, et vous obtienne la protection de Celle qui lui fut si bien la « clémentine, la miséricordieuse, la douce Vierge Marie ». C'est ce que votre famille du cloître a demandé pour vous avec votre si aimée famille de la terre, en vous donnant le baiser de paix dans l'allégresse du « Lectatus sum »!

La grille s'est refermée sur la nouvelle fiancée de Notre-Seigneur. Les cœurs dans la chapelle extérieure étaient certainement un peu serrés. Mais M. et Mme Quéinnec avaient déjà fait leur sacrifice avec toute la générosité des chrétiens qu'ils sont. C'est dans ces sentiments d'ailleurs qu'ils ont voulu donner à la fête tout l'éclat qu'ils auraient désiré pour des fiançailles terrestres. L'assistance était très nombreuse, bien qu'on eût borné les invitations aux membres les plus proches de la famille. Et si la cérémonie fut si belle à l'église, rien ne manqua non plus à la délicate et généreuse réception qui suivit.

M. et Mme Quéinnec tinrent même à ce que la Communauté et le Pensionnat eussent leur part de ces libéralités. On peut croire que si les cérémonies un peu graves du matin n'ont pas laissé une profonde impression dans les cerveaux de nos plus jeunes bambines, le souvenir du succulent dessert ne leur permettra pas d'oublier que de se donner tout entière au Bon Dieu vaut une aussi belle et grande fête que toutes les fiançailles mondaines.

Distribution des prix.

Les Vacances au 1^{er} juillet?... Elles eussent été d'occasion cette année où les chaleurs tropicales rendaient paresseuses les plus ardentes au travail. Que dire des autres?!!! Aussi le lundi 16 était-il jour de joie. Le matin, *préparation* de la Distribution *solennelle* des Prix. Je souligne les deux mots, car ils sont amusants dans la circonstance. Préparation?... Pour les enfants cette fois ils consistaient à courir de tous côtés pour chercher des fleurs. les porter à six, porter un banc à quatre, offrir son aide à cinq personnes à la fois au risque de le promettre à toutes sans le prêter à personne. On ne jouait pas de pièce. Ce n'est guère plus de saison, les examens finissent trop tard pour s'assurer des actrices, aussi la Distribution, si elle fut solennelle, elle le fut simplement à la présence de M. le chanoine Le Hir, notre aumônier, et au talent de deux de nos professeurs de musique Mlle Trinquet pour le piano et Mlle Rayé pour le violon, dont le talent nous charma tour à tour dans l'exécution du programme de très haut goût que voici :

Entrée: *Sonate*, de Leclair, et *Scherzo Valse*, de Chabrier.

Vieux refrains Viennois, de Kreisler, et *Scillienne et Rigaudon*, de Francœur-Kreisler.

Le jour de la foire au mas, de Déodat de Séverac, et *Zapateado*, de Sarasate.

Bourrées, de Bach, et *Prélude et Fugue*, de Pierné.

Finale du Concerto Italien, de Bach, et *Tic-Toc-Choc* ou *Les Maillottins*, de Couperin.

Vierge douce et secourable, Rolland (chant).

(Chant final : *Chantons Victoire*, de Haëndel.

Les deux morceaux de chant exécutés par le pensionnat tout entier étaient vraiment jolis. La prière scoute à Marie mettait la note pieuse dans ce concert de fin d'année; c'était la prière générale des cœurs pour les enfants que guettent malgré tout certains dangers habituels des vacances. Le chœur final s'adressait aux lauréates nombreuses cette année à partir couronnées de lauriers et toutes joyeuses des succès remportés.

Le lendemain à dix heures, rares étaient les oiseaux encore au nid. Beaucoup étaient déjà en famille. Et quelques-unes, ayant dit adieu au vieux Couvent, gardaient au cœur la mélancolie des derniers jours au Pensionnat. « Sursum corda! » chères enfants... Vos Mères vous suivent de la prière et du cœur. Restez toujours enfants du Calvaire, c'est-à-dire fidèles au devoir et généreuses dans le sacrifice, car alors, à jamais vous serez joyeuses.

Une première messe.

Le 18 juillet, notre Chapelle était le théâtre d'une cérémonie bien touchante: la première Grand'Messe de M. l'abbé Le Bayon, du diocèse de Vannes, neveu de notre bonne Mère Marie de l'Assomption. Le jeune prêtre était assisté à l'autel par M. le chanoine Le Hir, notre dévoué aumônier, comme diacre, et par son frère cadet, M. l'abbé Le Bayon, séminariste des Pères Missionnaires du Sacré-Cœur, comme sous-diacre.

Une tel honneur n'est que rarement concédé à notre Chapelle et il convenait de se réjouir plus spécialement et de remercier Dieu de l'immense grâce conférée à ce prêtre qui, malgré sa grande jeunesse, vingt-trois ans seulement, avait été jugé digne du Sacerdoce.

Les familles profondément chrétiennes sont encore nombreuses, Dieu merci, sur notre sol de Bretagne, et c'est dans un de ces foyers bénis, grâce aux soins d'une admirable mère, soucieuse des âmes à elle confiées par Dieu, dans la franche simplicité que crée la compagnie de nombrux frères et sœurs que s'est épanouie, comme dans une terre de choix, la vocation du nouvel élu. On ne peut se défendre d'admirer les merveilles que Dieu opère en de telles familles.

En cette octave de la fête de saint Benoît, la schola chante l'*Introït*, dont chaque parole s'adapte parfaitement au célébrant d'aujourd'hui: « L'homme de Dieu méprisa la gloire du monde, parce que l'esprit de Dieu était avec lui. » Puis nos cœurs sont émus d'entendre la voix du jeune Prêtre s'élever, digne de parler au nom du Christ, demandant que, remplis de ce même Esprit, nous aimions et fassions ce que le Saint a aimé et pratiqué. A l'Evangile, nous écoutons la parole qui promet le centuple à ceux qui ont quitté pour l'amour de Dieu ou leur père, ou leur mère, ou leur famille ou leurs biens... Nous n'en doutons pas, ce centuple est déjà le partage de ce jeune prêtre qui, renonçant à sa famille très aimée sera désormais tout aux âmes pour l'amour du Christ. L'Offertoire commence et c'est chose émouvante que de voir ce nouveau représentant du Christ offrir à Dieu l'hostie immaculée, puis la consacrer et la présenter à nos adorations. Les larmes mouillent bien des yeux à ce moment si solennel où l'homme ne fait plus que prêter sa voix au Christ qui parle par sa bouche... Comment dire une telle grandeur?... Nous nous sentons impuissants de rendre à Dieu une action de grâces digne de ce bienfait. C'est pourquoi nous nous unissons au Christ: « Per ipsum... est tibi Deo Patri, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria. »

Le Saint Sacrifice s'achève. Nous demandons ardemment à Dieu de bénir le ministère de son nouvel élu, de le féconder merveilleusement par l'intercession de notre Père Saint Benoît que nous fêtons. Puisse-t-il, comme ce grand Saint, ramener à Dieu les âmes par la sainteté de sa vie, y semer à pleines mains la vie de Dieu. Et nous prions aussi que ce spectacle si touchant, qu'il nous est donné de contempler aujourd'hui: deux frères unis à l'Autel dans le même sacrifice, se renouvelle pour la plus grande édification de tous.

Double vêtue.

15 septembre. — Hier, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, si chère aux Religieuses du Calavaire, les glas annonçaient à tous le départ pour le Paradis de Mère Gertrude du Sacré-Cœur. Et aujourd'hui, solennité de Notre-Dame des Sept Douleurs, fête patronale de la Congrégation, c'est à toute volée que le carillon nous appelle à une des cérémonies les plus douces de notre vie religieuse, à une double vêtue. « Image de la vie humaine, nous dira tout à l'heure M. l'aumônier, alternance de joies et de douleurs. » Nos deux jeunes Sœurs avaient revêtu pour la circonstance le riche costume de Pont-l'Abbé qui fit l'admiration de tous les assistants. Mais elles allaient s'en dépouiller avec joie, préférant à toutes ces splendeurs les humbles livrées de Notre Seigneur Jésus-Christ, sous l'étendard de Saint Benoît. C'est d'abord ce que M. l'Aumônier, qui présidait la cérémonie, allait dire à nos Sœurs en commentant ce texte de la liturgie de prise d'habit: « Exue me, Domine, veterem Hominem et indu me novum hominem. » Le costume breton, si modeste dans son originalité, est cependant ici l'image du vieil homme et les différentes pièces de l'habit religieux symbolisent les vertus du Cloître qu'il s'agit de revêtir. « Avez-vous pour cela, ajoute M. l'Aumônier, entièrement revêtu le Christ? En un sens, oui, parce que, au bout de votre Postulat, vous avez accompli tout ce que Dieu demande de vous en ce moment. Mais les exigences divines n'en resteront pas là. A mesure que vous avancerez, vous découvrirez des restes de vieil homme. L'œuvre de dépouillement doit donc continuer pour revêtir chaque jour davantage, en vérité, Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'examen de conscience, mais surtout par la contemplation des mystères du Sauveur. L'abîme entre le modèle et votre âme pourra peut-être vous inciter au découragement en constatant vos impuissances devant un tel idéal; mais ce vous sera une raison de plus de compter sur la grâce qui ne vous manquera jamais et de pratiquer avec ferveur les deux vertus maîtresses d'humilité et de charité. Et votre vie religieuse s'écoulera ainsi

dans la paix et la joie bénédictines. Vous demanderez à notre chère Sœur Marie de la Nativité, partie elle aussi à la veille d'une grande fête, et dont le souvenir de douceur joyeuse et d'aimable dévouement embaume encore la maison, de réaliser à son exemple le programme de vie religieuse d'une parfaite Bénédicte Calvairienne. »

La Grand'Messe fut bien belle car la présence des RR. PP. Bénédictins de Kerbénéat permit d'alterner les chants et l'on sait avec quelle maîtrise et quelle piété le Révérend Père Louis Félix Colliot dirige la schola. L'assistance si recueillie, jouissait de ces beaux chants que nos paroisses ne peuvent pas souvent entendre exécutés avec un telle perfection.

La rentrée.

Octobre 1934. — Après la bienfaisante détente des vacances, nous entrons avec courage et foi dans le labeur quotidien. La tâche interrompue nous rappelle. Une fois encore, nous ranimons notre idéal, cette étoile qui éclaire et stimule notre vie tout entière, l'idéal entrevu et aimé sans lequel nulle vraie éducation n'est possible, nulle vie vraiment féconde :

Toi qui, dans le champ du Seigneur
Bêches, sèmes, émondes,
Sois fier, car ton humble labeur
Rend les âmes fécondes.
Grand qui, dans le marbre ou l'airain,
Peut, sous la pointe du burin
Allumer une flamme;
Certes, c'est un art tout divin
Que ciseler une âme!...

Le poète l'a dit et il ne s'est pas trompé: notre part est magnifique! Mais, Pie XI le disait récemment à un pèlerinage de jeunes militantes, « la poésie n'est pas toute la vie. Il faut un peu de poésie de temps à autre, et même beaucoup, surtout pour contrecarrer cette prose terrible et accablante qui menace de tout ternir. Mais n'oublions pas qu'à côté de l'enthousiasme flamboyant, il y a un enthousiasme calme, tranquille, mais véritable enthousiasme qu'il faut garder toujours, qu'il faut toujours tenir, exciter, entretenir. Quand le lourd travail quotidien reprendra, ce terrible quotidien qui parfois devient si lourd parce que, précisément, il n'est pas accompagné de poésie et d'enthousiasme flamboyant, alors vous garderez cet enthousiasme calme, qui est le vrai secret de l'action fervente et de la ferveur tranquille. »

Allons, après de telles paroles, courage, et à l'œuvre!
Le travail reprend avec une entrain louable, espérons

qu'il sera durable. Maîtresses et élèves abordent les Programmes avec l'ardeur du renouveau. Les études vont s'élever et s'enchaîner par degrés jusqu'au but à atteindre, pour beaucoup : un examen; pour toutes, des connaissances à acquérir qui feront d'un esprit inculte, un esprit cultivé. La retraite de rentrée va mettre tout ce labeur sous la protection d'En-Haut et lui donner, par cela même, une impulsion surnaturelle.

Elle fut prêchée par le R. P. Colliot, Bénédictin de Kerbénéat, qui avait déjà pris contact avec ses Retraitantes dans les auditions de chant grégorien qu'il nous fit entendre avant son entrée au Monastère, alors qu'il était vicaire à Landerneau. Il connaissait donc les jeunes âmes dont il allait élargir le cœur en le tournant vers Dieu.

Ses instructions furent un ensemble de conseils précieux visant à établir en elles une piété solide animée de fidélité courageuse et de prière fervente.

Nos enfants aimèrent cette parole simple qui, les replaçant en face des vérités chrétiennes, laissait loin derrière elles les distractions un peu amollissantes des vacances.

Au cours de cette retraite, le R. P. Colliot nous ménageait une conférence liturgique. Munies de leur paroissien noté, élèves et maîtresses étaient réunies au pensionnat pour l'entendre commenter, chanter les hymnes, les antiennes, les répons, Graduels et Versets alléluatiques enregistrés par les disques de Solesmes. Le R. P., après nous avoir signalé leurs beautés, leur caractère, nous les faisait entendre au gramophone. L'attention des enfants, leur silence, leur dextérité à prévenir presque les indications du R. P. pour chercher le morceau suivant, témoignaient de leur amour pour le chant sacré, et de la connaissance qu'elles en ont. Tout les intéresse, et si elles ne chantent pas les morceaux les plus difficiles, au moins elles les suivent très attentivement. L'une d'elles rapportait d'un des sermons du R. P., cette parole : « Mes enfants, vous goûtez ici la beauté des cérémonies liturgiques, et la douceur religieuse des chants. » *Douceur religieuse*, c'est là en effet le cachet du chant grégorien, et il faut se louer que nos enfants le comprennent si bien.

Après la halte salutaire de cette bienfaisante Retraite, on se remet au travail avec ardeur.

Nos Grandes ont, cette année, la bonne fortune d'avoir des Cours de Littérature d'une haute valeur. M. Batany, l'éminent Professeur de Lettres du Collège de Lesneven, a bien voulu nous apporter son concours. Nos enfants sont à bonne école pour progresser en connaissances, en jugement et en bon goût. Le savant maître leur ouvre un

riche trésor d'expérience humaine et d'informations variées. A travers les « Lettres françaises », qui ont pour la jeunesse tant d'attraits, il les guide, en développant, avec leur faculté de comprendre et d'admirer, celle de discerner et de juger. Sous sa vigoureuse direction, leur vie intellectuelle s'enrichit, leur goût littéraire se forme. De temps à autre, des devoirs français, excellent moyen de façonner l'esprit, viennent faire ressortir leurs qualités personnelles. Ces cours sont pour toutes, maîtresses et élèves, un vrai régal. On les savoure d'avance, on les écoute avec une sympathie ardente, et on se livre avec joie au pur plaisir de voyager en agréable compagnie. Toutes ces intelligences en éveil y trouvent de riches mines à exploiter et, sans doute, y reviendront-elles plus tard pour y puiser de beaux trésors. Nous adressons à notre bienveillant Professeur un merci très reconnaissant.

Dans le dernier « Echo » nous avons remercié notre dévoué et très apprécié Professeur de Mathématiques, M. l'abbé Le Gélébart, de sa collaboration excellente et efficace. Nous sommes très touchées de l'aide fraternelle que nous apporte le Collège de Lesneven. Et, réunissant aujourd'hui dans une même prière nos deux éminents Professeurs, nous demandons à Dieu de soutenir leurs forces et de bénir leurs travaux.

Le Calvaire au cinéma

Nous avons eu, ce trimestre, le plaisir de voir un film documentaire présenté par le R. P. Yvon qui, de passage à Landerneau, a donné une séance au Patronage. Il a fait défiler sous nos yeux quelques épisodes de la vie des pêcheurs de Terre-Neuve, de sa vie à lui-même, parmi les Terre-Neuvas.

Il n'y a pas longtemps que l'intérieur de Terre-Neuve, nous expliqua-t-il, a commencé à être exploré. Les étangs, les marais, les tourbières, en couvrent encore une grande partie. C'est au sud-est de Terre-Neuve que se produit la rencontre des eaux tièdes du Gulf-Stream et le courant polaire froid du Labrador. Les icebergs charriés par ce courant fondent peu à peu au contact des eaux plus chaudes et répandent au fond de la mer les débris dont ils sont chargés. Aussi le fond s'est-il exhaussé dans le cours des siècles, n'offrant plus qu'une couche d'eau de très mince profondeur : c'est le Grand-Banc. Là pullule la morue que viennent pêcher chaque année les marins français.

Le R. P. Yvon, désigné comme aumônier de la « Jeanne-d'Arc », bateau-hôpital en tournée vers Terre-Neuve, a eu l'occasion de visiter les voiliers faisant la pêche à la morue. Dans ses diverses prérégrinations, il s'est fait

prendre en cinéma, et lui-même a filmé quelques scènes familières de la vie des marins. C'est lui qui porte le courrier, si impatiemment attendu par les exilés, avides de recevoir des nouvelles de France, et les journaux datant de plusieurs semaines n'en sont pas moins reçus avec joie; c'est pour tous un rayon de soleil qui éclaire leur rude vie. Souvent, sur l'écran, revient une scène pittoresque dans sa simplicité : c'est le R. P. Yvon distribuant avec son sourire bienveillant, des « chiques », des cigarettes, aux pêcheurs réunis autour de lui et qui, joyeusement tendent la main, heureux de recevoir un petit cadeau. Avec respect, ils écoutent les bonnes paroles que leur adresse le Père. L'entrevue se termine par un vigoureux shake-hand répété autant de fois qu'il y a de pêcheurs; puis, avec précaution, car le Père n'a nulle envie de se trouver dans le domaine des poissons, il descend l'échelle de corde. La petite vedette qui l'emporte s'éloigne, accompagnée des acclamations des marins où dominent les cris : « Merci, Père! Au revoir! » Et chacun retourne à sa besogne, réconforté et le cœur plus léger.

L'écran reproduit de fort jolies scènes, intéressantes et instructives. On voit les pêcheurs relever le filet qui, ayant traîné à la suite du bateau pendant vingt-quatre heures, est rempli de morues. Après quelques oscillations, succombant sous le poids, il laisse tomber, comme une nappe argentée, sa riche capture : des milliers de poissons tout frétilants encore. Parfois les pêcheurs se trouvent plongés jusqu'à la ceinture dans cette mer mouvante. Puis, voici une excellent leçon de choses : les poissons triés, dépecés, salés, sont mis en glacières. Qui de nous pourra désormais oublier les peines et les travaux de ces infatigables serviteurs de la patrie française?

Le Père Yvon nous a ensuite montré quelques paysages du Nord de l'Amérique. Nous avons vu les banquises, les icebergs, montagnes de glace atteignant 800 à 1.000 mètres; les fêtes de Québec, organisées en l'honneur du cinquième centenaire de Jacques Cartier, film extrêmement intéressant. Les bateaux fleuris, pavoisés, illuminés, entraînent, en longue théorie, dans le port de la ville. En même temps que les scènes se déroulaient sur l'écran, le Père nous les expliquait avec talent et humour. Québec est une ville toute française. L'immigration anglaise n'a pas réussi à submerger la population de race française. Attachés à leur langue et à la religion catholique, les Franco-Canadiens font preuve d'une remarquable vitalité. N'a-t-on pas exprimé l'opinion qu'ils pouvaient comprendre une représentation dramatique aussi bien que l'élite parisienne! Et, de fait, Corneille et Molière furent joués à

Québec dès le XVII^e siècle! Le goût pour la musique et le chant sont caractéristiques de la race.

Aussi l'on comprend que la France ait voulu fêter grandiosement le premier de tous les colons américains, notre illustre compatriote, vénéré par toute l'Amérique. Quand il aborda aux rivages de la « France nouvelle » quel bon parfum de France il apportait avec lui! C'était un piéton et un explorateur infatigable, il aimait les sauvages, la mer, la forêt canadienne. Homme de race, il évoque la silhouette de nos rudes « poilus », il évoque surtout leur âme. Type complet du Français, il eut l'honneur de porter sur une terre nouvelle la première empreinte de la civilisation française. Ce sont les pionniers français qui ont parcouru, cultivé, colonisé, évangélisé l'immense vallée du Saint-Laurent; ce sont les Français qui ont les premiers navigué sur les Grands Lacs; ce sont les Français qui ont construit les premières grandes villes, on les retrouve partout. Le sentiment de cette origine ne s'effacera jamais de l'Américain du Nord.

Ce beau film, savamment expliqué, nous fit comprendre à quel point le caractère français est gravé dans nos héritiers d'Amérique. L'Amérique elle-même le traduit par un beau mot quand elle nous appelle « la chevaleresque France ».

1^{er} décembre. — Voici le gala, traditionnel désormais, la fête, attendue, désirée, la représentation théâtrale au Collège de Lesneven. Comme l'an dernier, c'est encore Molière qui est à l'honneur, mais on nous assure qu'en février prochain, il laissera la place à Racine. Quand aurons-nous Corneille? En 1936, espère-t-on, sans doute pour fêter le tri-centenaire de l'apparition du Cid, date célèbre dans l'histoire de notre littérature. C'est « la troupe » seule qui décide. Les spectateurs doivent s'incliner devant son choix. Cette fois, c'est l'Avare qui vient donner aux générations du XX^e siècle, comme il le fit à celles du XVII^e, une sérieuse leçon de morale individuelle et de morale sociale.

C'est le 9 septembre 1668 que cette comédie parut au théâtre pour la première fois. L'Avare n'échoua pas complètement comme on l'affirme d'ordinaire, mais il fut reçu froidement. Outre le sentiment pénible que l'on ressent au spectacle du désordre mis par un vice dans une famille entière, les contemporains furent déconcertés de voir une œuvre de ce genre écrite en prose. Un duc disait au sortir d'une représentation : « Molière est-il fou et nous prend-t-il pour des benêts de nous faire essuyer cinq actes en prose? » Depuis il a recueilli surtout l'admiration des gens de lettres. Le sujet est triste sous son apparente gaieté. Etude profonde du cœur humain, mais com-

bien peu sympathique!... Rien dans cette pièce qui dilate le cœur, aucun personnage qui mérite notre estime, notre affection... Le caractère d'Harpagon est cependant l'un des plus vivants, des mieux tracés de Molière et, dans cette pièce, les autres caractères ne sont intéressants que dans la mesure où ils mettent en lumière ce caractère central. La honteuse passion qui domine ce père de famille va amener dans ce milieu de bonne bourgeoisie où les éléments de bonheur ne manquaient pas, les conséquences les plus déplorables, et il faut toute la verve de Molière pour nous faire rire si souvent en un pareil sujet. Nombre de traits plaisants, en effet, sont du plus haut comique; l'histoire de la cassette, les défiances d'Harpagon, le renvoi du domestique, le grand monologue de l'Avare, la scène si piquante de l'interrogation, font rire tout le monde à la représentation, et il ne faut pas oublier que les comédies de Molière sont faites, il le réclamait lui-même, pour la représentation. Boileau reconnaissait le mérite de « l'Avare ». « Je vous vis dernièrement à l'Avare, lui dit un jour Racine, et vous riez tout seul sur le théâtre. — Je vous estime trop, répondit Boileau, pour croire que vous n'y avez pas ri, du moins, intérieurement. » Nous rions, certes, aux dépens d'Harpagon, mais nous réfléchissons aussi à

« Cette mâle gaieté si triste et si profonde,
« Que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer! »

Avec tous les spectateurs, nos grandes élèves apprécieraient les mérites des acteurs. Harpagon se surpassa dans le célèbre monologue; Elise et Marianné s'acquittèrent de leur rôle avec un aimable naturel, et Maître Jacques la Merluce et la Flèche excitèrent une franche hilarité. En somme, excellente après-midi qui marquera dans les souvenirs littéraires de ce premier trimestre toujours aimé des pensionnaires.

Fête de l'Immaculée Conception.

8 décembre. — Toujours heureuses de fêter Marie, nous voyons arriver avec joie ce beau jour. N'est-ce pas pour nous, chrétiens, une occasion de nous remémorer sa vie, ses privilèges, ses vertus, et de glorifier Dieu de l'avoir faite si grande et si belle! Que d'enseignements féconds, que de motifs de confiance, dans ces fêtes de la Vierge, instructives, et moralisatrices!

Les enfants sont en ferveur. Il est vrai que plusieurs d'entre elles, choisies entre les plus exemplaires, vont avoir le bonheur de ceindre, pour la première fois, le ruban bleu, de recevoir la médaille, honneur insigne qui imprime en l'âme, semble-t-il, une marque ineffaçable.

Être Enfant de Marie! Oh! combien il est doux! Sous cette spéciale protection, que d'avantages toujours et partout! Marie intercédant auprès de Dieu est si puissante. Et comme elle est toute bonne, elle va au-devant de nos désirs. « Il est impossible qu'un serviteur de Marie se damne, disait saint Alphonse de Liguori, pourvu qu'il la serve fidèlement et se recommande à sa protection. » Ce n'est pas en vain, certainement, que la jeunesse s'enrôle sous sa bannière et contemple, dans l'admiration et le recueillement, cette figure idéale de la Vierge-Mère, toute belle, toute pure, sans aucune tache, bonne et aimante, fidèle et vaillante, délicate et généreuse.

Ces délicieuses impressions ne nous quitteront pas le long du jour. La Grand'Messe, pieuse et recueillie, comme elle l'est au Calvaire, nous met « en état de prière » et, doucement, nous dirige vers Dieu et l'au-delà. Notre âme, bercée et portée, se détache un instant des choses de la terre, du fardeau quotidien parfois lourd. Du moins, apprend-on à le purifier, à le sanctifier. Que désirer de plus?

La cérémonie de la réception, par elle-même très touchante, nous rappelle qu'en nous consacrant à Marie, nous prenons l'engagement de l'imiter et de reproduire ses vertus. Ce devoir est fortement mis en relief par l'Eglise et par ceux qui parlent en son nom. « Soyez ses fidèles imitateurs, disait Bossuet, si vous voulez être ses dévots. » Espérons que les élues de la fête l'ont compris et qu'elles sauront répondre par une parfaite fidélité à la grande grâce qu'elles ont reçue.

La traditionnelle procession aux flambeaux termine la journée. De tout son cœur, on chante des cantiques, on récite le chapelet. La Sainte Vierge est très touchée, soyons-en sûrs, de ces invocations répétées. Et nous y trouvons, nous, pour notre piété et notre vie chrétienne, une suavité et une force qui s'épanouissent dans le respect et dans l'amour.

Ave, ave, ave, Maria!...

Nuit de Noël.

25 décembre.

Mais que se passe-t-il dans les hauteurs du ciel? Minuit! Voici l'instant promis par Gabriel. Une voix à travers l'abîme solitaire dit:
« Gloire au Dieu Très Haut! Paix aux bons sur la terre

Puis on entend le vol d'un ange qui s'enfuit.
O sainte nuit, suave et formidable nuit!

Mais où va s'accomplir dans cette étable immonde Le plus immense fait de l'histoire du monde? O nuit! Quelle splendeur! Les constellations Ont de tendres regards d'amour dans leurs rayons, Chaque étoile, ce soir, palpite tout émue Comme un cœur qu'une intime allégresse remue, Et suit de loin, avec un sourire d'ami, Les bergers laissant là leur bétail endormi, Et là-bas, au désert, sous l'azur diaphane, Les trois rois d'Orient venant en caravane.

Et pendant cette nuit, monde païen, tu dors, Repu, cruel, content, sans espoir ni remords, Et les lions, au fond du cirque, rugissant Vers leur prochain repas de chair d'homme et de sang Ne t'éveilleraient pas de ton sommeil sans rêve; C'est pourtant cette nuit, que ton règne s'achève, Vieux monde, et que surgit le Dieu de la bonté Bientôt, par ta bassesse et par ta lâcheté, Un Tibère, un Néron, auront leur temple à Rome, Mais le Dieu qui mourra pour nous, le Dieu fait homme, Jésus, notre Sauveur, vient de naître aujourd'hui.

Tu dors et n'en sais rien, mais le ciel le sait, lui! Et c'est pourquoi, ce soir, dans la nuit étoilée, Où flotte doucement une musique ailée, S'en vont vers Bethléem le pasteur et le roi, C'est pourquoi le ciel est en fête, et c'est pourquoi Devant l'humanité meilleure qu'ils pressentent Tout le firmament prie et tous les astres chantent.

François COPPÉE.

Et avec le firmament, nous prions, avec les astres, nous chantons : « Levate capita vestra, ecce appropinquabit redemptio vestra... » « Levez la tête, voici qu'approche votre rédemption. » nous a dit l'antienne des premières Vêpres. Notre belle messe de minuit se déroule avec sa splendeur accoutumée, son recueillement intime, aux sons graves de l'harmonium vibrant sous la touche délicate et savante de notre organiste. L'Introït répète « Filius meus es tu, ego hodie genui te... Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » N'est-il pas vrai que le cœur bat plus fort, que l'âme tressaille d'espérance en face de « la bonté de notre Sauveur qui se manifeste ainsi à tous les hommes, qui se fait semblable à nous, pour que nous devenions semblables à Lui, vivant ici-bas dans l'attente de l'avènement de la gloire de notre Grand Dieu et Seigneur Jésus-Christ... »

O sainte fête de Noël!... Noël! mot qui sonne délicieusement à nos oreilles, par les souvenirs qu'il évoque,

Deux saynètes composèrent la première soirée : 1° *Elève Dentiste*; 2° *Les créanciers de M. Pifambosse*. La seconde vit se dérouler *les aventures du baron de Pierrafeu*, par Graphigny. Les applaudissements et les regrets de voir finir prouvaient aux dévouées organisatrices de ces petites fêtes qu'elles avaient atteint leur charitable but.

Lætare! « Voir tout en rose, la douce chose! » Et ce matin, nous avons tout vu en rose! Pour célébrer la Sainte Messe, le prêtre avait la Chasuble rose; l'Autel était délicieusement orné de camélias roses; comment ne pas mettre nos cœurs au diapason de la Sainte Liturgie qui nous invite à la joie? « Gaudete in domino semper; iterum dico gaudete. »

Tout le monde sait que la perspective d'une séance récréative ensoleille toute la journée des pensionnaires. Donc tout était au rose.

Le programme annonçait pour le soir la représentation de « Aux Eaux ».

Plusieurs Anciennes se rappellent certainement cette petite comédie en trois actes d'un comique achevé : Madame Aubertin et sa fille Aubertine vont à La Bourboule, « non point qu'elles soient malades, heureusement; mais parce qu'elles sont riches; et veulent faire comme les riches ». « La fête de Madame Aubertin » qui fait suite avec la leçon de danse, la toilette de gala pour le bal de la Préfecture; les vœux des administrés de M. le Maire d'Artiguelongue à Madame Aubertin, avec musique, tambour, drapeau en tête, mettent le comble à la joie de l'assistance.

La soirée se termine par le joli duo « Les deux Pigeons » et les « Flots » danse mimée. Le lendemain, les lettres aux parents disaient : « Quelle jolie soirée on a eue hier; comme on s'est amusé! »

Semaine sainte.

Au Calvaire on ne pouvait oublier le jubilé de la Rédemption. La Semaine Sainte s'est donc passée avec plus de piété encore que les années précédentes. Les belles cérémonies qui vous ont déjà été décrites dans les numéros précédents de l'*Echo*, se sont déroulées, sinon avec plus de splendeur, car on y met toujours le même zèle, mais avec une ferveur plus intense et dans une union plus intime avec le Saint Père et le Monde entier.

Le trimestre avait été long; cependant il y aurait eu un vrai sacrifice pour un grand nombre à partir avant les Jours-Saints. Ils sont si bons, passés sous le même toit que Notre Seigneur, et dans la participation active des grands mystères qui s'y célèbrent!

On est parti avec le fervent désir de ne pas oublier les belles journées de Lourdes; de s'y unir par l'assistance à la Sainte Messe et la réception de l'Eucharistie. Les Croisées voudront rapporter un riche trésor ramassé au prix de nombreux sacrifices.

Bon courage, chères Croisées et Cadettes, vos Apôtres espèrent couvrir à la rentrée les feuilles de leur carnet des citations de vos exploits.

TROISIÈME TRIMESTRE :

Quelle jolie surprise nous attendait au retour des vacances de Pâques!.. M. l'abbé Soubigou, professeur d'Ecriture Sainte au Grand Séminaire et déjà l'ami du Calvaire par sa mère (Eugénie Dubois), sa tante (Marie Dubois, Mme Le Bos), nos Anciennes toujours fidèles et toujours aimées, a eu la délicatesse de nous offrir une séance de projections qui illustreraient le récit de son pèlerinage en Terre-Sainte.

Le mardi 14 Mai, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, on avait fait la nuit dans la grande salle et M. l'abbé Soubigou pria aussitôt la parole devant un auditoire attentif et très sympathique que M. l'Aumônier avait bien voulu honorer de sa présence. Il présenta avec beaucoup de délicatesse le conférencier dont il a recommandé les œuvres sur les Psaumes et les Epîtres de saint Paul et il a engagé les plus grandes d'entre nous à se les procurer et à les méditer.

Les vues eurent le charme de l'inédit et de l'actualité, car elles avaient été prises par M. l'abbé Soubigou lui-même, très habile photographe amateur, elles étaient d'une netteté et d'une lumière étonnantes.

Après avoir étudié la carte de la Palestine, nous avons suivi avec M. l'abbé Soubigou son itinéraire de Pèlerinage. Rien de banal, chaque vue avait sa raison d'être et son charme, ou pour la piété, ou pour l'esprit, ou pour le cœur. Nous avons vécu au pays de Jésus, avec Lui et sa sainte Mère, suivant ses pas de Nazareth au Calvaire, heureuses de contempler les mêmes horizons, avec la douce illusion de les rencontrer à chaque détour ou de les reconnaître presque dans ces humbles habitants qui gardent encore les mêmes costumes, les mêmes attitudes, et on peut ajouter les mêmes occupations: Qui de nous n'a cru reconnaître le bon Maître dans la barque du pêcheur au lac de Génésareth?.. Qui n'a cherché dans le joli cadre de Nazareth la petite maison de Marie et de Joseph et désiré rencontrer l'Enfant Jésus dans ces sentiers ombragés et fleuris?... Qui n'a cru voir le Bon Sauveur suivant péniblement et sous sa lourde croix le che-

min du Calvaire?.. Mais l'art et le goût ont eu aussi leurs jouissances. Pas le moindre étalage d'érudition dans le récit de M. l'abbé Soubigou, parce qu'il mettait à notre portée sa science profonde de l'Écriture et des Saints Lieux qui avait dirigé le choix de ses vues. Les plus petites d'entre nous étudieront désormais leur Histoire Sainte avec plus de plaisir encore. La réalité qu'elles ont vue en doublera l'intérêt, et la fidélité de leur mémoire remplacera avantageusement la fantaisie de leur imagination.

Et M. l'abbé Soubigou n'a pas oublié la visite faite à nos Mères du Mont des Oliviers. S'il y avait du plaisir à saluer des Bretonnes et des religieuses du Calvaire de Landerneau, grande aussi avait été leur joie de revoir le fils d'une Ancienne, que toutes avaient connue et aimée; d'entendre la messe de ce fils devenu prêtre, et d'y prier pour le diocèse de Quimper, toujours si cher aux exilées volontaires, pour la famille du célébrant qui leur procurait cette consolation, et aussi pour le Calvaire de l'Elorn qui avait été leur berceau. M. l'abbé Soubigou y rencontrait d'ailleurs une jeune cousine qui faisait ses premiers pas dans la vie religieuse et reprenait par lui contact avec les bons parents laissés au pays breton.

M. l'abbé Soubigou a voulu finir par un cri d'appel à notre charité. Au Calvaire du Mont, si nos bourses ne s'ouvrent pas, les petites orphelines, dont plusieurs d'entre nous sont marraines, devront dire adieu à leurs Mères d'adoption, trop pauvres pour les entretenir. Soyons généreuses; voici la loterie annuelle qui approche, pensons moins à gagner qu'à donner.

Merci au nom de toutes, M. l'abbé Soubigou; quand vous viendrez, fin juillet, prêcher la retraite à nos mères et à nos grandes sœurs nous ne serons plus là pour vous dire notre reconnaissance, mais elles nous auront entendues raconter la belle séance que vous nous avez procurée et si elles vous expriment plus élégamment leur merci, elle ne pourront pas y mettre plus de cœur que vos petites auditrices de ce soir en vous répétant le leur.



CHRONIQUE MUSICALE

A l'occasion de la Sainte-Cécile et à la fin du 2^e trimestre, grande joie!.. Le piano orné est au centre des bancs où se rangent toutes les élèves, grandes et petites (non les moins pressées) entourées de leurs maîtresses. Nous allons de ravissement en ravissement, écoutant avec transport même, a-t-on dit, les œuvres magnifiques dont nos chers professeurs, Mesdemoiselles Trinquet et Rayé, ont bien voulu nous faire l'exposé qui va suivre. Ces concerts, dans notre cher Pensionnat, sont des heures très douces; nous aimons à applaudir ces demoiselles qui, nous le croyons, se plaisent aussi au milieu de nous.

Novembre. — Piano. — Trois petites pièces de musique ancienne: « Les barricades mystérieuses », de Couperin; « Les tourbillons », de Rameau; « Une gavotte », de Glück.

Les deux premiers morceaux, écrits pour clavier dans une forme très courante au xvii^e siècle: la forme rondeau; au commencement le refrain, puis deux ou trois couplets, suivis toujours du refrain.

« Les barricades mystérieuses » sont pleines de charme, et toute de musicalité comme l'œuvre entière de Couperin, musicien du xviii^e siècle, grand compositeur et organiste remarquable.

« Les tourbillons », de Rameau sont au contraire vifs, enjoués et caractérisent bien leur titre, surtout dans le dernier couplet, où vraiment on « tourbillonne ». Rameau vivait à la même époque que Couperin, mais son style est plutôt sévère, ou plus exactement moins tendre.

La « Gavotte », de Glück est une courte pièce extraite de l'Opéra d'Armide et transcrite pour le piano; c'est en réalité, une simple mélodie, mais qui arrive à produire dans sa simplicité une grande émotion musicale, et c'est là ce que seul, peut faire un génie.

« Impromptu en Si », de Schubert. Avec Schubert, changeant complet d'impression; nous entrons dans le romantisme. Schubert qui fut surtout, et restera toujours le créateur du « Lied » a une œuvre de piano fort intéressante dont cet impromptu écrit dans la forme classique du thème à variations. Les deux premières variations sont

très chantantes, la troisième et la quatrième, en mineur vraiment pathétiques, et la dernière, reprenant le clair ton de si bémol majeur, est légère et étincelante; le morceau se termine par la reprise grave du thème.

VIOLON ET PIANO

Novembre. ... *Granada*, d'Albeniz; *Berceuse*, de Fauré; *Sonate en ré majeur*, Leclair (*Allegro*, *Sarabande*, *Tambourin*).

Avril. — *Romance en fa*, Beethoven; *La capricieuse*, d'Elgar; *Concerto en mi*, Bach; *Danse Slave*, Dvorak-Kreisler; *Allegro*, *Fiocco* (Pièce ancienne); *Sonate en ut mineur*, Grieg (*Allegro appassionato*).

Piano. — *Avril.* — Le « *Rossignol* », de Liszt. Pièce courte mais charmante. Le début n'est qu'une simple mélodie sur un air russe, suivie d'une variation où le chant du rossignol est figuré par un trille ininterrompu.

Les « *Jeux d'eau de la Villa d'Este* ». Morceau imitatif où l'on entend d'interminables cascades, mais inspiré cependant par le verset de saint Jean: « Et l'eau que je lui donnerai deviendra une source jaillissante pour la vie éternelle. »

Echos de la Société des Nations

en 1932

Les « Impressions d'une Romée » ont eu tant de succès l'an passé, près des lecteurs de *l'Echo* que nous nous sommes cru autorisées à demander à notre aimable correspondante de Londres, si Sheila, sa grande fille, et notre Ancienne aussi, ne nous communiquerait pas quelques-unes de ses impressions alors qu'elle faisait partie du Secrétariat du Foreign Office à Genève, près de la Ligue des Nations. Nous avons le plaisir de communiquer à nos Anciennes quelques extraits des lettres que Sheila écrivait alors à ses parents. Pour ne pas être de toute actualité, l'intérêt n'en sera pas moins grand et nous constaterons avec satisfaction que la jeune Secrétaire savait allier les saines distractions du sport de montagne à l'austère et accablant travail du bureau, sans oublier ce qu'elle devait à son Dieu et à sa famille.

Et tout d'abord, car Sheila accompagna la légation d'Angleterre à Genève une première fois en 1930, une appréciation de notre jeune amie sur l'éloquence de M. Briand, qui charma son goût très délicat et impartial, assurément, dans la circonstance. Elle ne nous déplaira pas:

« L'autre jour, je suis allée à la grande Assemblée où j'ai entendu M. Briand parler de son nouveau projet : créer les Etats fédérés de l'Europe (c'est au sujet du désarmement). Ce projet est sur le tapis depuis quelque temps, et les représentants des nations de l'Europe attendaient naturellement un exposé définitif. Le discours de M. Briand fut merveilleux! Il parla pendant cinquante minutes, sans consulter une seule note, avec feu et conviction sincère, de son amour pour la paix, de sa haine de la guerre, et il promit son concours pour le désarmement militaire et naval. Puis il termina de sa voix mélodieuse, comme un père qui donne un avis à ses enfants : « Allez, marchez vous êtes dans la voie de la paix. » ... Vous ne pouvez vous imaginer les applaudissements qui ont accueilli ces paroles et le triomphe remporté par l'éloquent orateur!... J'étais folle d'enthousiasme! C'est un grand homme et les Français ont raison d'en être fiers. »

En 1932, Sheila était de nouveau à Genève. Elle ne devait plus y entendre le prestigieux orateur; mais mieux habituée à sa tâche, elle put jouir un peu de la grandiose nature au sein de laquelle elle vivait des heures si angoissantes pour le monde entier. Nous livrerons ses notes, telles que ses bons parents ont bien voulu nous les communiquer, elles sont d'ailleurs pleines de fraîcheur et d'humour, car la jeunesse ne perd jamais ses droits, même dans le travail le plus aride et le plus absorbant.

Délégation du UNITED KINGDOM
Hôtel Beau Rivage, Genève.
3 février 1932

L'administration a fait son possible pour transformer en bureaux cet établissement qui figure, je suis sûre, dans les Guides Bleus, comme Hôtel de premier ordre avec tout confort. Malheureusement, ils ne peuvent changer les papiers de tenture qui ne sont pas de teintes et de dessins à nous exciter au travail, rose clair et parsemés de fleurs. Naturellement, c'est un peu déconcertant en entrant dans son bureau de se trouver en face de « Hot and cold » et autres commodités modernes, de miroirs de toutes formes et de toutes dimensions. Aussi l'idée de ramasser ses papiers semi-officiels dans une armoire-penderie est capable de faire pâlir la secrétaire la plus aguerrie.

« Nous trois, secrétaires de l'Armée, de la Marine et de l'Air, nous avons une grande chambre comme bureau exclusivement à notre usage. Nos chefs, les officiers de marine, pour ne pas se mêler au commun des mortels, sont logés deux étages plus haut, et comme l'ascenseur n'est pas ce que nos amis de l'autre côté de l'Atlantique appellent un « élévateur express » nos jambes ont un fameux exercice à bondir comme un chamois d'étage en étage.

« Jusqu'ici nous avons un Amiral, deux Capitaines, un Commandant et un « Civil Financial Expert ». Ce sont tous des gens délicieux, bien que je dois avouer que l'Amiral fait naître en moi la crainte de Dieu. C'est le cas de « Venez » et je me précipite, « Allez », et comme le Sergent-Major proverbial, je disparaissais.

« Hier matin, le téléphone a pris son ton d'urgence. Pensant que les officiers avaient égaré leur Amiral, je monte deux escaliers avec une précipitation folle, me heurtant à un ou deux colonels d'aviation de passage, au risque de les tuer, et j'arrive haletante au milieu de ces messieurs, pour être accueillie par ces paroles : « Oh! miss Collins, mon stylo est vide! » Doucement, mais avec fermeté, j'ai fait remarquer qu'évidemment, la seule chose à faire était de le remplir. « Mais je n'aime pas la marchandise de notre bureau », ajoute-t-on, « et je me deman-

dais si vous n'aviez pas de bonne encre cachée quelque part. » Je fus obligée de descendre, ce qui fit donc quatre voyages aller et venir. J'ai eu comme récompense de mon essoufflement la satisfaction de voir tous ces messieurs, la plume bien remplie, écrivant vigoureusement, et d'un air inspiré (inspiration sans doute due à mon encre si chère, « Encre Swan »).

« 12 février 1932.

« Hier soir, le Mont Blanc surgit des nuages pour la première fois depuis notre arrivée. C'est très curieux; tout d'abord, on ne le remarque pas. Il faut considérer attentivement les brumes qui circulent autour du Salève, puis les pénétrer du regard et lever un peu les yeux, on voit alors le sommet du Mont Blanc, teinté des couleurs de l'aurore, et ressemblant à un beau gâteau de fête tout blanc, glacé et éblouissant. Quand le jour devient froid et jaune, il paraît beau aussi, mais alors vous pouvez discerner plus clairement les grandes routes dans la neige et vous éprouvez cette tranquillité profonde, si particulière aux montagnes, et qui gagne même la ville.

« Je ne peux m'imaginer comment ne deviennent pas fous ceux qui gravissent les montagnes lorsqu'ils atteignent cette hauteur où, si loin de toute communication humaine, ils se voient, seuls êtres vivants au milieu de cette immensité affolante. La majestueuse solitude de ces sommets dont l'ancienneté évoque la pensée de l'éternité est très émouvante, c'est si différent des descriptions de « Cook's Tours » et de « l'Hiver dans la belle Suisse », où on parle seulement de passer les jours à faire du ski dans la neige, et les nuits à jouer au Casino, sans se soucier jamais des mystères que taisent jalousement ces grandes montagnes qui semblent regarder de si haut la vie si brève de leurs hôtes d'un jour. Je regrette de me laisser aller à des soliloques si mélancoliques, mais le panorama est successivement ici exquis ou terrifiant et vous rend, selon le cas, ou immensément joyeux, ou incroyablement triste. Aujourd'hui je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis seulement émerveillée. »

« 22 avril 1932.

« Nous venons d'avoir une petite vague de chaleur, assez forte seulement pour annoncer le printemps. Vers le soir la chaleur fut accablante, et un orage était imminent; lorsqu'enfin la pluie tomba à flots, elle fut accueillie à grands cris de joie. La première odeur de terre humide valait, l'attente, on respirait de nouveau. En vingt-quatre heures les marronniers ont percé leurs bourgeons collants, qui sont délicieux vus ainsi, recouverts de gouttes de pluie. Après une telle journée, lourde et énervante, nous fûmes d'avis que le lit était hors de question, et nous

nous sommes accoudées de préférence au balcon de T... donnant sur le lac et la ville.

« Genève, comme vous le savez, ne personnifie pas la gaieté, mais le soir, avec ses festons de lampes électriques dessinant les arcades des ponts, et toutes les réclames lumineuses qui brillent aux façades des magasins du quai, elle rivalise avec notre Piccadilly Circus tant admiré. Eh bien, nous sommes restées là, admirant le spectacle et humant l'air pur comme un nectar, riant et causant jusqu'au moment où, comme dit Sir Henri Newbolt : « Une à une, les lumières à l'horizon pâlisent et s'éteignent, et tout est en paix. » Alors lorsque la dernière affiche lumineuse, « Fumez Turmac », s'est éteinte, nous nous sommes aperçues, à notre grande terreur, qu'il était quatre heures du matin, et que, si nous ne nous hâtions pas de regagner nos lits, ce serait l'heure du déjeuner — fait inouï jusqu'aujourd'hui. »

« 11 mai 1932.

« Et la pluie, la pluie tombe tous les jours. A part cela, la vie est agréable. J'ai joué au ping-pong avec un certain Hongrois de haut renom. Il a été « Military Attaché » à Londres pendant quelque temps. Il parle très couramment l'anglais avec un accent charmant, et il n'aime pas à perdre au jeu. Il dit d'un trait : que la Hongrie possédait quatre champions aux sports, qu'il allait s'exercer au ping-pong tous les jours, et qu'il m'indiquerait mes erreurs tout simplement, parce qu'il jouait beaucoup mieux que moi. J'ai fait une pause pour m'arranger les cheveux, et il cria : « Coupez-les ! Voici mon jeu : 7-3. » Plus tard, à une pause, lorsque je m'empressais à ramasser les « pollets », il s'écria : « Allons, allons, nous ne pouvons pas passer notre vie à ramasser des balles » et ainsi de suite. C'est vraiment un personnage fougueux, extrêmement grand, et comme son premier nom est « Vitez », nous l'avons baptisé « Grande Vitesse ». Il paraît et disparaît littéralement comme un éclair. »

« 16 mai 1932.

« Congé de la Pentecôte, passé en dehors de Genève.

« L'Hôtel Placida, où nous sommes allées en villégiature, était tout à fait unique. Papa et maman Schnitter, couple charmant, nous soignaient avec beaucoup de zèle. Les lits étaient de beaucoup trop confortables, et le reste pas trop primitif. Cependant, en vraies Anglaises, nous nous sommes tirées d'affaire comme les « camping fiends » remettant nos ablutions complètes jusqu'au retour à la civilisation prosaïque de Genève.

« Le dimanche, L... et moi, nous avons dû aller à la messe à six heures du matin, car il n'y avait d'autre messe qu'à dix heures. Nous étions donc obligées de nous

lever à 5 h. 1/2 et de nous laver dans le pot à eau pour éviter tout bruit en versant l'eau, ce qui aurait réveillé la maison ! Elle appartenait malheureusement à ce genre de constructions qui grincent ou gémissent au plus léger baillement. Aussi ce fut le comble quand, après avoir descendu les escaliers d'un pas très silencieux, nous avons trouvé les portes fermées au verrou et barricadées !!! Nous avons réussi enfin à ouvrir doucement une fenêtre d'où nous avons sauté gracieusement dans un parterre de pensées pour nous enfuir bien vite à l'église, comme des voleurs dans la nuit.

« L'assistance, peu nombreuse, nous a regardées avec une curiosité instantane et méfiante, et le bon Curé, à notre grande confusion a semblé s'adresser à nous exclusivement dans son sermon. De retour à l'hôtel, nous avons trouvé la porte grande ouverte et la petite bonne qui nous regardait d'un air très amusé. Car elle-même étant catholique, était allée à l'église et avait vu notre sortie de l'hôtel. Elle nous servit du bon café bien chaud, puis nous avons regagné nos chambres respectives, absolument épuisées de notre effort religieux. »

« 6 juin 1932.

« J'ai gardé un souvenir très net d'une image colorée d'un de mes livres de contes de fées qui représentait une montagne de cristal qu'un malheureux prince devait gravir jusqu'au sommet pour rejoindre sa princesse ! Ainsi est le Salève en hiver : une montagne de glace polie, mais pas de princesse au sommet ! En été cependant, ses pentes rocailleuses sont couvertes d'arbustes, c'est charmant, sauf quand on doit les escalader par une chaleur accablante. Hier, après avoir travaillé toute la matinée, nous sommes parties après le déjeuner, pour grimper jusqu'au sommet du Salève. En route, j'ai vu pour la première fois un serpent. Nos « fashionnables » officiers de marine essayèrent de me faire croire que c'était une vipère, mais comme dit toujours l'Ecossois : « J'en doute... » En tout cas, du sommet la vue fut merveilleuse, et, après une tasse de thé, nous sommes descendus de l'autre côté, en territoire français, où nous avons acheté des objets de contrebande qui nous ont obligées à tricher à la douane. C'était très amusant, mais nous étions harassées de fatigue à notre arrivée à Genève. »

« 30 juin 1932.

« Quels jours ! Quelles nuits ! Le travail s'est accumulé pendant les vacances et les paquets arrivent plus vite qu'on ne peut penser. C'est assurément à l'instar des « Ecuries d'Augias » ; ainsi, en dépit des rumeurs de la presse, rien ne paraît annoncer encore la fin de la Conférence. Les hommes peuvent arriver et les hommes

peuvent partir, comme font les délégués et les secrétaires des nations étrangères, mais la Conférence du désarmement continue toujours! »

« 16 décembre 1932.

« Le Mont Joli est très haut et, bien entendu, nous étions parties beaucoup trop tard pour une telle ascension... Pour comble de malheur, la courroie de mon ski se déchira, si bien que j'ai dû enlever mes skis et me traîner dans la neige qui me montait jusqu'à la ceinture. Accablée de fatigue, je me résignais à m'allonger dans la neige et à mourir ensevelie dans son linceul. Je voyais déjà les en-tête des journaux du lendemain à Londres : « Deux Anglaises meurent d'épuisement. — Jeunes filles fatiguées de la vie » ou bien : « Tragédie à la Délégation de Genève. » J'entendais aussi les commentaires inévitables : « Quelle folie! Pourquoi se risquer ainsi? Elles n'étaient que des débutantes, c'est vrai! » J'étais donc tout entière à ma méditation sur mon passé, mon présent et mon avenir, assez incertain, hélas! lorsque, joie des joies! un gros nuage noir se dissipa pour laisser apercevoir la bonne vieille lune claire et brillante, clignant de l'œil, aurait-on dit, comme pour nous encourager! Puis je fus témoin d'un spectacle rare et admirable : derrière nous, la montagne éclairée des premiers rayons lunaires projetait son ombre grisâtre sur le Mont Blanc et devant nous, les derniers feux du soleil s'enfonçant entre les pics escarpés lui faisaient une vraie gloire de pourpre et d'or striée de légers nuages. Spectacle prodigieux et impressionnant! Grâce au clair de lune, nous avons pu retrouver le vieux sentier qui passait à travers une forêt de pins; — encore une fois, nous voilà plongées dans les ténèbres extérieures! Mais, après nous être perdues une première fois, nous n'étions pas disposées à recommencer pareille bétise; aussi, trébuchant à l'aveugle sur les roches et enfonçant dans la neige, nous sommes enfin arrivées en pays connu, reprenant vie et recouvrant notre liberté après avoir failli rester les prisonnières de la montagne neigeuse.



Pèlerinage au Front et en Alsace



Voici quelques pages, chères Anciennes, qui feront vibrer vos cœurs. Peut-être feront-elles aussi couler quelques larmes en réveillant des souvenirs que vous gardez soigneusement secrets pour ne pas attrister la jeune génération qui n'a pas connu les « heures terribles ». Mais vous verrez que ces chères enfants comprennent les douleurs et admirent cet héroïsme, puisque l'auteur de ces lignes, Odile Geffroy, n'avait pas encore 20 ans en les écrivant. Bon sang ne peut mentir. Merci à notre fervente pèlerine.

Tous les journaux ont parlé du 15^e Congrès de l'Union Nationale des Combattants à Metz, ville dénommée « une tribune d'où la voix porte loin et juste ». C'est pourquoi les Bretons du Finistère ont cédé leur tour de Congrès aux Mosellans pour 1934.

C'est à Brest que devaient se tenir les assises de l'Union Nationale des Anciens Combattants. Plusieurs raisons primordiales ont touché le « cœur d'or » et forcé la « tête dure » des intéressés. Ils ont fait plus, et se sont fait un devoir, malgré les difficultés que présente ce voyage, de s'y rendre nombreux. Il est vrai que leur Président, M. Desroches, a su bien agencer toutes circonstances pour permettre un trajet intéressant; pas trop long, peu coûteux à ceux qui répondraient à son appel. Il s'agissait de visiter le front sur deux lignes différentes : Paris, Senlis, Compiègne, Rethondes, Soissons, Reims, Verdun; puis Metz et Strasbourg pour revenir par Verdun, Châlons-sur-Marne, Epervilliers, Dormans, Chapelle de la Reconnaissance, Château-Thierry, Meaux, Paris.

Dans ces villes, ils sont nombreux, les souvenirs de guerre! Ils sont nombreux les Bretons qui y ont combattu, et nombreux aussi ceux qui y sont restés!

Le 11 mai, cent dix Finistériens partaient, en principe pour Metz, surtout pour le « front », car, c'est toujours le front, malgré quinze ans de paix.

Sur les cent dix, il y avait quatre-vingt-dix « Camarades », plusieurs s'étant fait accompagner de leurs femmes,

pour rappeler ensemble ce qu'ils ont souffert seuls, de part et d'autre. A la gare Montparnasse, quatre pullmanns, voitures très confortables, nous attendaient. L'installation terminée (et ce n'est pas une petite affaire), nous démarrons. Il est neuf heures. Sortis de Paris, c'est une succession de plaines toutes pareilles qui s'offrent à nos yeux pour les divertir et les lasser aussi; car, un Breton est peu habitué et vite fatigué de ces paysages uniformes qui se déroulent pendant des kilomètres. Que sont devenus ses fossés, ses champs, aux aspects si variés, ses landes, ses coteaux et ses collines? Tout lui manque et s'il est seul il devient triste; mais ce onze mai, les Bretons sont nombreux, « unis comme au front » et c'est en quelque sorte un coin de Bretagne qui se promène sur les routes poudreuses et larges du Bassin Parisien. Senlis fut la première ville qui attira notre attention. Elle a vu les Allemands, a été témoin de leur cruauté. On y voit les maisons de l'Etat-Major de Joffre et de Von Cluck. Au sortir, on s'est arrêté une minute en signe d'hommage respectueux, devant un monument élevé à la mémoire des autorités municipales de la ville que nos ennemis exécutèrent, là-même, pour se venger probablement des premiers échecs qu'ils éprouvèrent. Ensuite, nous traversons Compiègne, nous pénétrons dans la forêt du même nom. Halte au milieu de la forêt. C'est Rethondes. Un souvenir immortel y rattache tous nos cœurs de Français. Il y a là une pierre qui porte ces mots : « Ici, le 11 Novembre 1918, succomba le criminel orgueil de l'empire allemand vaincu par les Puissances alliées qu'il prétendait asservir. » De chaque côté de la pierre sont conservés les rails où reposèrent d'une part le wagon de Foch, de l'autre, le wagon allemand. Un peu plus loin, une petite maison abrite et conserve celui de Foch restauré depuis l'armistice; à l'intérieur se trouve un exemplaire des principaux journaux qui annonçaient aux peuples éprouvés, mais toujours vaillants, la signature de la paix. En ce coin de terre, il y a encore un monument de pierre assez élevé, au pied duquel un pauvre aigle blessé est tombé la tête en bas, les ailes lamentablement ouvertes, symbole de l'Allemagne vaincue.

Après avoir longuement contemplé ce coin perdu dans les forêts, inconnu pour presque tous, les « poilus » connaissent les champs de bataille, mais non pas celui de la victoire, nous repartons pour Soissons; les réparations de la cathédrale n'y sont pas terminées, elle avait été complètement détruite, malheureusement nous n'avons pu y pénétrer. Nous poursuivons donc jusqu'à Reims, où les portes de la cathédrale sont grandes ouvertes cette fois; elle aussi est toujours en réparation. L'intérieur est encore nu, il est facile de voir les tristes souvenirs que les Allemands y ont laissés. Dans la nef deux piliers sont tout

mangés par le feu, la façade garde les vestiges d'un jour maudit. On se représente sans peine, mais non sans indignation, ce monument, joyau d'architecture et de sculpture flambant dans la nuit, superbe phare illuminant le désastre, éclairant la retraite de nos ennemis. Beau défi qu'ils n'avaient sans doute pas prévu! Après un petit tour dans la ville où il ne reste pas de vestiges de guerre très marquants, nous reprenons nos places respectives pour continuer notre voyage.

Au sortir de Reims, nous rencontrons des ruines au milieu d'un terrain inculte, plusieurs « camarades » nous ont vite renseignés : « Le fort de la Pompelle, il faut descendre ». Le fort est bien endommagé, mais il reste facile de se rendre compte où vivaient nos soldats, comment ils se défendaient; les abords du fort sont encore tout travaillés comme pendant la guerre, le tracé des tranchées est intact, le travail des obus demeure, les fils de fer barbelés sont toujours là, « à leur poste », comme pour défendre l'entrée encore. Un peu plus loin, un « tank » tout rouillé, ayant terminé sa tâche, se repose dans son dernier sommeil. Quel dommage qu'il ne puisse parler... Après le fort de la Pompelle, les sinistres tableaux des champs de bataille se déroulent à nos yeux. Les « camarades » revivent les heures qu'ils y ont passées, relatent les drames dont ils furent les tristes témoins, tandis que leurs amis essaient à grand-peine, d'imaginer la vie qui fut la leur sur ces plaines maintenant désertes, véritables abattoirs, qui cachent dans leur sein les hommes tombés dans la mêlée et enfouis par les obus qui s'entendaient à merveille pour creuser des tombes même aux vivants. Nous avons vu le Mont Cornillet qui se refuse à porter un seul arbuste, il a vu tant de morts que la vie doit lui faire horreur aujourd'hui.

De chaque côté de la route, le paysage demeure triste pendant des kilomètres, la terre est restée infertile. Pour dominer ce champ de bataille, si éloquent par son silence, si riche par sa nudité, les hommes ont laissé un témoignage de regret à ceux qui sont tombés en les épargnant. A l'emplacement d'une ferme, riche et florissante autrefois, mais dont il ne reste plus aucun vestige, a été élevé le monument dit « la ferme de Navarin ». Il est grandiose et beau, digne des combattants. C'est une vraie chapelle mortuaire, aux lignes très sobres, où l'on dépose encore de nos jours, les corps trouvés dans les alentours, car les recherches se poursuivent et sont fructueuses. Au-dessus, il y a trois beaux poilus en position pour l'attaque, véritable chef-d'œuvre d'un grand maître. Après les avoir étudiés à loisir, nous reprenons le chemin vers Sainte-Menehould qui ne présente rien de particulier, puis Verdun. Nous y arrivons par la Voie Sacrée, ainsi dénommée parce que pendant la terrible bataille le ravitaille-

ment ne se faisait que par elle. Les territoriaux y ont subi de lourdes pertes, car les projectiles y pleuvaient, mais par elle ils ont sauvé Verdun. En reconnaissance des services rendus et en souvenir d'une victoire qui nous a coûté si cher, le Gouvernement a ingénieusement imaginé de transformer les bornes kilométriques sur une longueur de 35 kilomètres. Il les a fait élever sur un petit piédestal en les recouvrant d'un casque de poilu. L'idée est vraiment merveilleuse; les « camarades » en ont été touchés.

Le soir à Verdun, il était neuf heures, l'heure des « réflexions ». Notre journée gardait un aspect assez lugubre, pouvait-il en être autrement? Tant de champs de bataille ayant conservé cet air de guerre, *si farouche, des cimetières de croix blanches, tous pareils*, jalonnant la route çà et là, découvrant les têtes, demandant une prière au frère d'armes qui passe, et à l'étranger qui regarde. La terre même refuse le sourire, comment le donnerions-nous?

Le lendemain matin à la première heure, nous partions pour Strasbourg par Metz. La route est très jolie, les paysages rappellent les nôtres, les bois alternent avec les champs de cultures comme « chez nous ». Naturellement, plus de vestiges de la dernière guerre, mais nous avons passé à Gravelotte et à Mars-la-Tour, où nous avons pu visiter un musée intéressant: deux souvenirs de la guerre de 1870. Puis Metz, où nous devons passer la journée du lendemain; nous ne nous y attardons donc pas, nous continuons directement sur Strasbourg. Jusqu'à Strasbourg, la végétation, l'aspect général restent sensiblement les mêmes qu'avant Metz, mais là, les Vosges nous apparaissent superbes dans leur parure vert tendre de printemps. Le voyage devient enchanteur, on monte, on descend... on domine, on est dominé... un rêve... c'est à vouloir le faire durer toujours. Au milieu des bois, à un tournant de route, une grande borne portait écrit en gros caractères « ALSACE ». Nous étions tous heureux de nous trouver dans un pays si sympathique, si joli et si cher aux Bretons. Au milieu d'une descente, Saverne s'offre à nos yeux charmés, type parfait de ces petites villes toutes faites de petits châteaux aux lignes gracieuses et aux toits rouges qui s'aperçoivent à tout instant, dans les nombreux vallons d'Alsace. Une étape encore, c'est Strasbourg, vrai petit « Paris ». Nous nous rendons à la cathédrale qui rappelle beaucoup celle de Reims, mais avec davantage de galeries, aux colonnettes très fines et très sobres, et par cela même, très gracieuses. Les vitraux y sont de toute beauté. L'horloge (qui ne connaît sa réputation?), est un chef d'œuvre, une merveille d'idée et de mécanisme, un trésor. A Strasbourg, nous avons vu aussi le monument de Kléber, fait à signaler, car pendant l'occupation allemande, nos ennemis l'ont respecté, contrairement à leurs habitudes en de pareils cas, de sorte que ce

petit coin de terre est toujours resté français. Un bon point pour les allemands. Mais il nous fallait voir l'Allemagne, ce n'était pas loin d'ailleurs, dix minutes de trajet et nous étions au bord du Rhin, au Pont de Kehl, imposant par ses deux murailles métalliques, imposant surtout par la seule idée que de l'autre côté ce n'est plus la France. Voulant tout à la fois satisfaire leur patriotisme et éviter toute manifestation publique, les Bretons, qui ne se trouvent pas tous les jours en présence de l'Allemagne, se sont retirés sur une terrasse voisine et y ont chanté à plein cœur leur hymne national. Le spectacle était beau, nous nous sentions vivre là plus qu'ailleurs.

Après avoir accompli ce que nous appelions nos devoirs patriotiques, nous reprenons le chemin du retour. A Strasbourg, dislocation, une partie se dirige vers Sainte-Odile, l'autre s'apprête à poursuivre une belle excursion dans les Vosges.

Le Mont Sainte-Odile est un des nombreux ballons d'Alsace; il a 763 mètres d'altitude et son sommet soutient le reliquaire qui renferme les restes précieux de la Sainte Patronne du pays. C'est un lieu de pèlerinage très renommé en Alsace. Il y a un Couvent dont les Religieuses se chargent d'une hôtellerie avenante. L'endroit est très calme, l'atmosphère apaisante, le site merveilleux. Le souvenir des quelques heures passées là-haut est ineffaçable. Pendant ce temps, les autres « camarades » faisaient une superbe chevauchée dans les Vosges; pendant des heures ils vécurent dans les sapins sans s'y ennuyer, au point qu'ils sont arrivés à Verdun à trois heures du matin, un peu fatigués, mais contents malgré tout, heureux de connaître l'Alsace qu'ils aiment et pour laquelle ils ont combattu au péril de leur vie.

Dès six heures le lendemain matin, départ pour Metz, afin d'arriver à l'Office solennel célébré dans la Cathédrale en l'honneur de Sainte Jeanne d'Arc, la Lorraine, et au Service funèbre célébré à la mémoire des Morts de la Grande Guerre et de 1870.

La journée se poursuit en une succession de cérémonies plus ou moins émouvantes comme l'Ancien Combattant sait en organiser. C'est d'abord le Ministre des Pensions qui, en toute simplicité, va déposer une gerbe devant le Poilu anonyme et glorieux, misérable et sublime. Le Ministre s'incline en silence. Ensuite c'est le défilé de vingt-cinq mille personnes, derrière lesquelles un millier de drapeaux: il dura une heure. Les Bretons y sont à l'honneur comme partout ailleurs. Après, c'est l'Assemblée de clôture du Congrès, le banquet, la série des discours prononcés par les notabilités. Une fête militaire clôture la journée et chacun se retire, les Bretons vont à Verdun.

Lundi à 8 heures, départ pour la visite des Forts qui servirent à défendre la ville de Verdun contre la ruée al-

lemande. Auparavant, nous sommes allés visiter la Cathédrale dont le chœur n'est pas encore réparé, de sorte que le Maître-Autel se trouve à l'emplacement du porche. Au dehors les parties de maçonnerie qui restèrent debout malgré le bombardement sont encore criblées de balles. Quant au reste de la ville, c'est admirable de voir avec quelle rapidité les habitants en ont relevé les ruines, pas une maison n'était restée debout, c'était bien la ville martyre, mais où étaient les bourreaux ? Ils l'entouraient sur trois côtés ; il nous était donc devenu intéressant d'étudier sur place leur tactique de bataille, qui n'a d'ailleurs pas réussi. Nous allons directement au Fort de Vaux, de réputation mondiale. Un guide renseigné surtout par l'expérience, nous a fait remarquer comment le Fort a tenu après cent dix jours de combat formidable, recevant une moyenne de dix mille projectiles par jour. Du haut, nous dominions la plaine de la Woëvre qu'occupaient les allemands, l'immense champ de bataille témoin de tant de crimes. Là encore, on trouve plus de soixante cadavres par jour. Nous avons quitté Vaux pour aller à l'Ossuaire de Douaumont ; sur la route, nous rencontrons deux monuments : la Chapelle « Sainte-Fine » et le « Lion écrasé » qui marque l'extrême limite de l'avance allemande. A l'Ossuaire, nous avons eu la consolation de pouvoir assister à la Messe pour nos braves soldats. Le monument est « simple et sobre comme l'âme du soldat, vaste et noble comme la grandeur du sacrifice, durable et impérissable comme le souvenir des héros de Verdun ». (Paroles du Maréchal Pétain). Il se trouve sur une hauteur, et en face d'un immense cimetière national aux milliers de croix blanches.

De là nous passons près du Fort de Douaumont, sans y descendre faute de temps, mais nous nous arrêtons peu après à la Tranchée des baïonnettes, recouverte d'un superbe monument offert par nos amis d'Amérique. L'Ossuaire de Douaumont et la Tranchée des baïonnettes sont séparés par le Ravin de la Dame, surnommé le « Ravin de la Mort » — plusieurs des nôtres y ont été et pouvaient nous indiquer le poste où ils étaient attachés et qu'il fallait garder coûte que coûte. De là, nous avons passé par les carrières d'Haudromont, où les ennemis organisèrent une ligne formidable de défense, puis au pied de la côte du Poivre, si convoitée, et à Bras, village reconstitué depuis la guerre.

Nous sommes arrivés à Verdun pour onze heures et demie, heure fixée par Monsieur le Maire qui voulait nous recevoir à l'Hôtel de Ville. Il nous fit visiter le Musée très intéressant et la salle des vingt-cinq décorations et des précieux emblèmes attribués à la Ville de Verdun pour sa défense héroïque. Il nous exprima la sympathie des Verdunois et nous dit que « l'air de Verdun guérit »,

s'adressant alors à ceux qui voudraient encore parler de guerre. En descendant de l'Hôtel de Ville, notre groupe se range comme un régiment et se dirige vers le Monument aux Morts où un délégué dépose une belle gerbe de fleurs... puis minute de silence... L'après-midi nous quittons définitivement ce pays si riche en souvenirs pénibles mais glorieux pour des Anciens Combattants. Nous le quittons un peu à regret et nous y laissons beaucoup de notre cœur. N'est-ce pas le monument le plus émouvant que puissent offrir les Bretons à leurs frères d'armes qui n'ont pas eu comme eux le bonheur de revoir le pays.

Le chemin du retour suivait la vallée de la Marne : Châlons, Epernay, Château-Thierry, Meaux et Paris, vallée fertile où la nature a repris ses droits, où l'homme exerce à nouveau ses pouvoirs. Comme uniques vestiges nous avons rencontré ça et là au bord de la route quelques arbres tout déshabillés depuis la terrible tempête qui se renouvela deux fois. Ils sont noirs, cassés, troués, ils font presque peur. Nous apercevons aussi le Bois de Belleau où les Américains ont tant perdu des leurs. Tristes souvenirs !

Après Châlons-sur-Marne, nous avons admiré dans une petite bourgade comme Le Folgoët, un sanctuaire dédié à Marie qui ressemble aussi au « nôtre », c'est Notre-Dame de l'Epine à qui plusieurs soldats disent devoir une reconnaissance éternelle depuis la guerre. Nous sommes allés la prier et, chose singulière, nous avons trouvé dans l'église un puits, un seau et des gobelets, et nous avons bu l'eau de Notre-Dame.

Donc, pas de ruines ; au contraire, à Dormans, après Epernay, sur le flanc d'une colline, dans une propriété privée, il y a un superbe monument ou plutôt une église que Foch fit ériger, d'après un plan choisi par lui, indiquant l'endroit extrême de la poussée allemande et élevée en reconnaissance des deux victoires de la Marne. C'est la chapelle dite « des Victoires » ou mieux « de la Reconnaissance », « Rempart contre l'oubli ». (Discours de Mgr Tissier).

Le voyage s'est terminé sans autre événement. Nous nous sommes retrouvés réunis une dernière fois le mardi matin sur la Place de l'Etoile à Paris. Au tombeau du Soldat Inconnu, nous renouvelons le geste de Verdun : nous déposons une gerbe, nous nous inclinons en silence, minute émouvante, pour qui sait se souvenir.

Et c'est là, près de la tombe du Soldat Inconnu, après un voyage qui nous a tant parlé de lui, que nous nous sommes séparés, en bons « Camarades ».



Vers Madagascar et le Tonkin

L'Echo devient « quelqu'un », il compte des correspondants sous toutes les latitudes. Voici des notes de deux voyageuses qui, parties d'Arvor, sont allées porter le bon renom de la chère Maison du Calvaire à Madagascar et au Tonkin, nous parlons de Gabrielle Roudaut devenue Mme Riou depuis le 19 juillet 1934 et de Marie Quéinnec, Madame Quéinnec, car elle a eu la petite satisfaction de ne pas changer de nom depuis le 11 septembre 1934. A quelques mois de distance ces deux fidèles Anciennes quittaient Marseille pour suivre le même parcours jusqu'à Djibouti. Nous allons les accompagner en naviguant d'abord tout droit jusqu'à Tananarive, avec notre première correspondante, puis, sans avoir à nous préoccuper de moyens de transport, nous regagnerons en esprit Djibouti pour nous embarquer sur le *Cap Saint-Jacques* afin d'arriver à Hanoï avec notre seconde correspondante. Merci à toutes deux du bon moment qu'elles nous feront passer. Que leur gracieuse amabilité attire sur leur jeune foyer toutes les bénédictions divines et incitent leurs anciennes compagnes à imiter un si généreux exemple.

3 Août. — En face de l'île d'Elbe. Vingt-quatre heures que nous sommes embarqués et que nous avons quitté la terre de France! C'est surprenant comme les heures peuvent s'envoler même à ne rien faire!

...Je reviens en arrière : aux dernières nouvelles que je vous ai adressées de Marseille dont la vie, la gaieté, les mœurs spéciales, la population hétéroclite et le mouvement intense font le charme, car la ville par elle-même n'a aucun cachet artistique. Le matin du départ nous sommes allés mettre notre voyage sous la protection de N.-D. de la Garde. Extérieurement la basilique n'a rien que de bien ordinaire, mais l'intérieur est joli tout en marbre et en mosaïque. La cathédrale aussi est dans le même genre et sans grand style. Combien je préfère à tout cela nos églises de granit!... Après un dernier repas (huîtres, moules marinières spaghetti), nous nous sommes dirigés vers le port. 7 kilomètres à parcourir car nous embarquons au-delà de la Joliette à cause du fond insuffi-

fisant. Quel monde que ce port de Marseille!... L'embarquement qui se fit très rapidement pour nous a un aspect spécial qui a été parfaitement décrit par Roland Dorgelès dans « Partir » que je lis actuellement. Comme je ne dirais sûrement pas mieux je vous donne le tableau; c'est si rigoureusement exact qu'on pourrait écrire en tête de cette description : « 2 août 1934 ».

« C'est au bout de la ville que l'on s'embarque après des kilomètres de voies bruyantes, de quais encombrés où défilent sans cesse des camions débordants et des tramways bondés. Partout du charbon : en montagnes, en sacs, en poussière. Des grues qui ferrailent, des navires qui appellent... Le paquebot domine le quai comme un lourd édifice. Sur la passerelle se croisent les porteurs, ceux qui redescendent les mains vides et ceux qui montent pliant sous la charge... Là-haut c'est une cohue d'abordage. Les chaînes en grinçant balancent au-dessus des têtes des masses de colis qui s'engouffrent par les panneaux béants. Des gens tournent... étourdis : « Le pont C, s'il vous plaît, le pont C! » On dirait un immense hôtel qui s'emplit tout à coup, par tous ses escaliers, ses sabords ouverts. Aux étages les garçons affairés renseignent : « A droite... prenez à gauche... descendez... au-dessus. » Les coursives sont trop étroites pour cette ruée de passagers, de porteurs, de parents. Les cabines s'ouvrent... petites cellules blanches, chambres miniatures dont on a brusquement rapproché les quatre murs. Comment tout tiendra-t-il dedans?... Ça et là des familles bavardent... ceux qui partent... ceux qui restent... Ils ne trouvent plus rien à se dire et ils restent face à face... muets, se souriant. Depuis un moment les machines se sont mises à ronfler et le paquebot tremble de toute sa carcasse. Prévenus par la cloche, visiteurs et parents viennent de quitter le bord et le pont, soudain, paraît vide; tous les passagers penchés sur la rambarde. Sur le quai que l'on domine ainsi que d'un cinquième étage, la foule est massée. Des inconnus la tête renversée échanget les suprêmes paroles avec ceux de là-haut... pauvres mots inutiles où l'on met tout son cœur! Enfin la cloche retentit une dernière fois de l'avant à l'arrière... des chaînes grincent... la sirène pousse un cri... Cette fois c'est fini! Nous levons l'ancre! »

On ne sent rien, pas une oscillation, pas une secousse et c'est seulement à la clameur jaillie de la jetée que j'ai compris que nous étions partis. Le paquebot aussi hésite à s'en aller, il glisse lentement le long des quais, comme à regret. La foule d'en bas et celle d'en haut s'écartent peu à peu, avec effort ainsi qu'une étoffe qu'on déchire; bientôt il n'y a plus que les cris qui retiennent les deux morceaux...

Pas foule de voyageurs, au moins en première. Août

n'est pas l'époque où l'on part quand on peut choisir. Nous prenons possession de notre cabine relativement grande avec deux couchettes jumelles ce qui me fait revenir à quelques semaines en arrière, l'armoire-penderie, 2 lavabos, un sabord donnant sur le pont, 2 ventilateurs qui marchent nuit et jour. Nous y trouvons notre correspondance : 8 lettres!... Ces lettres nous accueillant sur ce navire qui allait nous séparer de la mère patrie, me donnaient l'impression de la présence de tous les êtres chers qu'elles représentaient. Cette impression aurait pu avoir un résultat déplorable si André ne m'avait entraînée faire la visite du bateau qui est très beau. Les premières classes sont au centre du navire, au premier pont, sous celui de service; la salle à manger est très jolie, entourée de boiseries et de peintures. On y est installé par petites tables, nous avons, la nôtre seuls, ce qui est assez rare, mais ce que nous devons à la démarche d'André auprès du maître d'hôtel dont il est bon d'avoir les bonnes grâces dès le début. Dans cette luxueuse salle à manger à laquelle on accède par un escalier imposant à double rampe, on fait des repas pantagruéliques. Une chose m'inquiète dans ce régime : l'état dans lequel nous en sortirons en arrivant à Madagascar. Le service est impeccable : une nuée de garçons surveillés par un maître et un sous-maître d'hôtel et qui sont à nos petits soins, liquides, beurres etc... servis avec de la glace; à notre disposition nous avons un salon de musique où il y a orchestre de 5 heures à 7 heures et de 11 heures à 12 heures; et de 8 h. à 11 heures, salon de lecture, d'écriture, salle de bain, etc... Un coup de sonnette et vous êtes servis. Petit déjeuner dans la cabine : jambon, viandes froides, pâtés extra-fins, œufs de toutes sortes, café, chocolat, confiture, beurre, fruits, petits pains. Sur le pont nous avons des transatlantiques où pour lire ou tricoter, on est délicieusement bien.

Nous avons déjà un retard provoqué par une panne et le vent debout très fort. Vous voyez le cadre dans lequel nous allons vivre pendant trente jours!... Une mer d'huile en partant de Marseille. Derrière la digue notre navire a croisé son semblable qui arrivait de Madagascar, comme l'un et l'autre portaient des troupes malgaches, ce fut un échange de cris d'un navire à l'autre : cris de joie de ceux qui retournaient vers leur patrie envieux par ceux qui la quittaient. A peine si l'on sent que l'on est sur l'eau, une petite trépidation due aux machines et c'est tout. La mer est d'un bleu qui s'accroît à mesure que nous avançons. La chaleur aussi va croissant; hier elle était tempérée par une forte brise, calmée aujourd'hui. Nous ne suivons pas la route habituelle qui est le détroit de Bonifacio. Nous gagnerons Messine par le Cap Corse que nous avons côtoyé, puis l'île d'Elbe, l'île

Monte-Christo. Nous venons de passer à un kilomètre du Stromboli toujours fumant, impressionnant avec ses coulées de laves, en pentes raides jusqu'à la mer. L'île, à l'aspect désertique est habitée. Au pied du volcan dans une petite dépression, au bord de l'eau, une centaine de maisons sont tapies et je ne sais par quel phénomène, on a réussi à s'entourer d'un peu de verdure. De l'autre côté nous voyons les îles Lipari qui, à distance, semblent un groupe de gros rochers dispersés dans l'immense étendue de mer. Maintenant on aperçoit les côtes de Sicile. Nous passerons Messine dans un instant; je vous laisse pour la toilette du dîner.

5 août, 5 heures. — Nous avons joui, hier, d'un coup d'œil splendide toute la soirée. En remontant sur le pont après le dîner, nous étions dans le détroit de Messine. C'est un des plus jolis points de vue du voyage... C'était féerique! Du côté de la Sicile comme de celui de l'Italie, de grandes chaînes de montagnes dont le sommet découpé se détachait en festons réguliers dans le ciel. A leurs pieds, des villes illuminées d'ampoules électriques semblant se baigner dans l'eau. La nuit venue c'était une féerie de lumières se reflétant dans la mer. Nous avons ainsi longé à distance, les côtes d'Italie jusque vers 11 heures, après quoi n'ayant plus rien de vivant à contempler à l'horizon, nous sommes descendus dans notre cabine. Maintenant plus un coin de terre ferme à apercevoir jusqu'à Port-Saïd où nous devons arriver mardi à 12 heures; nous ne rattrapons pas le retard de 20 heures au moins que nous devons avoir, nous marchons à allure régulière. Vent arrière, ce qui nous supprime toute fraîcheur, à peine une très légère brise tiède et bien que vivant dans les courants d'air des hublots et des ventilateurs, on étouffe et ce n'est qu'un faible avant-goût de ce qui nous attend dans la mer rouge... Aujourd'hui dimanche, messe à 8 h. 1/2. Deux Pères missionnaires la disent tous les jours à 7 heures; aujourd'hui, à la demande générale, on l'a retardée. Dans le salon de musique une console se transforme en un très joli petit autel. La messe était répondue par un soldat malgache, il y en avait un bon groupe dans l'assistance. Pas beaux ces Malgaches mais malgré tout sympathiques et édifiants. Ils nous ont chanté un cantique malgache à plusieurs parties a capella, c'était juste sinon harmonieux. Le bon Père nous a fait un long laïus, assez mal tourné, mais qui était indiqué, étant donné le peu de temps que l'on consacre aux exercices de piété d'une vie aussi oisive... La femme de l'Administrateur, mariée depuis quatre mois est très gentille, elle en est aussi à son premier voyage et a passé par les mêmes émotions que moi au départ. C'est étonnant comme tout le monde est gai et semble

sans regrets de quitter la France! Il faut croire que les colonies vous font une nouvelle mentalité. Moi je ne crois pas que la mienne évolue dans ce sens.

7 Août. — On nous avait laissé un petit espoir d'arriver à Port-Saïd assez tôt pour donner le courrier à un avion qui part aujourd'hui à 10 heures pour la France... Nous le manquons de plusieurs heures puisque nous n'arrivons à Port-Saïd qu'à 5 ou 6 heures. Le temps continue à être très beau. Depuis Messine nous n'avons pas aperçu la terre car nous avons passé trop au large de la Crète, aussi il y a des passagers qui se plaignent de voir toujours la mer; moi pas, je la trouve si belle que je ne m'en lasse jamais. Cependant une escale mettra une variante dans notre vie à bord, tous les jours la même. Après le dîner pour lequel on revêt la robe de soirée et le smoking, on danse sur le pont.

8 Août. — On nous apprend qu'à l'escale de Monbassam, demain après-midi, nous pourrons remettre le courrier à un avion qui part directement pour la France. Ces nouvelles vous arriveront plus rapidement et même avant les dernières de Djibouti. Nous y avons fait escale dimanche soir, de 5 heures à 2 heures de la nuit. En débarquant à l'aide de petites vedettes à moteurs ou à rames menées par des nègres, qui assaillent le navire dès son arrivée au port, nous avons trouvé notre compatriote... Dans des victorias dont les roues sont bien branlantes et menacent de vous laisser sur la route, on gagne la ville distante de 1 kilomètre à peine du port. La ville offre peu d'intérêt. Des maisons carrées, à l'aspect sale et pauvre, séparées par des rues presque désertes et les places où péniblement poussent quelques rares palmiers. Après une station au grand café de l'endroit où l'on est assailli par des marchands de toutes les couleurs qui vous proposent tous les mêmes choses: toile de soie, fruits, tuteur, sandales, etc... Le lendemain après-midi, escale à Aden. Le dénuement, l'aspect aride et désertique de Djibouti ne sont rien auprès d'Aden, qui a quelque chose d'inférieur; ici, non seulement il n'y a pas un arbre, mais pas un brin d'herbe, de la terre rousse et des cailloux indéfiniment. Beaucoup de collines dans lesquelles on a creusé des passages, dont quelques-uns souterrains, pour atteindre une dépression pas plus favorisée où est nichée la ville, si on peut appeler ainsi quelques paquets informes d'affreuses maisons. Les indigènes, hommes et femmes, dorment près de leurs maisons avec à côté d'eux, des chiens et des moutons. Des chameaux massés sur une espèce de place ou plutôt de terrain vague, se reposent du travail dont ils ont dû s'acquitter assez mollement. Ils sont chargés de tout le travail du transport des gens

et des matériaux. Près de la ville d'immenses réservoirs de maçonnerie pour les réserves d'eau (quand il pleut). Il y a plus de trois ans qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau. Nous sommes allés en auto à une oasis à 7 kilomètres; 7 kilomètres de désert où nous avons eu une tempête de sable aveuglante et étourdissante. Nous en sommes revenus avec plein la bouche, les yeux, le nez, les cheveux. Contents tout de même de notre excursion. 24 heures après Aden, nous avons passé le Cap Gardafui. Après les 7 jours de chaleur de la Mer Rouge, nous aspirions au bon air frais de l'Océan Indien, nos espérances n'ont pas été déçues et nous l'avons ressenti brusquement en moins d'une heure. Mais avec la fraîcheur nous avons trouvé la grosse mer et comme conséquence... le mal de mer. Mercredi et jeudi ont été très durs. Quelques messieurs et trois dames seuls ont tenu le coup. André était du nombre, mais pas moi... Il faut garder la position horizontale et ne pas quitter la couchette où le tangage est bien moins sensible. Mais dès que l'on remet les pieds sur le sol mouvant ce que c'est pénible de sentir ce plancher qui vous plie sous les pieds; les murs semblent ne plus avoir la ligne verticale et l'horizon monter et descendre dans les hublots. Depuis hier la mer s'est calmée, tout le monde reparait sur le pont et dans la salle à manger, il reste quand même un malaise qui durera jusqu'à la terre ferme, demain à Monbassam. Quel plaisir de retrouver le plancher des vaches! Vite que ce soit pour de bon.

15 août. — Pour marquer l'Assomption nous avions préparé des chants pour la messe mais presque toutes les chanteuses manquaient le matin à l'appel, nous les remettons à demain où il y aura moins de défections. J'ai tenu jusqu'à l'élévation, mais là j'ai dû prendre la fuite. Le soir il devait y avoir bal, il est remis à ce soir! Moment assez mal choisi, les cœurs n'étant pas très rattachés, mais c'est pour marquer le passage de la ligne. Depuis que nous sommes dans les parages de l'équateur nous avons un ciel gris et nuageux, une mer sombre, un vent froid, et quelques grains. Je m'étais fait une idée assez différente de la réalité. Avant de clôturer j'apprends que nous manquons la correspondance du courrier à Massoli, ce qui ne fera gagner que quatre jours à la correspondance.

En quittant Dar-es-Salaam, deux journées bien employées puisqu'elles viennent de nous faire admirer successivement trois jolis coins de la côte africaine. Après les pays désolés que nous venions de traverser, retrouver de l'herbe verte, des arbres verts et débordants de vie, des fleurs, etc... nous a fait un plaisir que je n'aurais pas soupçonné. Dès que nous avons eu en vue la côte afri-

caine, ce furent de grandes forêts de cocotiers bordant la mer qui s'étale très bleue sur de grandes plages de sables blancs; dans ce décor si riche en couleurs, on pénètre dans le port de Monbassa entre deux rives rapprochées et séparées de la côte par la largeur d'un canal. Sur une d'elles, la ville est construite et reliée à la terre par un pont. Maintenant que la ville est proche, les ports deviennent des parcs où sont construits des cottages pour les colons anglais, à l'aspect confortable et entourés de grands espaces verdoyants, réservés aux sports, spécialement au golf. Tout le long de la côte, une route en corniche sur laquelle stationnent beaucoup d'autos. Ce sont les Européens qui viennent, après leur travail, finir la journée au bord de la mer et prendre leur bain. Nous avons vu tout cela de près en débarquant puisque, aussitôt à terre, nous avons fait une promenade délicieuse dans cette campagne des environs de Monbassa qui est un grand jardin. Partout des cocotiers aux fûts énormes, avec des ramifications très puissantes, mais pas de verdure. De temps en temps, des cases indigènes et aussi d'Européens, qui semblent intérieurement confortables, tout en conservant à l'extérieur un aspect rustique et primitif. Sur les terrains cultivés, du coton, du maïs, quelques légumes. La chaleur et l'humidité (il y pleut un peu presque tous les jours) en font une région très fertile. La ville, très importante, est faite d'une population indienne et indigène. Dans les rues, hommes, femmes enfants, grouillent autour des habitations et bavardent. Comme c'est dimanche, le costume des femmes est plus soigné, nous en voyons de très belles, elles ne sont pas toutes jolies, mais gracieuses avec leur démarche souple et indolente. Elles ont des robes et des voiles assortis, de couleurs voyantes ou blancs, ornés de broderies; des anneaux, des bijoux, des perles appliquées sur les narines. Les enfants sont comiques et ont des airs de petits vieux, avec leur teint bistre, leurs cheveux noirs et brillants, leurs grands yeux frangés de longs cils qui n'ont pas l'air d'être à eux. Sur une des places où nous arrivons, nous voyons un rassemblement de plusieurs centaines de personnes, notre chauffeur nous dit que là va être la fête de tous les dimanches. Et, en effet, aussitôt, de plusieurs côtés nous entendons des musiques de cuivre qui rejoignent toutes le même point. Quelques musiciens, habillés de rouge et blanc et sur des airs de marche, mènent derrière eux toute la populace, tout ce monde se réunit pour assister à une espèce de cirque en plein air, éclairé par quelques feux de bengale, car la nuit est venue très tôt, entre cinq et six heures, comme toute l'année, puisque nous sommes tout près de l'équateur. Après le dîner, nous avons fait une délicieuse promenade, du port à la ville (trois kilomètres) jusqu'à

minuit environ, à cette heure la température est d'une douceur exquise.

A six heures, le lendemain, nous avons levé l'ancre pour arriver le soir à Zanzibar. Notre idiot de Commandant a le chic pour nous faire arriver à la nuit à toutes les escales et aussi le dimanche, de sorte que nous trouvons fermés postes et magasins, et comme très souvent on ne peut trouver de timbres que dans ces derniers, c'est très ennuyeux pour les parents et amis collectionneurs. Après dîner, nous avons pu débarquer à Zanzibar. Pour gagner la ville, de laquelle nous étions restés à deux kilomètres environ, nous avons pris une des nombreuses barques à rames qui viennent jusqu'au bateau se disputer la clientèle et menée par trois rudes rameurs. Dans l'air, pas un souffle; sur l'eau, pas une ride, seulement le bruit des rames frappant la mer et la voix bien peu harmonieuse de nos trois gaillards qui, pour nous charmer, se sont mis à chanter, si l'on peut appeler un chant les gémissements monotones et les cris de bêtes sauvages qu'ils poussent. Imaginez le tableau : au clair de lune, avec, comme fond, la ville tout éclairée, au bord de l'eau. Nous n'avons vu Zanzibar qu'à la lueur des ampoules électriques; c'est une grande ville, de pur style arabe, dont les maisons ont des portes superbes, de bois sculpté et clouté. Les magasins ont des richesses de soieries, ivoire, ambre, ébène, cuivre, mais les emplettes sont longues et difficiles, car ils vous demandent des prix exorbitants et sur lesquels, du reste, ils sont tout disposés à rabattre. Leur tactique est de dire n'importe quoi pour savoir ce que vous voulez leur donner, si vous tapez à peu près juste, c'est tant mieux et, avec une patience d'archange, et deux ou trois fuites simulées, vous arrivez à un résultat, mais en définitive, on ne sait jamais si on n'a pas été roulé. En ivoire surtout, nous avons vu des choses merveilleuses et d'une finesse de travail étonnante. C'est ce qui me tentait le plus et comme j'ai un mari qui n'est pas du tout gâté et qui a compris mes regards d'envie, il m'a offert un joli coffret à bijoux, en ivoire très finement travaillé. Nous avons acheté aussi deux statuettes teintées, un coupe-papier, un joli pyjama, trois pièces de soie rouge. Si l'heure n'avait pas pressé, je crois que nous aurions prolongé nos achats et serions arrivés à vider le portefeuille. A minuit nous regagnons le bord, poursuivis dans les rues par des noirs qui voulaient nous embarquer dans leurs pousses-pousses. Je n'y suis pas encore montée. Les occasions, paraît-il, ne me manqueront pas à Madagascar, d'user de ce genre de locomotion. De Zanzibar à Dar-es-Salaam, quatre heures de mer, à dix heures nous y étions. C'est encore plus joli que les deux villes précédentes. Les cartes vous donneront une petite idée de la végétation de ce pays.

Il y a des arbres jusque dans la mer où les palétuviers poussent. La population très-mélangée, mais dans toute la gamme des nuances, deux types très marqués : les nègres originaires d'Afrique et les Indiens. Je reconnais qu'on s'habitue très bien à ces faces noires ou jaunes dont quelques-unes sont toujours souriantes et vraiment sympathiques. Cette semaine nous avons eu la soirée qui devait avoir lieu le 15 août et que le grand nombre de malades avait fait remettre. Bal pas très réussi, peu d'entrain. J'ai fait connaissance d'une dame Barat dont le mari, qui est dans la magistrature, connaît bien l'abbé Le Gélébart, professeur au collège. Il a des relations avec sa famille qui habite Dinard. Cette dame a habité Landerneau trois ans avant son mariage, elle a pris des leçons de piano avec Emilie Troussel.

Demain nous serons aux Comores où nous saurons peut-être notre affectation définitive. C'est la fin du voyage qui approche. Cela me fait plaisir d'en voir approcher le terme car je suis pressée d'être chez moi dans un intérieur paisible. Jusque là encore un peu d'imprévu.

31 août. — Tananarive. Nous voici rendus au port depuis hier soir huit heures, après 24 heures de chemin de fer depuis Tamatave, que nous avons quitté à cinq heures. C'est une longue journée dans un train assez confortable mais pas très rapide (35 kilomètres à l'heure environ), ce qui permet d'admirer de très beaux paysages qui se déroulent pendant 375 kilomètres.

Quelquefois ce sont des régions montagneuses recouvertes de forêts vierges impénétrables tellement la végétation y est serrée et touffue; quelquefois des collines recouvertes à l'infini de mimosas en fleurs entre lesquels poussent des bambous à une seule branche, terminée en crosse par un feuillage d'un beau vert tendre qui contraste avec les feuilles larges et brillantes des bananiers qui poussent partout. Dans la vallée une rivière au cours on ne peut plus tourmenté qui coule à travers des chaos de rochers et souvent des cascades blanches d'écume, de temps en temps, des villages indigènes faits d'une vingtaine de cases minuscules, en feuilles sèches, tressées et qui se nichent n'importe où, à flanc de côtes sans une route pour y accéder. Il pousse aussi beaucoup d'eucalyptus, d'aloès, de lauriers-roses, toutes les variétés possibles de palmiers et de fougères gigantesques. Dans les régions les plus fertiles, des rizières qui, pour encore ne sont que d'immenses marais, les unes étant encore assez récentes, et aussi un peu de manioc. Cette grande variété dans la végétation me fait penser au grand plaisir qu'aurait papa à faire des reconnaissances de plantes. Les stations entre Tamatave et Tananarive sont nombreuses, ce qui permet aux voyageurs de se dégourdir les jambes au

moins une vingtaine de fois pendant que l'on renouvelle les provisions de bois nécessaires à la marche de la locomotive. Pendant ce temps, on va se faire de petites visites, ou on s'approvisionne aux petites boutiques installées sur le quai où les ramatous vendent soit des écrevisses, soit une espèce de gâteau infect et lourd, soit des bananes, au prix de un franc le régime, soit du mimosa. A midi, descente générale pour déjeuner en chœur à de grandes tables dressées sous d'immenses hangars (comme aux noces de campagne). A l'arrivée, une foule énorme sur les quais, comme on n'en avait jamais vu. C'est que nous avions des autorités avec nous, voyageurs du Grand-didier qui composions presque tout le train. Un colonel d'artillerie que de nombreux officiers attendaient, un administrateur de première classe, à Tananarive depuis vingt ans; un médecin-colonel etc., etc... C'était partout des cris, des exclamations, qui, avec la bousculade, faisaient une arrivée ahurissante. Maintenant nous sommes installés à l'Hôtel Moderne où André a déjà fait un séjour de sept mois; on y est pas mal. Hier soir, à la lumière, j'ai eu un aperçu de Tananarive, complété ce matin par une belle promenade sous un beau soleil, car si le soir après le coucher du soleil qui disparaît vers vingt heures et le matin de bonne heure on gèle, dans la journée, il fait chaud. La ville est très jolie et curieuse avec ses étages qui donnent aux constructions l'illusion d'être posées l'une sur l'autre. Face à la gare, une très belle avenue, très large, bordée d'arbres avec, de chaque côté, de jolis parterres. On travaille à l'embellissement de la ville et il y a des travaux de nivellement, démolitions, reconstructions, etc... Depuis un an, André trouve pas mal de changement. Malheureusement, au lieu de continuer à travailler avec de la brique qui donne à la ville un ensemble rouge très joli, sous l'éclairage vif d'un ciel tropical, on fait du béton armé moderne, mais pas beau. André a pris un premier contact avec ses chefs et ses collègues de la Direction technique où il est affecté. La lettre radio-maritime de Majunga vous l'aura appris. Son chef de bureau lui donne toute la semaine pour s'installer, ce qui m'arrange bien pour faire ensemble le choix d'une maison et nos emplettes de ménage.

On trouve actuellement beaucoup de maisons à louer et nous en avons déjà deux en vue que nous irons voir tout à l'heure. Au bureau on a dit à André qu'il avait des chances de conserver son poste quelque temps, car il craignait, étant à la Direction, d'être pris pour un poste vacant de brousse, le jour où un ingénieur aurait fait défaut. Aujourd'hui les travaux sont réduits au minimum, faute de fonds. Par là même le travail de bureau et des projets est aussi bien réduit et le service d'André peu

chargé; ce qui lui permettra de travailler un peu pour lui. On réduit le personnel le plus possible et on met à la retraite tous ceux qui sont susceptibles de l'être.

Ma lettre vous arrivera par un service d'avion qui fonctionne toutes les semaines depuis le 29 juillet et met douze jours à faire Tananarive-Paris. Il refait le même trajet en sens inverse, dans le même temps. Renseignez-vous pour savoir quel jour les lettres doivent être à Paris. Un défaut : c'est un peu cher (4 fr. 50); mais on peut écrire et avoir la réponse en vingt-huit jours. C'est un progrès pourvu que ça tienne. Poids maximum pour 4 fr. 50 : 5 grammes. Ensuite, c'est doublé. Je numérote désormais mes lettres — voyez s'il n'y en a pas d'égérées (celles par avion en chiffres romains, les autres, en chiffres ordinaires). Donnez des nouvelles à tous. Etant donné le tarif, nous ne multiplierons pas le courrier par avion.

Tananarive, 3 septembre. — La lettre I expédiée hier par avions vous aura apporté des nouvelles relativement fraîches de notre voyage et de notre arrivée à Tananarive. Mais étant donné le poids réduit de la lettre, il faut limiter les détails, et je viens aujourd'hui les compléter par courrier normal qui part demain pour Majunga où le « Chantilly » doit l'amener en France. Je ne vous ai pas donné mes impressions sur les dernières escales qui ont été les plus jolies (Diégo mis à part). Après Dares-Salaam, nous avons dit adieu à l'Afrique pour aller rejoindre les Comores où nous avons fait escale dans deux îles, la première à Mohéli, petite île volcanique perdue dans l'Océan, sans un port, tout à fait sauvage où vivent quelques indigènes dont les cases sont groupées au bord de la côte, l'administrateur et une dizaine d'Européens colons dispersés dans l'île. Avec une dizaine de passagers, nous avons gagné la terre. Deux kilomètres environ dans le bateau d'un nègre, le seul marchant à voiles, les autres n'ayant tous que des pirogues à balancier, creusées dans un tronc d'arbre où la mer houleuse entre en grosses vagues pour faire prendre bain de siège et bain de pieds; mais sans jamais les couler. Du voilier à la plage, impossible de faire le parcours par ses propres moyens, alors quatre robustes noirs, habillés de quelques loques, aussi noires que leur peau, vous hissent sur une filanzane qu'ils portaient sur leurs épaules et vous déposent sur un sable gris, brûlant, sur lequel il eût été impossible de tenir pieds-nus. L'arrivée de quelques blancs à aussitôt attiré tous les hommes et enfants du village, heureux de cette grande distraction qui ne leur est offerte que tous les deux mois. Parmi eux, un sorcier, maigre et décharné, la figure barbouillée de trainées blanches. Les femmes enveloppées de lambeaux d'étoffes de couleurs bariolées sont accroupies en groupe près de l'unique ouverture de la case et rient entre elles; ayant

l'air de se moquer de nous. Pas une route! Nous circulons un peu dans des terrains incultes ou dans des forêts de cocotiers sous lesquels il y a quelques plantations de vanillers. Dans une barque, on transporte le corps d'un adjudant malgache décédé la veille à bord et que l'on enterre ici. Un groupe de soldats, deux sous-lieutenants, le colonel et le Père accompagnant le cercueil. On creuse un trou, le Père le bénit, récite quelques prières, et c'est tout! Nous regagnons le « Grandidier » par les mêmes moyens, mais par une mer plus grosse qui trempe nos porteurs jusqu'aux épaules et nous-mêmes avec, s'ils ne nous hissent pas à bout de bras. Escale très intéressante qui ne manque pas de couleur locale et nous fait entrevoir la vie coloniale dans la brousse.

Le lendemain arrêt à Mayotte, joli petit port entouré d'autres îles volcaniques. Ici, un cyclone en 1927 a fait de grande dommages et rasé presque toute la végétation qui était très jolie. Quelques cocotiers ont résisté, mais ils sont restés tout tordus. Au départ de Mayotte, nous mettons le cap sur la grande île que nous touchons 36 heures après par Majunga. Dès sept heures, où nous jetons l'ancre, le bateau est envahi de visiteurs européens qui viennent saluer les nouveaux arrivants, car à la colonie tout le monde connaît la liste de chaque paquebot que publient les journaux et la T.S.F. Ainsi était renseigné un ancien comptable d'A., M. L'Hosier, créole, dont la femme a habité Brest et qui s'est précipité à bord pour nous inviter à déjeuner. Ils nous ont reçu on ne peut plus aimablement et Monsieur nous a fait visiter la ville en auto. C'est une petite ville avec des avenues ombragées et de jolies maisons coloniales, très blanches. La particularité du port est que la mer y est d'un rouge brique très net et uniforme, dû à la terre que la Bétriboah entraîne dans un cours rapide et rejette avec ses eaux dans la baie. A Majunga, nous sommes encore allés voir un autre camarade d'A., M. Ruault et sa femme, et au bureau, deux autres ingénieurs qui étaient aussi à Tananarive l'année dernière. Le soir, départ pour Nossi-bé qui est le point enchanteur par excellence parmi tous ceux que nous avons admirés pendant la traversée.

26 août, Nossi-bé. — De plus en plus beau! C'est le cadre le plus enchanteur que l'on puisse rêver. Cette carte ne donne pas idée de la réalité. Je laisserais tous les coins si jolis jusqu'ici visités pour m'arrêter dans cette île enchantée. La baie très bleue est entourée d'îles montagneuses, de sorte que l'on a l'impression d'une immense cuvette. Les îles sont prodigieusement fertiles et dans les terrains que les colons ont gagné sur la forêt, poussent des vanillers, des eucalyptus, de la canne à sucre, des arbres superbes d'essences différentes qui par-

fument l'air. La fille du médecin du village est venue rechercher A. car elle avait voyagé avec lui sur l'*Amboise* et avait appris son passage avec sa femme. C'est une jeune fille très posée, très gentille qui nous a conduits chez elle pour nous rafraîchir. J'ai fait ainsi connaissance avec toute la famille. L'après-midi, avec le sous-lieutenant Jourde (qui sort de St-Cyr et est de Clermont), le sous-lieutenant Toribet (le Brestois), nous avons loué deux pirogues pour aller accoster sur les rives des îles désertes. C'était délicieux. A. et le sous-lieutenant se sont baignés dans une bonne mer chaude; mais là, comme partout ici, il faut se méfier des requins dont les mers sont pleines. Le soir nous quittons à regret ce paradis terrestre où volontiers, nous aurions dressé notre tente.

Après le décor féérique de Nossi-bé, Diego-Suarez, ville sale, désordre avec d'infectes cabanes en bidons d'essence, rouillés et sans un jardin, nous a fait mauvaise impression. La rade, très grande, bien fermée, avec un goulet plus étroit que celui de Brest, est très belle, mais la campagne est d'une tristesse mortelle. Tout y est grillé par le vent, fort et fréquent. Nous avons fait 37 kilomètres pour atteindre le Cap d'Ambre d'où l'on a une vue superbe. Là aussi on retrouve la forêt vierge avec une grande variété d'arbres gigantesques reliés entre eux par des lianes très résistantes auxquelles on pourrait suspendre de très lourds fardeaux. Nous nous y sommes promenés une bonne heure, d'un calme impressionnant. Quelques oiseaux sont les seuls êtres vivants que nous y ayons rencontrés. On dit qu'il y a aussi des serpents inoffensifs et des singes; mais j'aime autant qu'ils soient restés dans l'épaisseur des feuillages et des fourrés. Bon nombre de passagers sont restés à Diégo et nous étions déjà réduits pour partir sur Tamatave, dernière escale de notre voyage maritime. Nous y sommes arrivés le mercredi matin après avoir subi un peu de grosse mer à laquelle j'ai très bien résisté.

Tamatave ayant été presque détruite par le cyclone de 1927, on en fait aujourd'hui une très jolie ville moderne, avec de jolies constructions. Ce sera coquet quand les plantations que l'on a faites un peu partout auront poussé. Le long d'une belle avenue, une grande plage de sable blanc qui rappelle beaucoup celle du Lividic à marée haute. Là aussi A. a été reçu par un de ses anciens comptables. Dans l'après-midi, nous sommes allés voir deux autres ingénieurs des T. P. Maintenant, A. retrouve beaucoup de gens auxquels il a eu affaire lors de son deuxième séjour. Ils lui font tous le meilleur accueil. J'en conclus qu'il a ici beaucoup de sympathies parmi ses collègues et ses chefs et j'en suis très heureuse.

Les comptables malgaches viennent nous saluer dans

notre chambre à l'hôtel et se mettent tous à notre disposition pour la recherche d'une maison. Un d'eux surtout est plein de prévenances et d'amabilités à notre égard. Il est très dégourdi, naturalisé français, ce qui est très rare, et riche propriétaire de maison, de quatre taxis, etc... Hier matin (jugez s'il connaît le protocole), il est venu faire sa visite officielle avec sa ramatou, sa belle-mère et ses deux enfants, et nous féliciter pour le mariage. A cet effet, ils nous ont offert un superbe napperon en broderie Richelieu, superbe travail, mais malheureusement exécuté sur du coton, puis une invitation à déjeuner chez eux pour dimanche, nous assurant qu'une auto serait à notre porte à 11 h. 1/2. Vous voyez s'ils savent faire les choses! Mais je me demande ce que sera la conversation pendant le déjeuner, car lui seul semble parler français. La toilette des femmes était très soignée à la façon des élégantes du pays qui font un mélange des modes européennes et malgaches. La mère en robe de voile imprimé, beige et rose, bas de soie, souliers à talons hauts, le lamba bis, enroulé, l'inséparable parapluie, en cheveux, coiffée de petites tresses serrées et ramassées au bas de la nuque, bracelets d'or, etc... La grand'mère (on ne leur donne pas d'âge ici et elles n'ont presque jamais de cheveux blancs mais elle a un petit-fils marié, ce qui suppose qu'elle a enterré la première jeunesse, si on l'âge mûr) était en robe bleu pâle garnie de bouillonnés, souliers de cuir bleu à lanières, etc... Elle vient de se payer une six cylindres de 65.000 francs. Ce que nous sommes purée à côté de cela!

Au premier courrier, vous aurez plus de détails sur le monde malgache puisque je l'aurai vu d'un peu plus près. Ce soir, nous dînons chez M. et Mme Guillaume, un ingénieur des T. P. qui prend le prochain bateau pour la France, son contrat étant terminé. Chez eux j'aurai des renseignements pratiques sur la vie ici, ce qui me sera bien utile quand je serai dans mon intérieur. Nous ne trouvons pas ce que nous voulons comme maison dans les parages du bureau d'A. Dans la banlieue il y des maisons modernes très bien, mais il faut une auto puisque les longues distances en pousse-pousse ne sont pas pratiques. Les loyers sont très chers, de 4 à 500 francs par mois pour une maison de quatre pièces et cuisine. Une ramatou est aussi venue se proposer, le télégraphe malgache fonctionne bien; la pauvre Florentine a de bons certificats, mais ne sait que garder les enfants et faire un peu de ménage. Pour commencer, j'aimerais mieux avoir quelqu'un au courant de la cuisine pour apprendre moi-même la manière de s'y prendre. Voilà septembre commencé. Samedi, le pardon du Folgoët, dimanche celui de Lesneven. Comment se passe la saison déjà avancée et terminée quand arrivera ma lettre? J'espère que,

de temps en temps, vous utiliserez l'avion qui nous donnera des nouvelles plus fraîches.

8 septembre. — Comme tous les dimanches, l'avion postal part demain et je ne résiste pas à la tentation de lui confier un mot; nous nous arrangerons pour alterner la correspondance par avion et par bateau pour que vous receviez une lettre hebdomadaire. Il y a dix jours que nous sommes à Tananarive et nous sommes toujours sans logis, ce n'est pas faute de courir, car mon pauvre A. passe ses journées dans les rues ou dans les bureaux pour se renseigner près de ses connaissances malgaches surtout, puisque ce sont eux les propriétaires des maisons à louer. Plusieurs difficultés se présentent : d'abord, nous voudrions être à peu près au centre afin que multipliée par, la distance des T. P. ne fasse pas au total un nombre exagéré de kilomètres ou d'escaliers. Avec un grand parcours, la ville n'offrant d'autre moyen de locomotion que le pousse-pousse ou l'auto, d'où gros frais. 2°) Tananarive étant construite, comme vous le savez, à flanc de coteau, les trois quarts des maisons ne sont accessibles que par des ruelles et escaliers infects où les eaux sales, d'une façon continue, comme les eaux de pluie accidentellement, coulent à volonté, nous ne voulons pas avoir à faire 2 ou 300 mètres là-dedans pour arriver chez nous. 3°) Les loyers sont hors de prix : 500 francs par mois pour une maison de quatre pièces, 700 avec six pièces, sans aucun confort; ni eau, ni W. C., d'infectes fosses dans la cour et qu'il faut vider quelquefois chaque semaine. Comme cuisine, un hangar plus mal que le trou aux poissons de chez nous, avec un tas de briques dans un coin où on ménage deux trous pour faire la cuisine. De plus, ces maisons malgaches ne sont pas entretenues, on n'y fait aucune réparation; aussi, construites en briques et en terre, sans ciment, elles ont, au bout de peu de temps, un air délabré et s'il y avait un tremblement de terre, toute la ville irait par terre d'un coup. Enfin, nous ne sommes pas mal à l'hôtel qui est abordable comme prix (20 francs par jour). Nous préférons attendre quelque chose de convenable, car mon cher mari veut dans toute sa bonté, me procurer une maison agréable et ce n'est pas l'heure de faire des folies, car on diminue sérieusement le traitement des fonctionnaires. Ici, il y a bien des gens qui voient leur situation passer au bleu. (Mises à la retraite, contrats pas renouvelés ou tellement amoindris qu'avec le prix fort de la vie les situations deviennent moins qu'intéressantes). Au total, bon moral. Nous avons dîné lundi soir chez les Guillaume, jeune ménage avec un petit garçon de trois ans qui me faisait penser à Pierrick, mais beaucoup moins mignon. Ce sont des gens simples et charmants. Monsieur

est un ancien camarade de promotion de Centrale et j'aurais eu grand plaisir à les voir, car ils sont pot-au-feu comme moi. Malheureusement, ils rentrent en France par le *Grandidier*, car on n'a pas renouvelé le contrat de Monsieur au T. P. faute de travail.

Aujourd'hui, 8 septembre, pardon du Folgoët, auquel j'assiste avec vous par le cœur et la pensée. On a annoncé un courrier de France pour demain. Quelle joie! Je crois que je ne vais pas en dormir! J'espère beaucoup de lettres, de longues!

25 décembre, Messe de Minuit. — A 11 h. 1/2, nous sommes partis pour Faravohitra où nous avons trouvé péniblement deux places. Les Malgaches, pour être sûrs de s'asseoir, y sont depuis 8 heures. Une messe basse à minuit, pendant laquelle on a chanté « Minuit chrétiens », en français, assez mal, puis « Les Anges dans nos campagnes », « Il est né le divin Enfant » et quelques autres cantiques en malgache. Cette première messe est pieuse, mais comme avant de dire la deuxième et la troisième on communie toute l'assistance, tout le monde s'en va à bout de patience. C'est un défilé interminable; après les Européens, d'hommes malgaches et de ramatous qui communient avec, sur la tête, un voile de tulle qu'elles ne mettent qu'à ce moment-là, ce qui fait, dans l'ensemble, un joli effet. On dirait un groupe de premières communiantes à condition de ne pas y regarder de trop près. Malgré l'heure indue, elles avaient, comme toujours, leurs poupons avec elles et emballés dans les lambas, ces pauvres petits, endormis, pendaient lamentablement sur leur dos.

Nous sommes allés, ces jours derniers, au Pardon du Folgoët!... Vous lisez bien, n'est-ce pas?... Inutile d'ajouter « au cinéma »! Vous devinez si mon cœur battait! et avec quelle vive émotion j'ai entendu le carillon, le cantique « Patronez douz ar Folgoët ». J'ai reconnu M. le Curé de Lesneven, plusieurs autres personnes, vu la procession avec les belles croix et bannières de chez nous. Tout ce qui vient de France est à l'honneur ici et très apprécié. Ah! qu'il est donc vrai de dire : « On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers! »

Quel délicieux moment de revivre quelques instants dans ce joli coin de ma Bretagne, le plus beau pays du monde!

C'est le 11 janvier que notre seconde et si aimable correspondante quittait famille et Bretagne pour l'Extrême-Orient; le voyage en auto jusqu'à Marseille fut plutôt agréable, en dépit d'un moteur qui s'avisa de boudier entre Montpellier et Nîmes. Combien de nos jeunes lectrices rêvent peut-être de cette randonnée en auto à deux,

sous le beau ciel de France! Mais ces plaisirs coûtent cher au cœur parfois. Le bonheur s'achète toujours au prix de multiples sacrifices dont le plus léger n'est pas de laisser derrière soi des cœurs qui souffriront de l'absence. Aussi notre chère Marie Quéinnec et son mari sont-ils allés, avant de s'embarquer sur le « Cap Saint-Jacques », confier à Notre-Dame de la Garde et les êtres si chers qu'ils venaient de quitter et le foyer chrétien qu'ils allaient fonder en terre française aussi, il est vrai, mais encore païenne.

Le 18 janvier, après avoir reçu avec beaucoup de consolation un télégramme de Berven qui souhaitait bon voyage aux partants, on s'embarquait sur le *Cap Saint-Jacques* et à 3 heures, adieu Marseille, adieu la France! Après une navigation après tout assez agréable parce que la mer s'est montrée très clément, on arrivait à Djibouti le 30 janvier. Prenons maintenant les notes de bord.

« A bord, 6 février. — Nous avons passé Djibouti de nuit (30-31), nous n'y sommes restés que quelques heures pour voir seulement des nègres vendre leur camelote. Ils font du commerce à toute heure. Nous arriverons à Colombo demain vers 10 heures du matin si le vent n'entrave pas la marche du bateau qui tangué, mais personne n'est malade, car nous avons maintenant le pied marin. Nous menons toujours la même petite vie. Il fait très chaud dans la journée, aussi nous restons très tard le soir sur le pont. Il y fait si bon vers 10, 11 heures. La mer est d'un joli bleu et semble parsemée d'étoiles. Hier soir le Commandant nous a fait voir la Croix du Sud qui remplace dans cet hémisphère l'étoile polaire de chez nous.

« A bord, 12 février. — A huit heures du matin, arrivée à Colombo, qui m'a ravie. Ceylan est un véritable paradis terrestre, un jardin féerique, une végétation splendide, des arbres d'une hauteur inouïe, beaucoup de palmiers et bien d'autres arbres très curieux; les bananiers, dont les branches retombent à terre et forment de nouvelles racines, c'est tout à fait curieux, et ces arbres sont sacrés. Colombo, ville anglaise sportive, de jolies pelouses, beaucoup de tennis, golfs. Touchant la ville, une forêt dans laquelle nous avons fait une délicieuse promenade pour nous rendre à 16 kilomètres de Colombo à la plage de « Monte Lavinia ». Il y a des routes superbes tracées dans la forêt, des fleurs partout, des oiseaux de tous plumages et de gentilles petites villas. Au cours de notre promenade nous avons visité un temple de « Bouddha », on nous a enlevé nos chapeaux, puis nos chaussures, c'était tout à fait amusant. Nous avons pris une chaloupe pour rejoindre le paquebot qui est reparti vers 12 heures pour

Singapour où nous serons rendus demain soir. Nous traversons le détroit de Malacca, il y fait une chaleur lourde, humide. Vendredi a lieu le dîner d'adieu, et samedi nous serons à Saïgon. Après Singapour, je vais avoir le plaisir de visiter les machines, les cuisines, c'est à voir malgré la chaleur excessive et la malpropreté qui nous y attendent.

Singapour, 13 février, où nous sommes arrivés cette nuit, il y avait 30 à 40 paquebots dans le port. Nous y sommes restés cinq heures environ, et bien qu'en pleine nuit, nous avons pris une voiture pour visiter la ville européenne aux jardins superbes; le quartier chinois, où je n'aurais pas aimé circuler longtemps. Nous n'avons pas souffert de la chaleur parce que c'était la nuit, mais il y faisait tout de même un peu lourd. Singapour est réputée n'être pas une ville saine. Le paquebot est reparti à 4 heures du matin. Le lendemain il faisait très lourd et la mer était mauvaise et, comme en Méditerranée, j'ai dû garder le lit, mais un jour seulement. Je ne pouvais plus admirer ni les couchers de soleil, et il y en a eu de très beaux, car le ciel était embrasé, ni les clairs de lune, superbes sur l'océan. Les requins ne me faisaient plus peur, j'en ai aperçu deux ainsi qu'une bande de petits poissons volants qui sortent tous en même temps de l'eau, volent pendant une ou deux minutes, et replongent tous ensemble. Le samedi après-midi, nous arrivions au Cap Saint-Jacques où nous avons stationné. Le Pilote a dirigé le paquebot dans la rivière jusqu'à Saïgon. Il était 11 heures du soir quand nous avons quitté la jolie baie toute boisée. La rivière est sinueuse, à droite et à gauche, des marécages, quelques bouquets d'arbres. Le bateau avance dans le fleuve au cours très sinueux et tout à coup surgit un panorama inattendu : la ville avec les deux grandes flèches de sa cathédrale. A six heures, nous arrivions à quai. A sept heures, nos amis bretons nous rejoignent, avec quel bonheur nous avons bavardé en breton et en français. Nous sommes descendus déjeuner avant de nous rendre à la messe de huit heures à la cathédrale. Il y avait foule : des Européens, des Annamites, les femmes nu-tête, très recueillies. Après la messe, M.-Th. et moi avons pris des pousses-pousses, on y est très bien, nous avons visité le jardin botanique où sont nombre d'oiseaux et de bêtes bizarres. En cours de route nous avons croisé un enterrement annamite : c'est très curieux, le mort se trouve sur un grand char tout doré, sculpté, des pleureuses le suivent, ainsi que des joueurs de tam-tam pour éloigner les mauvais esprits, puis un cochon laqué porté par quatre hommes et des petits pains, pour le mort peut-être? Nous avons ensuite parcouru les principales artères de Saïgon. L'après-midi, nous avons fait une prome-

nade à 30 kilomètres environ de la ville, située dans un joli cadre très boisé: cocotiers, bananiers, plantations de caoutchoucs, canne à sucre, etc... et agrémentée d'une jolie cascade. Nous rentrons à bord très tard, quittant à regret nos amis, que nous devons revoir d'ailleurs toute la matinée du lendemain.

« 19 février. — Nous voguons maintenant vers Tourane. Beaucoup de passagers sont descendus à Saigon, et bientôt il va falloir refaire ses valises, car nous serons à Haiphong dans quelques jours. Nous avons été très touchés qu'on ait pensé à nous au Calvaire à notre départ de Marseille et nous remercions tout le monde. Nous avons tous les jours par T. S. F. des nouvelles de France, ainsi nous avons appris qu'il faisait très froid chez nous. Ici la chaleur diminue à mesure que nous avançons vers Hanoï.

« Hanoï, 26 février. — Nous voilà arrivés, après 34 jours de voyage! Le 20 février, nous étions à Tourane, à une heure du matin, nous repartions, c'était la nuit, la ville était très calme. Après Tourane, le bateau a filé et nous étions à Haiphong le 22 à 4 heures du matin. Haiphong est un port très mouvementé. Pendant que J. remplissait les nombreuses formalités, je me suis intéressée au va et vient autour du bateau: hommes et femmes travaillaient. Les femmes portaient sur leur tête des paniers remplis de charbon pour le bateau, d'autres déchargeaient des sacs de riz de 50 kilos au moins et il faisait bien chaud. Haiphong est à 100 kilomètres environ d'Hanoï. Nous partons dans l'après-midi. Le pays est plat, monotone, et de chaque côté de la route à perte de vue, des rizières, quelques bambous et, ce qui est très curieux, des monticules de terre dans les champs, ce sont, paraît-il les tombeaux des Annamites. De temps en temps, on voyait aussi des petits pagodons, des buffles montés par leurs gardiens, et au loin, les montagnes toutes bleues.

Nous traversons des petits villages où grouillent des habitants, et franchissons plusieurs ponts métalliques, entre autres le pont Doumer qui a deux kilomètres de long avec sens unique et ligne de chemin de fer. A quatre heures, nous arrivions à Hanoï. J'ai admiré les beaux boulevards plantés d'arbres, les gentilles petites villas, deux lacs, un grand et un autre, le plus petit, au centre de la ville. Nous sommes dans la saison des fleurs: roses, dahlias, œillets, etc... Je vais me procurer un plan d'Hanoï, j'ai peur de me perdre, ne connaissant pas encore assez la ville! Nous avons assisté à la messe dimanche dans l'église de Notre-Dame des Martyrs, notre paroisse. Pendant la messe, chants; puis lecture et explication de

l'Evangile: la parabole du semeur, en français et en annamite, par un missionnaire, ce fut très bien. Il y avait beaucoup de monde, des Scouts, des Annamites, très recueillis. Nous avons visité leur quartier, très curieux; il y a la rue de la soie, du coton, du fer-blanc, etc... de superbes objets en ivoire; puis les quartiers européens où il y a heureusement plus d'air que dans les quartiers annamites. Nous avons été jusqu'à T. à une centaine de kilomètres chez des amis. En chemin, nous avons admiré la campagne: les rizières, les plantations de café, des laquiers, beaucoup de bananiers, des cannes à sucre, du maïs, etc... Nous avons assisté à la messe dans une petite chapelle remplie d'Annamites qui ont chanté tout le temps. Ils se tenaient assis par terre ou debout, et étaient très recueillis, c'était vraiment touchant. Nous sommes rentrés par M. où nous avons fait une visite au Père H. (un Breton) qui était tout heureux de nous voir.

Un autre jour, nous sommes allés à la résidence de T., à 80 kilomètres environ d'Hanoï. Nous avons fait une longue promenade en auto dans la forêt, c'est ravissant, route sinueuse entre les montagnes couvertes de lianes, de bambous, de bananiers sauvages, avec des fleurs rouges, des arbres aux feuilles blanches. Nous sommes allés presque jusqu'à la frontière chinoise.

... Que c'est amusant de se promener dans ces rues annamites: mais pas agréable pour l'odorat. C'est très curieux; des marchands de soupe y circulent portant leurs marmites et leur vaisselle.

Dernièrement j'ai eu l'honneur de serrer la main à la sœur de l'Impératrice d'Annam que j'ai aperçue depuis à Lacordaire dimanche dernier, à 2 kilomètres d'Hanoï, où nous sommes allés à la messe. C'est très recueilli et il y a de beaux chants, nous avons eu un sermon d'un Père Dominicain. A Notre-Dame des Martyrs, notre paroisse, on prêche très bien aussi et il y a un très beau chant, qui me rappelle celui du Calvaire. »

C'est sur ce dernier mot si délicat pour le cher Pensionnat que s'achèvent ces jolis carnets de voyage. Merci à nos deux Anciennes qui ont su donner à ceux qui les ont vues partir avec tant de regret l'illusion de ne pas les avoir quittées. Et que le bon Dieu les ramène en France dans trois ans, avec la joie d'y retrouver au complet les parents et les amis si affectionnés et si regrettés.

VISIONS LOINTAINES.

Plaisirs et Sports d'autrefois

Alors, quand vous étiez jeune, il n'y avait ni phonographe, ni T. S. F., ni cinéma, ni auto, ni tennis?... — Mais, non. — Oh! comme vous deviez vous ennuyer!...

Ainsi me parlait l'an dernier, l'une de mes nièces, fillette de quatorze ans.

Je lui répondis: « Ma petite, si au lieu de suivre des cours, tu étais, comme je l'ai tant désiré, élève du Calvaire de Landerneau, jamais tu n'aurais avancé pareille proposition, car tu saurais par expérience que dans cette chère demeure l'ennui, en aucun temps, n'élut domicile.

Pourtant, à la réflexion, je perdais un peu de ma belle assurance, je me demandai si petites et grandes pensionnaires du vieux nid ne pensent pas que leurs mamans et surtout leurs grand'mères, devaient sinon s'ennuyer, du moins ne pas s'amuser comme on le fait aujourd'hui. Eh bien! à ces enfants je répondrai, en l'appliquant au temps lointain de mes jeunes années, par le mot de Talleyrand parlant de l'époque qui précéda la grande Révolution: « Croyez-moi, c'est en ces jours-là que l'on goûtait vraiment la douceur de vivre. »

Au reste, j'en conviens loyalement, les admirables découvertes de la science moderne ont multiplié les moyens de s'amuser; les plaisirs sont plus variés, on se les procure sans peine et s'ils font larges brèches dans les bourses, ils n'exigent pas grande dépense d'effort personnel (je parle des plaisirs, non des sports) et cela va bien à la génération qui inventa la monstrueuse formule: *la loi du moindre effort*. Dieu préserve l'humanité de se soumettre à cette loi: ce serait la mort, ici-bas, de toute grandeur, de toute beauté et de toute joie.

Ces faciles plaisirs sont-ils, du fait même de cette facilité, plus intenses et plus doux?... Ecoutez: « Il n'y a point de plaisirs qui ne perdent ce nom quand l'abondance et la facilité les accompagnent. » Cela se lit dans les lettres de Madame de Sévigné. Mais je ne me suis pas proposée en écrivant cet article, de dresser un réquisitoire contre les amusements d'aujourd'hui; l'on pourrait, non sans rai-

son, me juger incompétente en la matière. Cependant le cinéma ne m'est pas absolument inconnu. En 1896, j'ai vu se dérouler quelques films: le départ d'un transatlantique, un concours hippique, une rue de Londres ou des « girls » exécutaient une gigue. Ce n'était pas très palpitant; les films sont maintenant autrement corsés. Quant à la T. S. F., si les antennes ne dominent pas le toit qui m'abrite, jusqu'en ma petite cellule, « où devraient expirer tous les vains bruits du monde » parviennent, heureusement affaiblies, les barbares cacophonies de quelque music-hall, transmises par T. S. F. Et par un étrange effet de la loi des contrastes les beaux vers d'Alfred de Vigny montent dans ma mémoire:

« J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois. »

La T. S. F. sera-t-elle jamais inspiratrice des poètes?...

« J'aime la T. S. F. (quelle harmonie!) le soir... où?... Donc, nous n'avions jadis ni cinéma, ni T. S. F. et je ne le regrette nullement; pas même de phonographe et je le regrette... un peu. S'il m'était donné, non pas de retourner au temps heureux de mon enfance, mais de m'alléger de quelques-uns des lustres jetés sur ma tête par la vieillesse aux doigts pesants et de pouvoir jouir tout à tour des plaisirs d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui, je crois, sans hésiter que ma préférence irait aux premiers. A défaut de cinéma, n'avions-nous pas les ressources de notre imagination!... Avec quelle promptitude elle crée les films variés au déroulement rapide et comme elles sont idéalisées par la puissante magicienne les personnes et les choses qu'elle fait passer sous nos yeux!...

Vous rappelez-vous, Louisette K... comment nous charmions les heures du soir, quand le sommeil tardait à fermer nos paupières?... Un jour, vous m'aviez demandé: « Que fais-tu, quand tu ne peux pas t'endormir? — Cela dépend. Parfois je chante, en dedans, mes cantiques préférés, ou bien je me récite de belles poésies; surtout, j'aime à me représenter, défilant devant moi, affublées de divers costumes, les personnes qui vivent auprès de nous: par exemple, Mademoiselle Genner en première communiant; Jean-Marie, en jockey, etc... Le soir venu, dans le calme du grand dortoir où brillait la flamme vacillante de la petite veilleuse, j'entendis vos rires étouffés et cette indication, transmise sans T. S. F.: « Lucie, en nouvelle mariée... ».

Petites amies, avez-vous jamais vu, au cinéma, le siège de Paris par les Normands? Nous, nous représentions, en miniature, cette opération de guerre. En ce temps-là, la table de travail des benjamines, occupait l'allée centrale de la salle d'études; pas de pupitres à cette table; mais des tiroirs. Trompant la surveillance de nos maîtresses, nous réussissions à remplir ces tiroirs d'eau peu

avant l'heure de l'étude, toute une flottille de coque de noix voguait sur cette Seine, des poupées de papier figuraient les assiégeants. Mais hélas, avec l'imprévoyance de notre âge, nous n'avions pas songé à la perméabilité du bois, et soudain, l'eau filtrant lentement à travers les planches de nos tiroirs inonda le parquet. Résultat : un bon pensum.

A la rentrée d'octobre, ou plutôt de septembre, car le 25 de ce mois était la date immuable de notre retour au pensionnat, un jeu dont nous ne nous lassions pas vite consistait à mettre en scène la résurrection de Lazare. Rien de plus primitif : Lazare s'allongeait sur la terre nue ou sur un tapis de feuilles mortes, des feuilles mortes encore constituaient le mausolée et quand le cadavre avait disparu aux regards, les spectatrices clamaient en chœur : « Lazare, lève-toi. » D'un bond, il obéissait à cette injonction et les feuilles volaient au vent. Ce rôle de Lazare étant très envié, afin d'éviter les conflits, chacune se couchait tour à tour dans le tombeau.

C'était l'un des plaisirs d'automne ; hélas ! l'hiver arrivait vite et la pluie nous confinait souvent dans la salle de récréation. Le soir, les rondes suffisaient à occuper l'heure entière. Il fallait, en effet, faire ample provision de chaleur, car une longue étude succédait à la récréation et nous n'avions pas, comme les pensionnaires actuelles, le chauffage central, ou simplement un poêle. A l'approche du premier de l'an, quand, le froid devenait intense, quelques bûches brûlaient dans la cheminée, bien plus pour le plaisir des yeux que pour échauffer l'atmosphère de la salle.

Même en été, sous notre ciel gris d'Arvor, les journées pluvieuses ne sont pas rares ; tenir alors une centaine d'enfants enfermées n'est pas facile, nos chères maîtresses ont certainement acquis bien des mérites en ces jours-là. Les dissipées, plutôt en nombre, trouvent moyen d'aller respirer l'air pur dans la longue petite cour ; les sages habituellement ou accidentellement se sont assises sur les petits bancs à trois... Chers petits bancs, comment ne pas vous saluer au passage. Existez-vous encore?... et vous prêtez-vous complaisamment à tous les usages, comme autrefois ? Il en est un qui, depuis longtemps déjà, ne vous est plus imposé — était-ce un honneur ou une infamie ? — : servir de siège aux *cocardées* condamnées à trôner durant la Messe, au milieu du chœur des religieux.

Donc, assises sur les bancs à trois, les bancs fixés aux murs servant de table, les fillettes en veine de sagesse jouent aux pailles, aux osselets, surtout à la poupée. Les petites filles modernes se passionnent-elles pour ces amusements vieux jeu?... Connaissent-elles les osselets?...

On joue encore aux pailles ou jonchets, je le sais, car — qui l'aurait cru ? — ma nièce, celle-là même qui plaint les temps où le cinéma n'existait pas, ne m'a-t-elle pas écrit pour me demander de lui fabriquer un « beau jeu de pailles. » Ah ! mademoiselle, vous trouvez donc des charmes aux ennuyeux plaisirs du bon vieux temps!...

Les poupées ont-elles encore des petites mamans qui les choyent et leur confectionnent d'élégantes toilettes?... Je me suis laissé dire que maintenant les poupées sont laides. Est-ce possible ! Les nôtres — des mignonnettes à treize sous — étaient si jolies, Arsène nous les achetait en ville, au célèbre bazar de Madame Goguen, et quand, par aventure, nos filles se cassaient quelque membre, nous recourions à Mademoiselle Genner qui, avec un art consommé, réparait toutes les fractures. Combien de fois, ai-je frappé à votre porte, vénérable Eléonore!... Votre accueil était toujours gracieux, sauf peut-être aux jours où, instruites que vous preniez remède, nous allions malicieusement remettre nos éclopées à vos charitables soins, afin d'avoir le plaisir de vous contempler suap zesimporus snou nous de nuit. Vous nous laissez votre petit sanctuaire où les meubles laissaient à peine la liberté de circuler et où vous vous mouviez pourtant à l'aise grâce à votre taille menue. Nous admirions vos bibelots antiques, une petite cellule de carmélite ; aux plus grandes, vous montriez le portrait d'un jeune médecin de la marine, votre frère, qui périt en mer avec le navire et l'équipage tout entier. Est-ce le souvenir de ce frère qui mettait sur votre petit visage parcheminé une ombre permanente de mélancolie?... L'irruption de notre jeunesse en fleur dans votre chambre solitaire, semblait l'emplir de soleil et de joie : cependant, je ne vous vis jamais sourire.

En 1888, nous imaginâmes d'organiser une cérémonie de Première Communion pour nos filles. Les toilettes de mousseline blanche furent préparées avec amour ; rien n'y manquait : ni l'aumônière, ni le chapelet, ni le missel. La chapelle, décorée à l'instar de notre tribune, était dans l'une des grottes du bois veuve de son saint. Mère Madeleine daigna se prêter à notre pieux amusement en prêchant la retraite de ces demoiselles. Chaque soir, les mamans se réunissaient devant la grotte-chapelle, on chantait un cantique, puis, pendant quelques minutes, notre maîtresse parlait de l'abondance du cœur, décochant maintes flèches à l'adresse de l'assemblée. Le jour de la cérémonie, ce fut magnifique. Sous la direction de Marthe Dupont, nous chantâmes un cantique alors inconnu au Calvaire et qui depuis y retentit bien des fois : *La crainte et l'amour*. Le soir, nous ne fûmes pas peu fières de trouver déposées dans notre chapelle, les cartes de M. Suzeau et de M. le Gall. Le frère de Mère Emmanuel qui

venait de subir peu de temps auparavant une très grave opération, passait le temps de sa convalescence chez notre bon aumônier, et Mgr Lamarche les avait autorisés tous deux à faire chaque jour une promenade au bois.

Qu'il était beau, le bois, avant que les hêtres et les chênes majestueux eussent été abattus ! Quelles soirées délicieuses nous y passions de mai à août. A dire vrai nous ne nous asseyions guère à l'ombre des grands arbres, nos jardins ne réclamaient-ils pas tous nos instants ? Nos parterres, propriété commune de chaque « bande » mesuraient tout au plus 1 m. 50 de côté et dans cet étroit espace nous entassions violettes, myosotis, pensées, barbes de bouc au centre, le désespoir du peintre en bordure et dans les places vides nous semions les graines à foison. L'on m'a dit — j'ai peine à le croire — que nos corbeilles de fleurs embaumées, sont devenues, en ce siècle de progrès, de vulgaires jardins potagers où poussent des radis et du cresson. *O tempora ! o mores !*...

J'ai dit des « fleurs embaumées » c'est une manière de parler, car en réalité les fleurs ne répandaient guère leur parfum — à supposer qu'elles en eussent — nous ne leur en laissons pas la possibilité. Presque chaque jour, l'une ou l'autre des propriétaires soumettait au groupe quelque plan merveilleux pour l'embellissement du parterre ; aussitôt, nous arrachions sans pitié les pauvres plantes et armées d'instruments aratoires très fantaisistes, nous transformions le carré ou le rectangle, en cercle ou en ovale. La cloche du départ s'agitait avant que nous eussions fini et jusqu'à la récréation du soir, les plantes gisaient, lamentables, sur le talus. A six heures et demie, le bois demeura solitaire, se repeuplait ; nous nous hâtons aussitôt d'enfouir, selon le plan approuvé, les plantes dont la tige penchait jusqu'à terre. Vite, arrosons : « Mère, permission d'aller prendre de l'eau !... » Mais l'eau suffira-t-elle pour « rendre à la fleur épuisée, son parfum, son éclat vermeil ? » Qu'à cela ne tienne, nous savons où trouver mieux. Tout près du robinet, d'où s'épanche l'onde aux flots purs, est une fosse fermée d'une lourde dalle, là s'écoule le produit liquide de l'étable ; à l'aide d'un cornet de papier, nous puisons dans le réservoir et avec d'innies précautions, pinçant ferme l'extrême pointe de notre récipient, nous arrivons au terme. Il fallait, certes, aimer singulièrement les fleurs pour soumettre nos mains à pareille immersion ; mais nous étions récompensées de nos peines quand, en dépit de nos bouleversements quotidiens, quelques fleurs s'épanouissaient dans notre jardinet et brillaient ensuite à l'autel de notre classe.

L'année dernière, j'ai revécu avec nos chères anciennes, nos inoubliables fêtes liturgiques d'autrefois ; mais

il en était d'un autre ordre, desquelles l'élément pieux n'était cependant jamais absent : les Rois, les jours gras, le pardon des berlingots, la fête de M. Suzeau, la Sainte Marthe, et, primant toutes les autres : la fête de Mère Emmanuel. La veille de ce jour si marquant dans notre vie de pensionnaire, la classe du soir (de 4 à 5 h.) était supprimée : c'était l'heure des vœux et des offrandes, heure solennelle en vérité. La salle d'études est décorée sobrement, ou, en terme plus exact, sommairement. De différents points du plafond descendent, en gracieuses arabesques, des guirlandes de houx qui viennent se réunir à un point central : une couronne de fleurs suspendue comme un lustre au-dessus du fauteuil en velours jaune où, dans quelques instants, Mère Emmanuel prendra place. Des soi-disant connaisseuses — sans doute celles qui dédaignent le chinchilla de nos chapeaux d'uniforme — admirent ce fauteuil et déclarent : velours d'Utrecht !...

Les élèves des deux pensionnats sont là au complet, quelques-unes rayonnantes de fierté et toisant d'un peu haut leurs compagnes, tiennent en mains qui des bouquets, qui des pots de géraniums, de bégonias, de cinéraires, etc., etc... Tous les regards se dirigent vers la grande porte ouverte à deux battants pour guetter l'arrivée de Mère Emmanuel, et dès qu'elle paraît au fond du réfectoire, les maîtresses de classe formant son cortège, un allegro joyeux prélude au chant de fête. J'entends encore vibrer doucement, comme un écho montant de ma lointaine enfance, l'air de la « Rose des Alpes » adapté à ce refrain :

« Voici donc l'anniversaire
Du beau jour où chaque année
Nous disons à notre Mère
Combien, de nous, elle est aimée. »

Comme inspiration poétique et rime, c'était plutôt pauvre ; mais nous n'y prenions pas garde, puis le cœur y était à plein et n'est-ce pas ce qui importe, en cela comme en beaucoup d'autres choses... Quand le chant s'achève, l'enfant choisie pour le redoutable honneur de réciter le compliment, s'avance avec une timidité de bon goût. Il est indubitable que Mère Emmanuel dut souvent faire effort pour réprimer des sourires amusés à l'audition des petits discours qu'on lui adressait en ce jour. Louise K... avez-vous souvenance des couplets que vous avez chantés jadis un 9 juillet ?...

« Mère, toi dont la main chérie
Guide encore mes pas chancelants... »

(Dieu sait pourtant si vous fouliez terre et plancher d'un pas ferme) et le reste... Vous disiez à la fin de ce premier couplet :

« Je te vois, Mère, dans la rose
Et le petit bouton c'est moi... »

O heureuse simplicité des jours anciens!...

Tout le bataillon des pensionnaires défile ensuite pour recevoir le baiser de Mère Emmanuel qui, avec sa bonté et sa grâce coutumières se prête à cette corvée. Oui, corvée, car nous sommes au moins cent cinquante et nous approchons de la canicule. La réunion se clôt par la proclamation solennelle du grand congé du lendemain. Demain!... le « Tu ne prendras pas demain à l'Eternel » de V. Hugo, ne trouble pas nos espoirs, et les anciennes énumèrent aux nouvelles de l'année les plaisirs qui les attendent demain: « Demain, nous aurons du poulet, de la crème; demain on jouera une pièce, peut-être y aura-t-il des surprises; il sera permis de parler toute la journée, etc..., etc... Un groupe de moyennes — et j'en suis — qui ne se privent pas de parler en temps ordinaire, si le cœur leur en dit, forment des rêves tout différents: « Demain les grandes nous prêteront leurs livres de Morceaux choisis, peut-être même leur théâtre classique et nous lirons à notre volonté. » Et le lendemain, en effet, Mère Cœur de Marie contemplait stupéfaite, « l'engeance » des bavardes absorbées dans la lecture du Cid, de Polyeucte, ou encore du Lutrín. Je n'assurerai pas que nous discernions les beautés littéraires de ces œuvres; mais tout de même cela nous formait, des vers se gravaient dans notre mémoire et nous en faisons parfois des applications inattendues; telle cette enfant, Angéline Sêlo (S-é Sé l-o lo, expliquait Mère Cœur de Marie) interrogée par une de ses compagnes si elle aimait Mère Madeleine, répondait par ces vers de l'Infante:

« ... Mets la main sur mon cœur

Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît... »

Les premières heures de la journée, le 10 juillet, sont calmes et pieuses. A la Messe; les cantiques préférés de Mère Emmanuel sont chantés et l'harmonium fait entendre ses plus brillants morceaux. Après la messe commence le joyeux branle-bas. Les plaisirs variaient parfois d'une année à l'autre, suivant les circonstances ou nos désirs. Une fois, une seule, nous eûmes permission de jouer à « faire la cuisine ». A l'ombre des tilleuls, des grosses pierres de taille appuyées au mur du jardin servant de foyer, s'allumèrent les feux. Les Sœurs prêtèrent aux aînées des poêles, des casseroles, des grils où les cordons bleus en herbe s'essayèrent à cuire des beefsteaks, à faire sauter des frites, etc... Les petites durent se contenter des minuscules ustensiles de leurs « ménages » et d'y écraser des fraises. Certains estomacs délicats se trouvèrent mal de nos expériences culinaires et ce fut

fini à tout jamais de la cuisine en plein air. Un divertissement encore plus séduisant n'eut aussi qu'une bien éphémère durée. Il s'agissait de découvrir dans l'herbe des talus ou aux branches des arbres, les objets qu'y avaient cachés les jeunes religieuses; ces objets — jouets à bon marché — devenaient la propriété des enfants qui les trouvaient. Quelle activité, quelle fièvre, dans la recherche des trésors dissimulés sous les touffes d'herbe et pour atteindre ceux qui se balancent aux rameaux. Hélas!... bientôt la vogue fut aux grandes biches. L'Echo en a déjà parlé, alors je n'en dirai rien, et puis j'ai toujours regretté les investigations plus ou moins fructueuses des recoins du bois.

La « pièce » occupera l'après-midi. Un simple rideau de cretonne fleurie, glissant sur une coulisse, dérobe la scène aux regards curieux. Nulle somptuosité dans les décors; ici, comme partout en cet heureux temps, c'est le triomphe de la simplicité. S'il est besoin de statues, par exemple, pour orner l'atrium du palais de Fabiola, des petites seront très fières de remplir ce rôle muet. On ne se mettra pas en peine de les draper dans les plis onduleux du *peplum* antique; les propriétaires de robes blanches à panier et poufs figureront Flore et Pomone, et l'altière Junon revêtira le costume bleu et rose d'une fée au chapeau étoilé. Aucune de nous ne sera choquée de l'anachronisme et du manque de couleur locale. Les actrices jouent tellement à notre gré que tout le reste n'est pour nous qu'accessoire.

La nuit venue, le feu d'artifice sera le digne couronnement des plaisirs de la journée. Ce qui nous réjouira plus encore que l'éclatement des fusées sera l'apparition aux fenêtres des cellules, des visages effarés de quelques vénérables Mères troublées dans leur premier sommeil par le bruit des pétards.

A dessein, j'ai passé sous silence la fête de M. Suzeau; elle n'avait rien de bien marquant. A la messe, le chant des cantiques rouvrirait la source des larmes chez notre bon aumônier. Le cantique à saint Louis de Gonzague, musique de Lambillotte n'était pourtant pas de nature à exciter une tendre émotion. Vous le rappelez-vous, ce cantique?...

« Fortuné (une blanche) s'habitants des cieux
Quittez un moment vos portiques... »

Mais c'étaient les voix fraîches et pures des petites qui disaient:

« Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse
Que Louis ne ressent d'amour
Pour notre timide jeunesse. »

et M. Suzeau pleurait là ou tout autre eût souri... Cette journée du 21 juin se passait dans la liberté et le *far niente* et beaucoup d'entre nous eussent préféré un jour de classe.

Mais mon article s'allonge outre mesure; si je ne m'impose pas de sages limites, je capterai à mon profit la majeure partie des pages de l'*Echo* et ce serait dommage: la rédaction a certainement des manuscrits plus intéressants à insérer.

J'aurais pourtant aimé à évoquer mes souvenirs d'écolière, à accorder un hommage spécial à mon année de quatrième, aux honneurs singuliers que nous rendions à Clémence-Isaure, aux compositions orales secrètes, où, seules avec notre maîtresse nous récitons, non sans emphase et gestes, *Dandolo*, le *Petit Savoyard*, *Christophe Colomb*, etc., etc., et la *Pastorale* de Mme Deshoulières, que nous ne goûtions pas du tout et que, tout d'abord nous avions refusé d'apprendre. Pour vaincre nos répugnances, notre maîtresse s'était adressée à notre vanité: « Mais toutes les personnes d'esprit, mes enfants, savent ces vers par cœur:

« Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis, etc... »

Ainsi, Mère Anne de Jésus, qui fut au monde Mlle Clarisse Gigand de la Plagne, de Saint-Martin, de Kergaradec, pourrait vous les réciter... »

Et les derniers jours de l'année scolaire, quand l'ère des compositions étant close, les heures de classe se passaient toutes à coller les livres afin de les remettre à peu près présentables à celles qui occuperaient à la prochaine rentrée les bancs que nous allions quitter! Et tant, tant d'autres choses charmantes auxquelles les exigences sans cesse grandissantes des programmes ont donné le coup de la mort!...

Je me suis engagée, peut-être un peu à la légère, à traiter aussi des « sports » d'autrefois. Ici — pourquoi ne l'avouerais-je pas? — j'éprouve un réel embarras. D'abord, les termes empruntés aux idiomes étrangers n'envahissaient pas, comme aujourd'hui, pour la défigurer, notre belle langue française, et le mot « sport » nous était parfaitement inconnu. Quelle en est, en somme, la signification exacte?... J'ouvre notre dictionnaire et je lis: *sport*, (mot anglais: ancien français *desport*, amusement). Tout ce qui concerne la chasse, les courses, le tir, etc... » *Jeunes sportives* ou *sportwomen*, pratiquez-vous l'équitation, la natation, maniez-vous le fusil et la carabine?... Non, sans doute; mais vous conduisez l'auto, vous triom-

phiez au golf, au tennis, voire au foot-ball et au ski, toutes choses dont je n'ai aucune notion. Où donc ai-je lu tout récemment qu'il était imprudent et illogique de se livrer aux sports sans une culture physique préalable; si je comprends bien, culture physique est synonyme de gymnastique et s'il en est ainsi, je constate avec un légitime orgueil que si je n'ai pu, et pour cause, être une *sportive*, un temps fut où le titre de *gymnaste* me convenait... oh!... de très loin.

Vers 1884, en effet, nous eûmes un cours de gymnastique. Champ de manœuvres: la grande cour dans toute sa nudité, sans trapèze, échelle, anneaux, balançoires; professeur: Mère Sainte Thérèse. La méthode, telle que nous la pratiquâmes, comprenait trois exercices. Le premier avait pour but, je le suppose, de mettre en valeur la grâce des mouvements chez les enfants qui la possédaient et peut-être aussi de la donner à celles qui en étaient dépourvues. Si je m'en rapporte aux résultats obtenus sur ma personne, il m'est permis de nourrir quelques doutes sur l'efficacité de la méthode.

Premier exercice. — Il comprenait deux séries de mouvements, l'une descendante, l'autre remontante. — 1^{re} série: les deux bras s'arrondissent, les mains s'approchent des lèvres comme pour lancer des baisers, puis la courbe des bras s'allonge, les mains descendent à mi-corps en s'écartant légèrement l'une de l'autre, enfin elles atteignent les genoux, le buste demeurant immobile. La 2^e série opère en sens inverse, et, tandis que nos mains montent et descendent, nous chantons, essayant vainement d'accorder le rythme de la mélodie à celui de nos gestes:

« Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blanches moutons... etc... »

Deuxième exercice. — Toutes raides comme des plantons, dans l'attitude du conscrit auquel le caporal enjoint de tenir les mains sur la couture du pantalon, nous chantons à pleine voix:

« En voyant la lune
Qui brille là-haut,
Je saisis ma plume
Et j'écris ces mots:
Bel astre qui brille
Vers le Créateur
Ton œil qui scintille
Éclairera nos cœurs.

Et nos mains appliquent un coup sonore à la place qu'elles occupent, puis la droite se pose sur l'épaule gauche de la voisine de droite, nouveau retentissement sur nos membres, la main gauche court à l'épaule droite de

l'autre voisine; frappons-nous de nouveau... et ainsi de suite jusqu'à expiration du chant, si nous avons opéré avec l'ensemble requis, ou répétition des mouvements jusqu'à exécution parfaite.

Troisième exercice. — Même position que dans le précédent; il s'agit, sans altérer la dignité raide de notre attitude, de *pivoter*, de manière à regarder tour à tour les quatre points cardinaux. Le chant accompagne fort bien la manœuvre:

« Point de paresse
Que l'on s'empresse
De « pivoter »
D'être de côté.
Que chacun chante
L'âme contente
Ce doux refrain
Jusqu'à la fin:
De la gymnastique
J'aime la pratique. »

Cette gymnastique réglementaire, publique; selon la méthode était, à notre avis, complètement dépourvue de charmes; heureusement nous n'étions pas en peine d'inventer d'autres exercices plus mouvementés et plus périlleux, auxquels nous nous livrions à huis clos. Les escaliers, surtout ceux qui montent du second pensionnat à la lingerie, et les fameux escaliers tournants se prêtaient à de véritables tours d'acrobates. « Je ne décrirai pas nos exploits, c'est chose trop peu aisée, et puis je me demande, non sans crainte, si je n'ai pas abusé de la bienveillance des lectrices de « l'Echo » en remémorant de pareilles puérilités...

Afin de terminer sur des pensées sérieuses, voulez-vous que nous lisions ou relisions ensemble, en les abrégant, quelques pages d'un des admirables livres de Louis Veuillot: *Le Parfum de Rome*...

Ces lignes, écrites vers 1865, seront, près des jeunes, la justification de mes petites critiques sur le progrès moderne; aux aînées de la grande famille du Calvaire qui, peut-être, « tournent toujours vers le passé un œil d'envie » elles diront que ce qui fit la vraie grandeur, la vraie beauté de ce passé n'a point déserté notre planète, que les voix puissantes et charmées d'autrefois ne se sont pas éteintes: à nous de voir et d'entendre.

Louis Veuillot se suppose un interlocuteur qu'il nomme Coquelet, le personnage n'est pas une pure imagination et les contemporains du grand écrivain lui donnèrent son vrai nom.

« Notre ami Coquelet, aime passionnément la photographie, la sténographie, l'électrographie. Voilà, dit-il,

des merveilles. L'intelligence humaine est enfin maîtresse des forces de la nature. » Voulant caresser mon faible, Coquelet poursuit: « Imaginez un prêtre éloquent: il peut prêcher le même jour dans trois, dans quatre grandes villes. Ses discours, recueillis par la sténographie, transportés par la télégraphie, multipliés par la photographie, peuvent retentir la même semaine dans les cinq parties du monde... Et vous ne voyez pas cela, et vous refusez cela! »

— O Coquelet! un orateur capable de prononcer le même jour trois discours dans trois villes, où prendrait-il le temps de composer un bon discours? La pensée se fait des ailes pour monter vers la lumière; mais ces ailes ne lui poussent que lentement, tandis qu'elle chemine à pied.

La pensée a peu de commerce avec les improvisations... Saint Thomas d'Aquin aurait-il écrit la *Somme*, s'il avait voyagé en chemin de fer? Est-ce en chemin de fer qu'a été conçue et composée l'*Imitation de Jésus-Christ*...

Félicitez la banque, l'industrie et la cuisine. Dites que le coton, la houille, le melon et les huitres voyageront désormais sur les ailes de la foudre. Mais la pensée et l'art n'ont rien à espérer du chemin de fer ni du fil de fer. Si la pensée et l'art doivent périr, ces engins les tueront...

Quand le télégraphe électrique aura baissé ses prix, il fera du style épistolaire ce que la photographie a fait du portrait. En ce temps-là, il n'y aura plus de Sévigné pour décolorer les dames de lettres, ni de Raphaël pour humilier les rapins.

Une petite halte dans un lieu désert nous permit d'entendre l'*Angelus* du midi. Le vent nous l'apportait d'un clocher caché à nos regards. Une femme et un enfant qui regardaient les wagons passer, firent le signe de la croix et récitèrent la Salutation angélique.

— « Pourquoi font-ils le signe de la croix? » demanda Coquelet. — Ils ont entendu l'*Angelus* et ils prient. Ecoutez ces sons nobles et doux: c'est la langue télégraphique de l'Eglise, inventée dès longtemps, et que tout le peuple chrétien connaît. — Que dit-elle? demanda Coquelet. — Elle dit une chose infiniment au-dessus de vous et de tout l'Institut, mais que ces petits, grâce à Dieu, comprennent encore.

Elle dit que l'Ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle deviendrait la mère du Sauveur du monde; que Marie répondit à l'ange: Qu'il soit fait selon la volonté du Seigneur, je suis sa servante; que Marie conçut par l'opération du Saint-Esprit; que le Verbe de Dieu se fit chair et habita parmi nous.

Jadis, Coquelet, sur les seules terres de la domination de saint Louis, roi de France, et suzerain d'Angleterre,

quinze cent mille clochers s'élevaient vers le ciel, couronnés de la croix de Jésus.

Dans ces clochers, presque à toute heure du jour et de la nuit, chantait la prière.

Cette voix harmonieuse de la prière courait les champs, gravissait les montagnes, descendait dans les vallons cachés, pénétrait dans les forêts profondes, dominait tous les bruits humains. Voix de consolation, voix d'espérance, voix d'amour, voix de salut. — Le Verbe s'est fait chair, Il est mort pour nous racheter, Il nous a aimés, Il nous a pardonnés, Il règne sur nous.

La grande voix ne dédaignait pas de parler des hommes après avoir parlé de Dieu. Elle annonçait le baptême, le mariage et la mort; elle demandait aux hommes des prières pour un de leurs frères qui entrait dans la vie, ou qui allait paraître au jugement; elle leur demandait des prières pour les époux.

Ainsi cette télégraphie mélodieuse courait l'espace et emplissait les airs, mettant les hommes en communication avec eux-mêmes et avec Dieu, en les entretenant des plus hauts mystères et des plus saintes pensées. Elle parlait de Dieu à toute la terre, et par elle toute la terre parlait à Dieu. Elle le fait encore, et les pauvres et les ignorants comprennent encore; mais les riches et les savants n'entendent plus.

Le bruit des usines et le tapage des journaux (et la T.S.F.) ne permettent plus aux peuples de savoir que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous, et que les fils du Christ sont nés pour être enfants de lumière et de liberté.

Chères lectrices, en considération de la prose si vigoureuse et si fraîche de Louis Veuillot, veuillez pardonner à l'« orante » la banalité de la sienne.



RETOUR SUR LE PASSÉ (1)

Plus heureux que les parents de Mlle Arsène Le Vicomte de la Houssaye, qui la voyaient de loin suivre aux côtés de la Révérende Mère Prieure la longue théorie des Moniales, franchissons avec elle la porte de clôture. Ce n'était pas encore le cloître ensoleillé, aux arcades de granit, au parterre à la française, au Calvaire si beau, si breton, qui accueille avec tant de charme les heureuses privilégiées de Notre-Seigneur. C'était un vieux Monastère, d'aspect bien austère et très pauvre, où de nombreuses transformations ou réparations étaient plus que nécessaires. M. l'abbé Mével avait mis sa pénitente au courant des principaux points de la Règle, mais elle devait maintenant faire connaissance avec les personnes et les aîtres de la Maison et s'initier peu à peu aux habitudes de sa nouvelle famille.

Il y avait trente religieuses et une seule Novice, Sœur Sainte-Agathe Gobet. La Supérieure était la Révérende Mère Antoinette de tous les Saints et la Maîtresse des Novices, la Mère Sainte-Thérèse, de parfait bon sens, humble, régulière, charitable, et infatigable au travail en dépit de sa faible santé. La transition était un peu brusque pour la jeune Postulante du milieu familial où, sous des dehors austères, elle devinait sans peine une affection profonde et où elle jouissait, malgré une discipline qui se voulait sévère, d'une joyeuse indépendance au milieu de ses frères et sœur qui l'adoraient à l'envi. Les débuts du Noviciat lui furent donc pénibles; mais lisons cette lettre qu'elle écrivait dès le 12 août 1838 à M. le Vicomte et nous comprendrons, dès maintenant, l'énergie avec laquelle elle se traitera jusqu'au jour, où son âme s'établissant définitivement dans la paix, elle « courra dans la voie des commandements du Seigneur ».

J. M. J.

Du Calvaire, 12 Août 1838.

« Mon bien bon Père,

« Oh! Que je me trouve heureuse de pouvoir venir vous ouvrir mon cœur pour le laisser vous exprimer sa reconnaissance et sa tendresse; mais il est encore trop

(1) Voir les numéros de l'*Scho du Calvaire* des années précédentes.

plein du souvenir de mercredi dernier et des jours suivants! La grâce n'a pas encore assez pris le dessus pour que je vous découvre tout ce qui se passe au-dedans de moi; votre cœur me comprendrait, mais votre vertu serait effrayée de ma faiblesse inconcevable; moi-même j'étais bien éloignée de me croire si peu généreuse. C'est vous dire assez, mon bon Père, que je vois maintenant dans tout son jour le sacrifice qu'il a plu à Dieu de me demander, et jugeant de la grandeur du vôtre par la vivacité avec laquelle je ressens le mien, je comprends mieux que je ne le faisais encore, ce qu'il a dû vous coûter et par conséquent ce que je vous dois de reconnaissance. Non jamais, ni mes actes, ni mes paroles ne pourront vous le prouver, Dieu seul, et uniquement Lui, pourra vous rendre ce que vous avez fait pour moi. C'est Lui que je prie d'être assez bon pour vous consoler et vous récompenser, et afin d'attirer sur vous ses grâces et ses bénédictions, je vais tâcher de répondre à ses vœux si miséricordieuses.

« Mais il me manque quelque chose pour commencer avec joie et confiance ma nouvelle carrière, c'est un trésor que j'aurais voulu emporter avec moi en quittant Quimper, mais la crainte en vous faisant la demande, d'exciter votre sensibilité, m'en a imposé la privation. Ce trésor, mes bons parents, est votre bénédiction, avec l'oubli et le pardon de toutes les peines que je vous ai faites et des torts que j'ai eus envers vous. Je sais très bien que j'en ai beaucoup à me reprocher; mais si vous saviez combien je me repens de ne pas avoir passé tous les instants de ma vie à vous rendre heureux, c'est un souvenir qui me pèse bien lourdement sur le cœur, peut-être, si cela ne vous malédifie pas, même encore plus que sur l'âme. Soyez donc assez bon, mon bien bon Père, pour pardonner à votre enfant, et que votre bénédiction m'introduise dans la sainte voie par laquelle je vais marcher.

« J'espère avoir aujourd'hui de vos nouvelles, je les attends avec une impatience qui ne tient pas de la perfection, mais entièrement de la nature de votre pauvre Arsène.

« Je suis encore trop nouvelle postulante pour juger en rien de ma situation, elle me paraît bien différente de mes habitudes ordinaires. Je m'aperçois que mon début a beaucoup de rapport avec celui de Paul à Saint-Sulpice; c'est qu'il y a en nous quelque chose qui est pétri de la même manière, j'espère lui ressembler jusqu'au bout. Ainsi, ne vous faites pas de peine, si je ne vous fais pas une peinture bien vive de mon bonheur. Dans quelques jours, lorsque le bon Dieu m'aura fait la grâce de devenir un peu maîtresse de ma nature, je l'apprécierai mieux. Jusqu'à ce moment, une seule pensée me suit au

chœur, au Noviciat, dans ma cellule; je monte plus facilement la montagne de Quimper que celle du Calvaire. C'est bien mal de ma part, mais tous les combats que j'ai eus à livrer depuis que j'ai distingué ma vocation, ne sont rien en les réunissant, auprès de ceux que le démon me livre depuis le départ de ma bonne Mère.

« Allons, mon bon Père, donnez-moi un peu de votre courage, car j'ai bien admiré combien la grâce vous a soutenu, un jour nous retrouverons nos récompenses, et notre séparation de la terre sera suivie d'une réunion sans fin. Ma santé continue d'être bonne, je n'ai pas encore jeûné, je crois même que je ne ferai la semaine prochaine que le jeûne de mardi. Je me couche à 8 heures et me lève à 5 h. 1/2. Quand tout ce temps est employé selon mon habitude, je ne suis pas bien à plaindre; je pense qu'une nuit si longue ne plairait guère au petit chevalier (son frère Henri). Dites-lui, mon bon Père, que je pense bien à lui et que je lui conseille de ne pas arracher ses boutons.

« Je voudrais pouvoir vous donner l'ordre et la distribution de mon temps, mais je ne suis pas assez au fait. Je fais ce que l'on me dit, je vais où je suis conduite, sans trop savoir à quel point en est le jour. Cependant, je puis vous dire que nous sommes au chœur depuis 6 heures jusqu'à 8 heures ou 8 heures un quart, que pendant ce temps nous faisons l'oraison d'une heure, disons Prime et Tierce, et nous avons ensuite la Sainte Messe. A 10 heures, le dîner qui est reculé à 11 heures les jours de jeûnes de la règle, et à midi pour ceux prescrits par l'Eglise. Vêpres à trois heures. Souper à 5 heures ou à 6 heures, quand c'est une collation. A 7 heures Complies, et à 8 heures coucher. Je ne sais à quelle heure nous disons Sexte et None, je crois que c'est à 10 h. 1/2 Sexte, et midi 1/2 None, mais je n'en suis pas sûre. Plus tard je vous informerai plus exactement de ma journée. Je suis toujours bien embrouillée pour le cérémonial, il est plus difficile à apprendre que celui de la cathédrale quand Monseigneur officie. Les inclinations, prosternations, prostrations, etc... sont si souvent répétées que je ne puis me les classer dans la tête.

« Je vais vous quitter, mon bon Père, mais ma main seulement se séparera de vous. Je suis obligée de me faire une guerre continuelle, je cherche à vous suivre dans tous les instants. Cette pensée me poursuit beaucoup trop, je crains bien de me priver de bien des grâces en écoutant avec trop d'attention cette voix naturelle. Malgré le désir que j'ai de vous voir, mon bon Père, je ne voudrais pas recevoir votre visite ces jours-ci, il ne me manquerait plus que cela pour achever de compléter ma déroute.

« Donnez-moi, je vous en supplie, tous les détails pos-

sibles sur ce qui vous entoure, pas vous, mon cher Papa, à cause de votre main, mais ma bonne sœur. Pauvre Pauline, comme je pense à toi. Dites-le lui bien, je vous en prie, ainsi qu'à Henri, à Thérèse, à Maria. Je n'ai jamais tant aimé tout mon monde que maintenant. Je voudrais connaître les pas et les actions de chacun, et cependant je sens que je ne dois pas me laisser dominer par les idées de la maison paternelle.

« Adieu mon trop bon et trop cher Papa, écrivez-moi, ne vous affligez pas de ne plus m'avoir auprès de vous, j'y suis sans cesse, la nuit et le jour.

« A Dieu encore, c'est à Lui que vous m'avez donnée, c'est pour Lui que je vous ai quittés, pour Lui seul bien certainement, car vous pouvez compter pour jamais sur la tendresse reconnaissante et respectueuse de votre soumise fille toujours,

ARSENE. »

Et sur la même lettre, elle continue à sa mère :

« Je viens, ma bien bonne Maman, m'unir à Pauline et à Henri pour vous souhaiter encore une bonne fête. Le bouquet que je vous offre cette année est bien différent de ceux que je goûtais tant de plaisir à vous offrir, tous les ans, c'est une fleur qui ne se fanera pas et qui sera peut-être une de celles qui embellira le plus votre couronne éternelle, la pensée que je puis contribuer à votre récompense est bien capable d'adoucir la peine où me met l'affliction que je vous cause. Tous les matins et tous les soirs, je charge mon bon ange de vous souhaiter le bonjour ou la bonne nuit.

« On attend ma lettre, bonne et bien chère maman, ah ! que mon cœur est gros et que j'ai de choses à vous dire si je pouvais. Adieu, priez bien le bon Dieu pour moi, j'en ai assez besoin. Si M. Langrez me voyait, ou si je lui racontais ce qui se passe dans mon intérieur, il aurait de la peine de me voir lui faire si peu d'honneur et lui donner si peu de consolation. Présentez, s'il vous plaît, mes respects à M. le Supérieur et ceux de toute la Communauté. Ma Révérende Mère Supérieure et ma Mère Thérèse ne veulent pas que je les oublie près de vous. Adieu, bonne Mère, tout le monde ici est bien bon pour moi, mais le cœur de votre Arsène demeure toujours le même pour vous. »

Est-ce la tendresse de notre chère Sœur Arsène pour les siens, est-ce leur foi profonde qui savait entendre de tels accents, est-ce cette admirable soumission à Dieu dans des épreuves si inattendues, qui nous touchera davantage ?... La fervente Postulante prouve néanmoins combien le sacrifice est partagé quand l'appel d'En-Haut sépare des âmes que le sang avait si intimement unies. La grâce seule peut donner le courage de briser son propre cœur

en meurtrissant si douloureusement ceux pour qui on aurait tout sacrifié. Où sont les brûlantes aspirations tirées des psaumes et écrites en latin, avant le départ, sur des feuilles volantes ? Trouvées par la pauvre mère, elles furent confiées pour lui être traduites à son neveu, M. Félix du Marc'halla. Ce jeune homme avait pour sa cousine une profonde estime. Les deux familles étaient très unies, on avait même projeté une union entre Arsène et le Vicomte son cousin. Mais devant l'appel de Dieu, le prétendant, dont la foi était à la hauteur de celle de sa jeune cousine, s'était retiré et n'avait plus vu dans notre future Calvairienne qu'une âme d'élite qui devait attirer les bénédictions de Dieu sur toute la famille. M. Félix du Marc'halla épousa plus tard une noble jeune fille d'Angleterre, Mlle d'Arlington, qui mourut après quelques années d'une heureuse union, laissant une petite fille qui ne tarda pas à la rejoindre au Paradis. M. du Marc'halla, dernier représentant de sa noble famille, entra alors au Séminaire et vérifia la devise de ses pères dont le blason représentait des oiseaux avec cette devise : « Jusqu'à l'autel. » Il devait remplir une féconde carrière sacerdotale dans le diocèse et mourir protonotaire apostolique.

Le pieux jeune homme en renvoyant les versets traduits à Mme Le Vicomte lui écrivait :

« En transcrivant ces touchantes aspirations d'une fille chérie, je sens combien il est pénible de poursuivre loin d'elle son pèlerinage sur la terre, mais pourtant que sa mère est une mère heureuse !... Je compte au nombre des grâces que Dieu m'a faites le souvenir que ma bonne cousine m'a laissé. Puisse-t-elle quelquefois encore, dans sa sainte retraite, songer à ceux qui l'ont aimée dans ce monde et qui ont le plus de besoin d'un peu de sa force pour échapper à ses dangers. »

M. du Marc'halla allait d'abord lui exprimer lui-même son admiration pour la générosité avec laquelle elle accomplissait son sacrifice. Il lui écrivait de son manoir du Pérénou, en Quimper, le 19 août 1838 :

« Ma bonne cousine,

« Je ne puis vous dire tout ce que j'ai trouvé d'émotions dans votre touchant souvenir. Que je vous en remercie ! En lisant les deux lignes que vous y avez tracées, je n'ai que trop entrevu un dernier adieu et j'ai senti mon cœur se serrer. J'en suis sûr pourtant, vous êtes bien heureuse. « Pax et gaudium in Spiritu Sancto ! » Dieu ne laisse pas dans le monde ceux qui savent bien s'aimer : « Tibi dedit pennas sicut columbae », et tandis que nous restons courbés vers la terre, dans cette vallée de larmes, vous vous êtes envolée vers la Jérusalem céleste.

« Altissimum posuisti refugium tuum ». Oh! que je sens qu'il y a de l'égoïsme à souffrir de votre bonheur, et cependant pourquoi ne pourrai-je sans regrets vous adresser les paroles du saint roi: « Laetabimur in salutari tuo? » Le cœur des hommes est ainsi fait. Ils n'aiment que pour eux. « Sponsa J.-C. » Vous aimez, vous êtes aimée d'un amour plus pur: Oui, vous avez bien fait de vous séparer de ce monde, ce qu'il estime, ce qu'il honore, n'était plus pour vous que souillure et bassesse. Cependant à l'abri de votre sainte retraite, « in velamento alarum Domini », si vous jouissez du bonheur d'être échappée du danger, ne songez-vous plus à ceux qu'il menace encore, au mal qu'ils font peut-être, au bien que vous pourriez leur faire? Que la voix de celles qui se donnent à Dieu doit avoir de force près de Lui! « Non ignara mali, miseris succurrere disco » Les Anges du Ciel s'occupent quelquefois de la terre. Ah! laissez-moi vous dire comme le pèlerin de Rome: « Non obiviscaris amici tui in animo tuo et non immemor sis illius in operibus tuis » Le riche doit l'aumône au pauvre, et vous, la fiancée du Seigneur, « qui pasceris in divitiis ejus », oublierez-vous le voyageur « relictus pauper qui exiit in terra hostili? » Enfants du même père, rachetés du même prix, nous tendons vers le même rivage. Déjà vous avez jeté l'ancre dans le port, et ceux que vous laissez derrière vous, « ludibrium ventis », peuvent être poussés loin de leur patrie céleste par la mer orageuse de ce monde. Ne donnerez-vous pas un souvenir de sœur à leur faiblesse et à leurs souffrances? « Patria quis exiit se quoque fugit » Nous ne voguerons plus sur les mêmes flots, mais vous serez pour moi l'aimant qui montre l'étoile polaire. Désormais, pendant cette vie, nous sommes donc séparés sans retour! Notre promenade à l'hermitage des ruines de Sainte-Barbe était donc la dernière que nous devons faire ensemble! Mais si nous sommes séparés ici-bas, nos pensées du moins peuvent encore se rencontrer dans le Ciel. « O Pater misericordiarum et Deus totius consolationis », ceux qui se cherchent en toi ne sauraient trouver de mécompte. Que j'aimerais à penser en mêlant votre nom à mes prières, que vous ne m'avez pas tout à fait oublié dans les vôtres! Mais j'éprouve en vous écrivant une incertitude pénible: les derniers mots que je vous adresse arriveront-ils jusqu'à vous? Je prie Dieu qu'Il vous les fasse entendre et me confie à l'augure que ma tante m'a donné. Je l'ai vue il y a quelques jours et puis vous donner de bonnes nouvelles de toute votre famille. Comme toujours, votre mère est admirable de tendresse et de courage, et si quelque chose peut égaler son sacrifice, c'est sa résignation. Ah! ma cousine, que l'on est malheureux dans ce monde, lorsqu'on n'a pas puisé dans une foi vive la force de se déta-

cher de tout ce qui change et passe pour s'unir à ce qui doit toujours durer!

« A Dieu, chère et bonne Arsène, Lui seul peut donner le bonheur sans mélange de peine; adieu, et si nous ne devons plus nous revoir sur la terre, puissé-je me trouver près de vous au rendez-vous suprême, adieu.

« Votre affectionné cousin,
« Félix DU MARC'HALLA. »

On devine aisément l'effet que produisirent ces lignes sur l'esprit de Sœur Arsène qui se débattait dans les ténèbres de la tristesse et du doute. En entrant dans la vie religieuse elle avait cru réaliser aussitôt tout ce que cette lettre lui suggérait: jouir du bonheur d'être toute à Dieu, séparée du monde, le cœur si détaché de toute affection que celles de la famille ne lui seraient plus qu'un moyen de prouver de mieux en mieux à son Seigneur qu'Il lui serait l'unique nécessaire et ces liens du cœur l'enserraient, la torturaient plus que jamais. Le ciel se fermait et la terre ne lui offrait aucune compensation. Les livres d'Institut lui étaient eux-mêmes à dégoût; leur style et leur orthographe archaïques lui voilaient la sûreté et la beauté de leur doctrine. Elle ne trouvait même plus dans la prière lumière et consolation. Se serait-elle trompée?.. Ne valait-il pas mieux retourner en arrière?.. Le bonheur en famille n'est-il pas après tout le choix normal pour une âme moyenne comme la sienne?.. Les grandes immolations sont faites pour les grands cœurs! Le Bon Dieu l'attendait là. Il avait voulu convaincre à jamais sa petite servante de la pauvreté d'une âme qui s'appuie sur elle et non sur sa grâce. A ce point de souffrance, elle résolut de s'ouvrir au bon Aumônier, M. l'abbé Vistorte, de sainte mémoire: « Je ne puis rester, lui dit-elle, ces livres, que je devrai comprendre et observer toute ma vie m'obsèdent et m'éloignent. — « Duc in altum », répondit le vénérable prêtre, « avancez au large », et elle lui obéit malgré toutes les réclamations de la nature.

D'ailleurs, Dieu trouvait l'épreuve suffisante. Quelques jours après, le 24 septembre, Il envoya à la jeune Postulante le prêtre qui devait ouvrir pour jamais son âme à la lumière et à la consolation. M. le chanoine Mével, Vicaire général et Supérieur du Calvaire arriva au Couvent. C'était lui, nous l'avons vu, qui avait dirigé vers le Calvaire Mlle de la Houssaye. L'un de ses premiers soins fut de la demander au parloir. Sœur Arsène laissa déborder son cœur. Le saint prêtre l'écouta avec une bonté « indicible », dira-t-elle. Il avait compris la tentation qui l'accablait et par son zèle et ses prières il l'aida à la vaincre; Dieu lui en donna la grâce et le temps. M. Mével ne par-

tit du Calvaire que le 12 octobre, après avoir présidé à l'élection de la nouvelle Prieure, la Révérende Mère Ste-Thérèse-Mavic, maîtresse des Novices, qui fut remplacée au Noviciat par Mère Sainte-Pélagie, toute bonne aussi, toute dévouée, très attachée à nos Saintes Observances ; c'est elle qui allait former aux vertus religieuses notre jeune Postulante, délivrée des attaques de l'Ange des Ténébres, et appelée à voler si haut dans les voies de la perfection. M. Mével partait en paix. L'âme de Sœur Arsène était si bien affermie qu'à la fin de Novembre, elle put recevoir sans en être ébranlée la visite de son père et de sa sœur. Ils avaient d'ailleurs à lui faire une communication importante. Il s'agissait d'un projet d'union entre Mlle Pauline de la Houssaye et M. de Kerguelen, officier d'avenir, mais qui avait brisé son épée en 1830 à la chute des Bourbons. La jeune fille allait ainsi pouvoir tenir la promesse faite à sa sœur de rester auprès de ses parents. Aussi la joie fut-elle sans mélange pour Sœur Arsène, mais pour ses parents, la visite fut cruelle. « Au mois de novembre, écrira ensuite Mme de Kerguelen, mon père me conduisit au Calvaire. Oh! qui dira les larmes qui furent versées de part et d'autre à la grille du Monastère, et qui dira aussi tout le bonheur que l'on goûtait en voyant la joie et le bonheur de notre trop chère Arsène. »

La grâce avait vraiment vaincu. Le 10 décembre, la Communauté l'admettait à la Prise d'Habit.

C'était un grand moment pour la famille Le Vicomte de la Houssaye. L'aînée des enfants, Pauline, allait épouser, au mois de Janvier, M. de Kerguelen, la seconde, notre Sœur Arsène, revêtirait le 5 février les livrées du Calvaire et à l'ordination de Noël 1838, le 3^e, M. Paul de la Houssaye recevait le Sous-Diaconat et immolait ainsi à Dieu tout espoir d'avenir pour le nom si noblement transmis jusque là. Sœur Arsène, dont le cœur était si délicat, se hâta d'exprimer à son futur beau-frère ce que serait son affection pour le jeune ménage. Elle lui écrivit le 20 décembre 1838.

« Monsieur,

« Vous connaissez trop bien l'esprit de charité qui est le fondement de notre sainte religion pour avoir eu la crainte que l'habit que je vais avoir le bonheur de recevoir et les engagements qui, je l'espère, m'uniront plus tard à notre divin Sauveur, affaiblissent en quelque manière les sentiments de la nature et ceux que j'ai puisés sous le toit paternel. Vous pouviez donc vous regarder d'avance comme assuré que, partageant avec mes parents les sentiments d'estime par lesquels ils se sont trouvés très honorés que vous ayez pensé à la main de ma sœur, vous trouviez aussi dans mon cœur la même sympathie

du côté de l'affection. S'il m'était permis de concevoir quelques regrets sur la manière dont la Providence dispose les événements, j'aurais celui qu'elle n'ait pas formé un peu plus tôt les liens qui vont vous unir; mais loin de m'y livrer, je me plais au contraire, à voir en vous, Monsieur, la consolation que je ne cessais de solliciter du Ciel pour mes bons parents, en récompense du sacrifice qu'ils ont bien voulu faire pour me laisser accomplir la volonté divine. D'ailleurs, il me serait difficile de considérer votre entrée dans notre famille autrement que comme une protection du Seigneur, puisqu'elle a lieu au moment où Il semble se plaire à nous combler de ses grâces par celles qu'Il accorde dans le même temps à mon frère Paul, et celle qu'Il me destine bien peu de temps après. Aussi, Monsieur, loin d'avoir aucune inquiétude pour le bonheur de ma sœur en apprenant que c'était à vous que la Providence la confiait, je l'ai bénie du fond de mon cœur de ce qu'elle a offert à ma chère Pauline dans celui qui allait devenir le compagnon inséparable de sa vie, un guide et un modèle qui, par ses sages conseils, l'aiderait à traverser la mer orageuse de ce monde, et qui, dans les peines qui en sont inséparables, l'introduirait par son exemple dans les sentiments chrétiens qui lui rappelleront que c'est encore la partie la plus douce du Calice qui nous est offerte, puisque notre Divin Maître en a bu la plus amère.

« Je me plais aussi à penser, Monsieur, avec une grande consolation que mon pauvre frère Henri trouvera en vous un protecteur de plus ; permettez-moi de déposer entre vos mains les droits que la qualité de Marraine me donnait sur lui, droits que la vocation ne me permettra pas de remplir selon toute leur étendue et l'impulsion de mon cœur, mais je ne doute pas qu'il ne trouve bien facilement dans votre amitié tout ce que réclame la position malheureuse qui le rend si intéressant, surtout pour un cœur vertueux.

« C'est avec bien de l'empressement, Monsieur, que j'accepte l'union de prières que vous voulez bien désirer, mais je crains que la pieuse Maison où la main de Dieu m'a conduite ne vous fasse illusion sur les avantages que vous offrira ce petit marché spirituel dans lequel même vous vous trouveriez sûrement en perte, si je ne pouvais vous assurer qu'au défaut des autres qualités, mes prières pour vous seront toujours dictées par l'intérêt le plus véritable et l'amitié toute fraternelle que vous voue dès ce moment celle qui se dit avec bien du plaisir,

« Dans les bras sacrés de la Croix de notre Divin Sauveur,

« Votre bien affectionnée sœur,

« Sœur ARSENE,

« Postulante Calvairienne. »

« Veuillez bien offrir mes respects à Monsieur et à Madame de Kerguelen et me rappeler au souvenir de Mademoiselle Molly qui me permettra bientôt, je l'espère, de ne plus conserver avec elle le ton de la cérémonie. »

Sœur Arsène nous fait voir dans cette lettre que sa vêtue serait proche. Elle fut fixée au 5 février. La jeune postulante écrivit à son père pour le supplier d'assister à la douce fête de ses heureuses fiançailles à Notre-Seigneur, mais elle ne put obtenir cette consolation.

Son père l'aimait si tendrement qu'il ne se sentit pas la force d'assister à cette touchante cérémonie. Durant les quinze années qui s'écoulèrent depuis le départ de sa fille jusqu'à sa propre mort, il ne fit que quatre visites au Calvaire. Ce fut un sacrifice de ne pas avoir près d'elle le 5 février un père qui avait toujours été si tendre et si affectueux et qui méritait si bien le culte filial qu'elle avait pour lui.

Sœur Arsène se prépara à sa Vêtue par une retraite de 10 jours fervente. Tout nuage avait disparu, la lumière de la vérité sur sa vocation l'inondait et la reconnaissance dilatait son cœur pour de nouvelles générosités. Le fondement de l'humilité était creusé assez avant pour assurer la solidité du travail.

Le 5 février 1838, mardi de la Sexagésime, fut une belle fête au Calvaire. M. Mével présidait, M. Jégou, Vicaire général aussi, allait faire le discours; un clergé nombreux avait tenu à montrer sa sympathie pour le Monastère, de fondation récente encore. Tous les proches parents de la fiancée du Seigneur étaient présents à cette première oblation de Sœur Arsène, excepté son cher père : Madame Le Vicomte de la Houssaye, du Boisberthelot, Mme Pauline Le Vicomte de la Houssaye, de Kerguelen et son mari, M. Arsène de Kerguelen, M. F. du Marc'halla, M. le Comte de Carné, Mlle Thérèse de Boisberthelot, sa cousine; Mme Du Feigna, née de Kerguelen, M. P. Du Feigna, Mlle R. Du Feigna, M. de Kergaradec, etc...

Nous laisserons ici la plume à M. Félix du Marc'halla qui fit pour Monsieur le Vicomte le récit de la cérémonie. Vous en connaissez déjà toutes les particularités, chères Anciennes, mais certains petits détails, tenant à la vieille chapelle, vous intéresseront en particulier et la personnalité de l'auteur de cette lettre donnera au récit une délicatesse de sentiment qui vous en fera goûter le charme avec plus de sympathie.

« Mon cher oncle,

« Vous voulez que je vous fasse le récit de la prise d'Habit de notre Sœur Arsène, Marie de Saint-Paul, et je vous obéis à regret. Sans doute, les détails que j'ai pu saisir sont bien gravés dans mon cœur et j'aime à parler de

vosre Arsène, mais je sais que je vais réveiller vos chagrins, et vous n'avez pas été témoin comme nous du calme céleste qu'elle avait pendant son sacrifice! Que cette vue eût versé de baume sur votre blessure! Si vos yeux se mouillent de larmes, rappelez-vous, je ne dirai pas sa résignation, mais presque son bonheur et vous cesserez de pleurer sur elle.

« Vous connaissez la chapelle du Calvaire : une grille fermée par des volets la partage en deux parties (1). L'autel, qu'on avait décoré de fleurs est adossé au milieu de la grille, le public en est séparé par une balustrade à hauteur d'appui, et la chaire se trouve au-dessus de cette balustrade, appuyée contre le mur à gauche.

« Ma tante, dont le courage égale la sensibilité, s'était occupée des moindres détails, les meilleures places nous avaient été réservées et nous avons pu suivre sans rien perdre la cérémonie touchante dont je vais vous entretenir.

« A 9 heures, l'Office a commencé. Plusieurs ecclésiastiques en surplis se sont rangés du côté de l'épître, M. Mével a chanté la Messe, et lorsqu'il a monté les degrés de l'autel, les volets se sont ouverts. A travers la grille, nous avons aperçu les religieuses au fond de leur enceinte réservée, puis, les pensionnaires, et plus près de nous, du côté de l'évangile, nous avons revu votre fille chérie, seule, agenouillée, les yeux baissés sur son livre de prières. L'austérité de la pénitence, loin d'avoir altéré ses traits, semblait lui avoir donné plus de fraîcheur, la douce sérénité de son cœur se lisait sur son front. Elle était revêtue d'une robe de satin blanc; une couronne de roses blanches était enlacée aux boucles de ses cheveux, elle portait des gants blancs, une chaîne d'or pendait à son cou, un voile de tulle brodé retombait de sa tête. Ainsi les deux sœurs à quelques jours d'intervalle accomplissaient, ornées de la même parure, l'acte le plus solennel de leur vie.

« Je ne vous parlerai pas de l'émotion que ce spectacle a fait naître, de tout ce que nous avons éprouvé alors et plus tard, je sais trop que vous le sentirez mieux que je ne pourrais le dire. N'oubliez pas cependant que nos sentiments ne devaient pas tous être amers. En contemplant l'expression angélique de la fiancée du Seigneur, chacun suivant sa force, partageait avec elle l'espérance et l'amour.

« Notre Sœur a suivi le Saint Sacrifice dans un profond recueillement, ses yeux ne se sont pas une seule fois détournés vers nous, mais de temps en temps sa

(1) Il n'y avait pas alors de chapelle dans le côté pour les cérémonies, tout se faisait au Chœur des Religieuses.

voix se mêlait au chœur des Religieuses qui répondaient au prêtre. Après la messe, comme elle était agenouillée, une des sœurs est venue lui dire de s'asseoir.

« Le silence régnait depuis quelques instants lorsque M. Jégou a traversé l'assemblée pour monter en chaire. Jugez vous-même de l'effet qu'il a dû produire, il s'est exprimé en ces termes (1) :

« *Mortus estis et vita vestra abscondita est in deo.* »

Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu (Aux Coloss. C. 3 V. 3). S'il est sur la terre un spectacle tout ensemble attendrissant et solennel, c'est celui des derniers moments du chrétien mourant. Autout de ce lit de mort sont réunis des parents, des amis : ils soupirent peut-être en voyant une jeunesse florissante qui va se flétrir du matin au soir, ils pensent surtout au vide qu'ils vont si cruellement sentir, leur cœur est oppressé de douleur, mais ils retiennent leurs larmes, ils sont recueillis, silencieux. Dans ce moment suprême, une voix seule se fait entendre : c'est celle du ministre de Jésus-Christ : il exhorte cette âme chrétienne à rompre courageusement les liens de la mortalité pour aller au-devant de son Dieu, il l'anime à franchir sans crainte ce dernier passage en lui montrant au-delà une éternité bienheureuse qui s'ouvre pour la recevoir. Ces magnifiques promesses de la religion, ces paroles de vie et d'immortalité ont fait reluire une joie céleste sur son front que les ombres de la mort couvraient déjà et, en entendant ces accents d'espérance, ceux qui se livraient à leurs douloureux regrets ont senti je ne sais quelle consolation divine se répandre au fond de leurs cœurs. Mais que fais-je donc?... Pour quoi retracer ici des images de deuil et de mort? Quelque chose de semblable va-t-il se passer sous nos yeux?... Oui, nous sommes venus assister à la mort d'une jeune chrétienne. Encore quelques moments et le monde aura disparu à ses yeux, et tout ce qui est de la terre sera évanoui pour elle... Vous tremblez, mes frères, vous êtes saisis de tristesse. Oh! non, ne vous troublez pas, c'est une mort bienheureuse, cette mort que l'Apôtre Saint Paul souhaitait à tous les chrétiens lorsqu'il disait : Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu. Précieuse mort que je voudrais aujourd'hui vous expliquer, vie plus

(1) Nous ne donnons de ce discours, très long, que l'exorde et la péroraison. Construit à la manière du grand siècle, ce sermon offre un plan rigoureux. M. le Vicaire Général s'inspirant visiblement du procédé oratoire de Bossuet dans ses Oraisons funèbres, expose à Mlle le Vicomte qu'elle ne perd rien en quittant ce que le monde lui promettait, mais s'assure ce qu'il ne peut lui donner : la paix dans la lutte contre le mal et enfin la béatitude éternelle.

précieuse encore dont je voudrais vous donner quelque idée! Puissé-je ainsi en instruisant tout ceux qui m'écouteront, consoler de plus en plus ceux en qui la foi a déjà triomphé de la nature et allumer de nouveaux transports de reconnaissance dans le cœur de celle qui est l'objet particulier de cette cérémonie!

« Souvent, ma chère Sœur, vous avez trouvé qu'il tardait trop à luire, ce jour qui ne doit point connaître de fin, souvent vous avez soupiré après cette Patrie céleste, où il n'y a plus d'hostilité à craindre: « O quando lucescet tuus dies... »

« Vos vœux sont montés vers le Trône du Très-Haut et Il les a déjà presque entièrement exaucés. L'asile qu'Il vous a préparé est sur la terre la plus parfaite image du Ciel. Ici aussi les jours n'ont point de fin, puisque les nuits même sont consacrées à chanter les louanges du Seigneur. Ici aussi on est à l'abri des périls, puisque les derniers bruits de la terre viennent expirer au pied de ces murs protecteurs. Oh! Que vous êtes heureuse! Non, nous ne voulons point retarder votre bonheur. Rejetez, foutez aux pieds tous ces vains ornements du monde, revêtez-vous du linceul des morts. Laissez, Seigneur, laissez votre servante s'en aller en paix maintenant qu'elle a vu l'accomplissement de ses desirs. Sortez de ce monde, âme chrétienne, sortez au nom du Père qui vous a converti à l'ombre de sa Toute-Puissance, dès le sein même de votre mère; au nom du Fils qui vous a frappée si tôt des traits de son Divin Amour; au nom de l'Esprit-Saint qui a tous les jours élargi cette divine blessure et l'a rendue heureusement mortelle. Ah! les âmes bienheureuses qui sont dans le Ciel n'ont pas oublié ceux qu'elles aimèrent et dont elles furent aimés sur la terre. Et vous, perdrez-vous le souvenir de ceux qui vous furent si chers? Non, vous les nommerez souvent au pied de l'autel, devant votre Dieu, vous attirerez sur eux les abondantes bénédictions du Ciel, et un jour, tous ensemble, nous célébrerons les miséricordes du Seigneur dans l'éternité! Ainsi soit-il. »

« Jugez vous-même, mon cher oncle, de l'effet qu'il a dû produire; j'espère que vous trouverez dans ces discours de douces consolations. Il vous fera bien comprendre que derrière ces grilles, si désolantes pour nos yeux charnels, on trouve plus de paix et de vraie liberté qu'au milieu de ce monde. Il vous fera sentir combien la tendre affection qui unissait Arsène à son père, loin d'être brisée est devenue plus intime et plus sainte. C'est en Dieu qu'elle vous aime, c'est en Dieu qu'elle veut vous retrouver un jour. Lorsque du haut de la chaire, on lui a demandé une part dans sa pénitence, qui n'a sou-

hauté, au plus profond de son cœur, n'être pas effacé de son souvenir et de sa prière? Vous, du moins, vous le savez, votre part sera large. Oh! non, vous n'avez pas perdu votre fille, mais vous avez un ange de plus qui prie pour vous.

« Quand la parole du prêtre lui était directement adressée, elle le saluait d'une inclination. Que n'a-t-elle pu deviner où il avait puisé ses citations éloquentes? Elle eut éprouvé sans doute un mouvement de surprise et de plaisir. Peu de jours avant de se séparer de vous, en essayant sa plume, elle avait tracé quelques lignes sur de petits morceaux de papier. C'étaient des passages de l'Ecriture, des aspirations vers le Ciel. Sa mère les avait recueillis. Quand on aime bien, les moindres détails intéressent, et la mémoire du cœur est fidèle. M. Jégou se les rappelait, vous en trouverez plusieurs à la fin de son discours.

« Après le sermon, nous avons changé de places; nous étions près de la chaire, en face d'Arsène, et nous avons passé du côté de l'épître. Elle-même est venue par derrière l'autel, s'agenouiller de ce côté; à quelques pas de distance, les religieuses se sont rangées sur trois lignes disposées comme trois côtés d'un rectangle. Elles ont entonné le « Stabat », la grille s'est ouverte et M. le Supérieur s'est approché de votre fille. C'est alors qu'elle a consommé le sacrifice volontaire qu'elle devait offrir à son divin Epoux. En implorant la grâce d'échanger ses habits de fête pour ceux de la pénitence, elle a scellé de ses derniers adieux au monde, les noces saintes qu'elle était venue célébrer dans la retraite. Sa demande pouvait-elle ne pas être entendue? Mme la Supérieure s'est avancée vers elle, l'a prise par la main et toutes deux ont quitté la chapelle.

« Pendant son absence, une des sœurs a porté les diverses pièces du costume des Novices, les a présentées successivement au prêtre et l'eau bénite les a consacrées. Toutes les religieuses se sont alors dirigées vers M. Mével et chacune d'elles s'est inclinée devant lui. Elles ont reçu de ses mains des cierges allumés qu'elles ont rapportés dans leurs rangs.

« L'on chantait encore le « Stabat » lorsque la porte de la sacristie s'est rouverte; notre sœur reparut, mais elle avait changé de robe nuptiale. Elle était vêtue d'une longue tunique blanche, et la couronne de roses était remplacée par une couronne d'épines; ses longs cheveux épars flottaient sur ses épaules. Elle s'est avancée près de la grille et s'est mise à genoux. Dans ce moment, une légère pâleur était répandue sur ses traits, et l'on a cru voir M. le Supérieur lui-même essuyer une larme.

« Le chœur s'est tu, ma cousine s'est levée; elle est

allée se placer au milieu des religieuses, et là debout, les yeux baissés, elle a chanté les paroles qui suivent d'une voix ferme et pénétrante : « *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsisti propter amorem Domini mei Jesu Christi. Quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi. Elegi abjecta esse in domo Domini mei Jesu Christi. Eructavit cor meum verbum bonum, dico opera mea regi.* »

« Après chaque verset, la Communauté reprenait en chœur la fin du premier « Quem vidi ». Deux religieuses se sont approchées, l'une s'est mise en devoir de remplacer par les habits de novice que l'autre lui présentait le pauvre vêtement de ma cousine. On a coupé quelques mèches de cheveux; une petite pensionnaire, la plus sage sans doute, avait quitté son banc pour se mettre à genoux près d'elle, on a déposé la couronne d'épines sur la tête de cette jeune fille, et chargée de ce précieux dépôt, elle est retournée vers ses compagnes. Notre sœur semblait prendre plaisir à seconder celle qui la revêtait des livrées du Calvaire. Nous l'avons vue recevoir tour à tour : le scapulaire, la guimpe, le bandeau, la robe noire et le voile blanc de l'Ordre.

« Lorsque cette parure de son choix fut terminée, M. Mével prononça quelques oraisons sur la nouvelle novice. Elle s'inclina ensuite, lui baisa la main et se rendit près de sa Supérieure, elle la salua profondément, se mit à ses genoux, puis se relevant, lui donna le baiser de paix, et répéta la même cérémonie près de chaque religieuse. Lorsqu'elle est arrivée devant une novice portant le voile blanc comme elle, toutes deux se sont agenouillées à la fois, et dans les mêmes sentiments d'humilité, elles ont échangé le baiser fraternel. Elle est ensuite revenue se prosterner aux pieds de M. le Supérieur qui lui a fait à demi-voix une courte exhortation que je n'ai pas saisie, mais il lui a donné son nom, je le sais.

« A peine avait-il achevé, qu'un dernier chant d'actions de grâces s'est fait entendre. Malgré toutes les émotions qui venaient d'ébranler la mère et la fille, elles ont encore su trouver des forces pour célébrer les miséricordes du Seigneur, et leurs voix unies dans le même cantique de louanges sont montées ensemble vers le ciel. Après le « Laudate Dominum », la Communauté a reçu la bénédiction de son Supérieur et les grilles se sont refermées.

« Pendant qu'on assiste à cette imposante cérémonie, il semble qu'on est soutenu par une grâce spéciale, mais lorsqu'on l'entend raconter, elle doit paraître bien lugubre. Nous comprenons mal au milieu des agitations de ce monde toute l'élévation d'une âme qui s'est dégagée des liens de la terre environnée de ce triste appareil qui glace l'effroi de nos affections terrestres. Ma cou-

sine a conservé son calme inaltérable et son aspect respirait le bonheur; sa figure rayonnait de joie et si nous avions pu briser l'enveloppe de nos sens, l'âme qui se peignait dans ses traits, nous eût apparu sans doute au sein d'une auréole glorieuse. Les larmes que l'on versait autour d'elle ne l'attristaient pas, elle savait qu'en les versant dans sa corbeille de fiancée, elle pourrait les rendre méritoires pour nous. Peut-être même a-t-elle demandé leur récompense, et dans cette vue, peut-être s'est-elle réjouie de nos peines. Oh! nous devons l'en remercier et la bénir!

« Après la cérémonie religieuse, nous étions invités à dîner au Couvent. beaucoup d'ecclésiastiques des environs, entr'autres M. le Curé de Brest; M. Langrez, ancien directeur d'Arsène, et les personnes venues de Quimper, formaient une réunion de 25 ou 30 convives. Lorsqu'on s'est levé de table, la fatigue d'un long repas jointe aux assauts multipliés que son cœur avait soutenus, ont obligé ma tante à quitter un instant la salle. Elle était encore absente quand le moment que nous attendions avec tant d'impatience est enfin arrivé : une grille s'est ouverte et ma cousine a paru. Pour la dernière fois, nous avons contemplé ses traits, que le voile ne cachait pas encore. Je remercie sa bonne mère de la place qu'elle m'avait fait donner. J'ai eu le plaisir de pouvoir, un des premiers, parler à ma cousine. Un des premiers, j'ai recueilli de ces paroles affectueuses qu'elle a su trouver pour tous. Comme elle nous a remerciés d'être venus à sa prise d'habit! Et cependant que pouvions-nous ajouter à sa félicité? Nous aussi nous avons remercié la Providence, car c'est à nous qu'elle a fait une faveur en nous permettant ce voyage.

« La Supérieure et l'Assistante étaient à côté d'Arsène: « Il faut, nous a-t-elle dit, que je demande à ma mère la permission de vous montrer ma couronne d'épines. » Elle est sortie pour l'aller prendre. Alors une des religieuses nous a rapporté que les épines qui la composent étaient bien longues et qu'on avait voulu les couper. « Non, non, répondit ma cousine, elles ne sauraient me faire de mal. » Elle revint tenant sa couronne et nous l'a présentée en la regardant d'un œil d'envie : « Elle sera toujours, dit-elle, au chevet de notre couche (1). » Puis elle souleva le collet de sa robe et laissa voir un petit crucifix suspendu à son épaule gauche. Elle nous a montré ses sandales de bois et Mme de Carné, frappée de sa gaieté au milieu de toutes ces marques de pénitence, lui a dit : « L'austérité du couvent ne vous a pas

(1) Cette couronne, à la mort de Mère Saint-Paul fut, par les soins de M. le Vicomte, encadrée avec les cheveux du frère et de la sœur.

changée, vous paraissez heureuse. » — « Oh! oui, s'est-elle écriée, je suis heureuse! On est si bien au Calvaire! Que je vous remercie de m'avoir envoyé votre chaîne! J'ai bien prié le bon Dieu pour celle qui me l'avait prêtée. Comment se portent vos petites-filles? embrassez-les pour moi, car je les aimais bien. — Que je suis contente de vous voir! Jusqu'à ce que j'apprenne votre arrivée, je serai toute occupée de vous. — Qu'il est triste, lui a dit Thérèse, de ne pouvoir plus vous serrer la main! — Voyez, répondit Arsène, je puis encore vous donner la mienne » et à travers la grille, elle passa quelques doigts que Thérèse a pressés. « Soyez sûre, continua-t-elle, que j'ai bien prié pour tous les vôtres, et je n'oublie pas mon pauvre compère, car il m'aimait beaucoup autrefois. »

« Lorsque ma tante est rentrée, ma cousine lui a dit : « Vous voilà, ma mère, je ne vous avais pas encore vue de la journée. Ma pauvre mère, vous avez été souffrante! Avez-vous entendu le réveil cette nuit? C'est moi qui le donnais, mais depuis je n'ai pu dormir. — Regardez, Mme Le Vicomte, a remarqué la Supérieure, comme le costume de novice va bien à notre Arsène. » Le silence de ma tante était une éloquente réplique. « Ne trouvez-vous pas, ma mère? — Oui, ma fille... Avez-vous chanté le *Laudate*? — Oui, ma mère, je chantais, quoique je fusse bien troublée. — Ma sœur, a repris Pauline, ma mère le chantait avec nous. — Eh quoi! vraiment, dit Arsène et ses yeux pleins de reconnaissance ont achevé sa réponse. Les deux religieuses se sont retirées. « Ma fille, a demandé ma tante, qu'a-t-on fait de la mèche de cheveux qu'on vous a coupée? — Je ne sais, ma mère, on l'a jetée, je pense. « Non, ces cheveux ne sont pas perdus, ils seront gardés religieusement comme un souvenir sacré, et lorsqu'on achèvera de dépouiller la tête de notre sœur de ce dernier signe qui lui rappelle encore le monde, j'ai osé m'inscrire au nombre de ceux qui s'estimeraient heureux de le partager.

« Nous avons alors laissé votre fille avec ma tante, M. et Mme de Kerguelen et nous avons quitté le Calvaire. Pardonnez-moi, cher oncle, si j'ai beaucoup oublié. J'étais assez ému pour mal retenir, mais je laisse à dessein de larges marges de papier blanc, ma tante remplirait si bien les lacunes!

Félix DU MARC'HALLA. »

Sœur Saint-Paul après sa Vêture marcha à grands pas dans la voie du détachement. Son nom la ravissait, il lui disait l'amour du grand apôtre, son zèle pour les âmes qu'elle devait imiter. Elle se donna au Saint Office dont elle comprenait les beautés, à l'étude de nos saints Livres qui avaient été pour elle un sujet de grande tentation.

L'habit qu'elle avait reçu lui rappelait la sainte pauvreté qu'elle devait pratiquer; la couronne d'épines qu'elle conservait si précieusement, la mortification pour laquelle elle avait tant d'attraits. Dans son ardeur pour toutes ces vertus, elle aimait à trouver sa journée remplie d'actes fervents, et quand le soir, elle pouvait se rendre le témoignage que sa journée avait été bonne, elle se posait sur la tête la couronne dont elle aimait à sentir les épines à l'imitation de son Sauveur.

La joie dans la pratique des plus humbles vertus pour Dieu était son état habituel d'esprit pendant son Noviciat. Ses occupations comme toutes celles des novices, étaient, outre la prière et la formation religieuse, le travail manuel pour lequel elle était très active et très adroite. Sa compagne, la Sœur Saint-Agathe, brodait avec beaucoup de diligence, ensemble elles travaillèrent pour la sacristie. Notre chère Sœur Saint-Paul broda à ce moment une chasuble, dont la croix et toutes les autres pièces étaient faites au petit point, en soie. Cet ornement, qui n'est plus dans les couleurs du temps, est toujours admiré comme travail et fait partie de la sacristie de notre chapelle.

Le 1^{er} décembre, la Communauté l'admit à la Profession. La Révérende Mère Prieure annonça à notre chère Sœur Saint-Paul que ses vœux étaient comblés, qu'elle allait appartenir sans réserve à son Epoux divin. Ce fut pour elle une époque d'émotions et de grandes actions de grâces. Son frère Paul qui avait été le compagnon de sa jeunesse et de ses études, était aussi sacré prêtre pour l'éternité, après avoir fait son Séminaire à Saint-Sulpice. Cœur ardent et plein d'amour pour Dieu, prêtre dans toute la force du mot, c'est de lui qu'un ami écrira bientôt les vers suivants :

LES CHŒURS DES ANGES AU PRETRE

Frère chéri des célestes phalanges,
Toi que le ciel a couronné d'honneur,
Ministre saint que notre Créateur
Orna de dons inconnus à ses Anges,
Si tu n'es pas transporté de ferveur,
Ah! dis-le nous, que fais-tu de ton cœur?

Loin des humains au fond du sanctuaire,
Quand tes soupirs s'unissent à nos vœux,
L'œil de ta foi pénétrant jusqu'aux Cieux,
Du chérubin partage la lumière,
Si tu n'es pas transporté de ferveur,
Ah! dis-le nous, que fais-tu de ton cœur?

Quand sur l'autel ta puissante parole
Appelle un Dieu, victime de la Croix,
Et que Jésus vient, docile à ta voix,
Donner son sang à celui qui l'immole;
Si tu n'es pas transporté de ferveur,
Ah! dis-le nous, que fais-tu de ton cœur?

Lorsqu'un enfant, beau de son innocence,
Apprend de toi l'amour pur du Seigneur,
Et qu'il reçoit, ange plein de candeur,
Le Dieu d'amour, la paix et l'espérance :
Si tu n'est pas transporté de ferveur,
Ah! dis-le nous, que fais-tu de ton cœur?

Lorsque tu rends l'innocence au coupable,
Et que tu fais monter une âme au Ciel,
Ton cœur ravi du bonheur éternel
Ne sent-il point l'avant-goût ineffable?
En te voyant transporté de ferveur,
Oui, nous savons ce qu'éprouve ton cœur!...

Aussitôt que fut fixé le jour de sa Profession religieuse, Sœur Saint-Paul se hâta d'en faire part, d'abord à ses chers parents, puis à ses amis qui conservaient d'elle un si bon souvenir. En annonçant ce beau jour à la Mère Saint-Louis de Gonzague, religieuse du Monastère de Sainte-Catherine de N.-D. de la Trappe à Laval, elle demanda, pour notre Communauté, association de prières et de bonnes œuvres entre ce Monastère et le nôtre. La Mère Saint-Louis de Gonzague lui répondit le 17 janvier 1840 :

« Madame et très chère Sœur,

« J'ai appris avec une vive satisfaction par la lettre dont vous avez voulu m'honorer, que vous venez d'être admise à la Profession et que sous peu vous aurez le bonheur de vous consacrer irrévocablement au Seigneur. J'avais craint durant quelque temps que votre santé n'aurait pu supporter une vie austère jointe à la fatigue de l'instruction, mais enfin le bon Dieu a béni votre ferveur et votre courage, et vous voilà enfin arrivée à l'accomplissement de vos plus ardents désirs. Je vous en félicite de tout mon cœur, ma très chère Sœur, et j'adresserai mes prières au Seigneur, afin de vous obtenir pour le grand jour auquel vous aspirez, une abondance de grâces qui vous rende de plus en plus une victime d'agréable odeur.

« Je vois aussi, ma très chère Sœur, que Monsieur votre frère est parvenu au comble de ses vœux : quel bonheur

pour vous et pour lui! Quel sacrifice méritoire pour vos pieux parents... c'est immoler Isaac deux fois...

« J'ai cru comprendre, ma très chère Sœur, que votre Révérende Mère Supérieure désirait une association de bonnes œuvres avec notre Communauté. Notre Révérende Mère Abbessse l'a accordée très volontiers et je vous l'adresse.

« C'est en me recommandant de nouveau à vos charitables prières et à celles de toute votre sainte Communauté que je suis en Notre Seigneur,

« Madame et très chère Sœur, votre très humble servante,

Sœur Saint-Louis de Gonzague. »

Sœur Saint-Paul écrit à ses parents une lettre bien touchante pour les prier de venir le 10 février assister à la cérémonie de sa Profession. M. Le Vicomte ne se sentit pas encore assez fort pour se rendre à sa prière, et la famille fut représentée par Mme Le Vicomte, M. et Mme de Kerguelen. Notre Sœur allait pourtant avoir le bonheur de prononcer ses vœux en présence de son frère, M. Paul Le Vicomte de la Houssaye.



Un Appel de Jérusalem



Cette touchante lettre arriva trop tard pour être insérée dans l'*Echo* de 1934. Nous le regrettons d'autant plus vivement qu'une intervention dont la charité nous a profondément émues nous a devancées. Une amie du Calvaire habitant la région ayant vu dans un journal missionnaire le pénible état de notre cher Monastère du Mont des Oliviers a lancé une pressante demande à ses amies et connaissances et plusieurs d'entre vous, chères Anciennes, ont déjà généreusement répondu. Il nous reste à exprimer toute notre reconnaissance à la bienfaitrice suscitée si providentiellement. Nous espérons que cet appel plus étendu ne restera pas sans effet.

MONT DES OLIVIERS.

Pax !

« Chère Ancienne,

« En lisant ceci, oh! je vous en prie, ne faites une moue ni de dédain, ni de déplaisir, ne vous exclamez pas : « Encore une quête! », et ne mettez pas le tout au panier.

« Non, considérez ceci comme une demande adressée à votre cœur bon et généreux, et en parcourant ces quelques lignes, pensez aux années peu lointaines encore où, pensionnaire sans souci, vous partagiez les jeux de compagnes ou vous receviez les leçons de maîtresses qui alors étaient en votre chère Bretagne et qui aujourd'hui vivent « au pays de Jésus ».

« Mais venons au fait.

« Le Monastère du Mont des Oliviers, fondé il y a presque quarante ans, est inachevé, les travaux, faute de fonds, ont été suspendus il y a vingt-cinq ans. Tout l'intérieur d'une aile est à construire; des sept Mères fondatrices, trois vivent encore, mais l'une a 81 ans, c'est dire que les années qui lui restent à vivre sont comptées. Alors, pour que ces bonnes Religieuses aient la joie avant de mourir de voir le petit Monastère achevé, Notre Très Révérende Mère Générale lors de sa visite au printemps dernier, a décidé, coûte que coûte, la reprise des travaux et devant les hésitations de la R. M. Prieure, elle a dit simplement: « La Providence est grande, ayez la foi! »

Et nous avons pensé à vous.

Oh! nous savons que les œuvres sont nombreuses en notre cher pays et qu'à toutes vous donnez sans compter et vous pourrez dire comme d'autres: « Les Orphelinats, il n'en manque pas en France! » C'est vrai, mais celui-ci est celui de vos Mères, vous avez participé aux loteries faites en votre cher Calvaire pour le « Petit Jérusalem » et c'est la première fois que, tout seul, il vient vous dire: « Privez-vous d'une promenade en auto, d'une représentation au cinéma, d'un sac à main dernier cri, du dernier livre en vogue, voire seulement d'une paire de bas de soie, pas plus, et vous et vos collaboratrices contribuerez à l'achèvement d'une maison de prière. Quand vous aurez des heures tristes, et qui n'en a pas? vous vous direz: « Au Calvaire de Jérusalem, on prie pour les bienfaiteurs et j'en suis. A perpétuité j'aurai part aux bonnes œuvres de cette Communauté, même quand je serai partie pour l'au-delà. » Et vous savez les vers du poète:

« Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière.

.....

« Donnez, il vient un jour où la terre vous laisse.

« Vos aumônes, là-haut, vous font une richesse... »

et, arrivant devant saint Pierre, vous lui présenterez l'obole recueillie pour les Epouses de son Maître adoré, et charmé de ce que vous aurez contribué à les loger « au pays du Christ », le Saint Portier vous ouvrira toutes grandes les portes éternelles.

Une Oblate Régulière.

IN MEMORIAM

Mère Gertrude du Sacré-Cœur (Marie Lanchou)
13 Juin 1884 - 14 Septembre 1934

Le 14 septembre dernier, à huit heures du matin, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, notre chère Mère Gertrude du Sacré-Cœur s'en retournait à Dieu. Son âme se détachant de sa frêle enveloppe, s'envolait doucement vers son Père céleste qu'elle avait tant aimé et si bien servi.

Notre chagrin fut grand. Les vides précédents avaient laissé dans nos cœurs de si profondes blessures qu'ils en étaient encore tout meurtris. Et voilà que le divin Maître de la vie et de la mort réclamait un nouveau sacrifice. En face de l'épreuve qui, une fois encore, s'abattait sur nous, notre cœur se serra; sous l'étreinte de la douleur, il pleura. Les desseins de Dieu sont impénétrables. Sans les comprendre, nous les adorons et, aujourd'hui mieux qu'en ce jour où les premiers soubresauts de la nature n'étaient pas apaisés, nous nous inclinons sous sa volonté sainte, lui répétant le cri de notre soumission confiante: « Mon Dieu, tout ce que vous faites est bien fait. »

Marie Lanchou était une enfant de notre Bretagne croyante et fidèle, de ce pays d'Arvor « où le sol est dur, où le cœur est fort ». Elle avait vraiment l'empreinte de la race: une volonté tenace en face du but à atteindre, une abnégation sans limites dans le don de soi. Toutes les étapes de sa vie en seront marquées.

Confiée à nos Mères pour se préparer à sa 1^{re} Communion, elle gardera de ce jour inoubliable des souvenirs qui la faisaient pleurer de joie peu de temps avant sa mort: « Que c'était beau! » disait-elle. Jusqu'à la fin de ses études, elle devait rester l'élève raisonnable et sérieuse, la compagne modeste, serviable, pieuse et d'une conduite exemplaire. Moins brillante que d'autres, elle leur était cependant supérieure par la profondeur et la solidité de la pensée. Peu expansive, elle passait inaperçue, et il fallait aller au fond de cette âme pour en connaître les véri-

tables dons. Déjà se dessinaient les deux notes qui seront la marque distinctive de cette nature: l'effacement et le caractère. Une de ses amies de la première heure, peut-être la plus intime, nous racontait qu'un jour, en classe, dans un mouvement d'humeur, la maîtresse envoya Marie au fond de la salle. Jugea-t-elle, en son cœur, le geste immérité?... L'enfant se trouva si bien en son « coin », à ce pupitre isolé qui satisfaisait ses goûts, qu'elle ne demanda jamais à retourner à sa place.

De bonne heure, Marie avait entendu l'appel à la vie religieuse, mais il fallait qu'avant d'y pouvoir répondre, elle remplît la tâche de dévouement et d'abnégation qui l'attendait à son foyer; il fallait qu'elle connût l'école de la souffrance où l'on fait la véritable épreuve de soi. Et combien de fois, alors et dans la suite, son âme dût bénir Dieu de lui avoir montré que la vertu est vraiment le chemin du bonheur!

Libre, Mlle Lanchou écrivit immédiatement à notre Révérende Mère Marie de Jésus, alors Prieure, pour lui demander l'entrée du cloître. Notre sainte Mère connaissait à fond cet enfant qu'elle avait suivie et guidée. Avec sa psychologie fine et sûre, elle avait lu bien vite dans cette âme dont elle avait deviné les richesses. La réponse ne se fit pas attendre et Marie, pouvant enfin réaliser le grand rêve de sa vie, se donnait définitivement à Jésus. Mère Gertrude n'oublia jamais ce qu'elle devait à cette sainte Mère qui, saisissant les pensées, les peines, les difficultés de cette âme parfois en déroute, conseillait, guidait, éclairait, proportionnait les efforts aux dispositions du moment. Aussi aimait-elle à redire que c'était grâce à son précieux secours qu'elle avait doublé les obstacles.

Ce qu'elle fut dans la vie religieuse, toutes celles qui l'ont connue pourraient le dire. Elle aima courageusement la volonté de Dieu sous quelque forme qu'elle se présentât, et avec les obligations qui s'ensuivaient. S'enveloppant de silence et d'obscurité, elle se livra corps et âme à l'immense travail de la sainteté. Ce ne fut pas toujours facile. Nous l'avons dit: sous ses dehors effacés se cachait une indomptable vigueur, et si Marthe et Marie parvinrent à s'unir en elle, ce ne fut pas sans combat.

Elle connut à peu près tous les emplois du Pensionnat: lingerie, classe, dortoir, surveillance d'études, économat... sauf la récréation, qui, assurait-elle « n'était pas son fait ». Elle disait souvent en riant: « Je ne suis qu'un bouche-trou! » Il est bien vrai que lorsqu'il fallait « boucher un trou », le nom de Mère Gertrude venait spontanément aux lèvres. On la savait si bien disposée à se prêter à tout, et de bon cœur, toujours!

Dans les classes, elle se révéla excellent Professeur. Combien d'enfants avons-nous entendu dire: « Je dois

beaucoup à Mère Gertrude... Quelle bonne Maîtresse!... Comme elle faisait travailler ses élèves! » Et après sa mort, de touchants témoignages de reconnaissance arrivaient de ces enfants qui l'avaient aimée et appréciée. Âme de vie intérieure intense, son action était soutenue par une piété profonde. Il y avait en elle un fonds de patience, de force, de mortification, entièrement surnaturel. Aimant l'observance, la règle, tout ce qui sortait de la régularité était pour elle une souffrance, mais comprenant ce qu'il y avait d'exagéré dans ce besoin de sa nature, elle s'estimait heureuse d'avoir à se gêner en se pliant aux circonstances.

Dans la semaine de Pâques de 1933, elle fut prise de vomissements répétés, qui l'affaiblirent beaucoup. Il lui fut impossible à la rentrée de reprendre son emploi. C'était le prélude de la dernière phase de sa vie. Elle était déjà touchée à mort. Les soins, le repos, la remirent momentanément, et elle parut à peu près rétablie. Apparences trompeuses qui illusionnaient sur son véritable état de santé!

C'est dans la charge de Maîtresse des Novices que la chère Mère donna ses dernières forces. Nous pensions que cette vie plus calme, toute de formation religieuse à donner, de contemplation, si conforme à ses goûts, allait la remettre complètement. Mais le fruit était mûr! Dieu allait s'emparer de cette âme comme d'une hostie de choix et, après les purifications dernières, les ultimes souffrances du cœur et de l'âme, la mettre en possession des joies éternelles.

Encore quelques mois, et l'œuvre divine sera achevée. En face des progrès du mal, voyant l'enfle gagner ses pieds, ses mains, tout son pauvre corps décharné, son premier geste fut un mouvement d'effroi: « Mon Dieu! que vais-je devenir? » Puis, quelques moments après: « Mon être est à vous, disposez de moi, Seigneur, comme vous le voulez. » Graduellement, elle s'affaiblit. Son sourire était devenu mélancolique; peu de paroles, seulement quelques mots brefs, articulés avec effort. La veille de sa mort, elle ne voyait plus, mais elle devait entendre, car aux sons du *Salve Regina* chanté par les Religieuses réunies auprès d'elle, son visage se détendit. Au matin du 14, sans agonie, sans secousse, doucement, paisiblement, sa belle âme de religieuse entra dans l'éternelle béatitude.

Les départs ont toujours quelque chose d'émouvant, surtout lorsqu'ils mettent entre soi et ceux qu'on aime l'éternité. Mais, en de tels moments, aux âmes endolories ou inquiètes, il reste la consolation suprême: l'hymne reconfortant des espérances chrétiennes.

Sœur Saint Vincent de Paul (Jeanne Hénaff)

6 décembre 1887 - 8 décembre 1934

Le 8 décembre, à l'aube de la fête de la Vierge Immaculée, l'âme de notre chère Sœur Saint Vincent de Paul prenait son essor vers la céleste Patrie. La veille de sa Profession religieuse qu'elle fit en 1913, son confesseur lui écrivait: « Pas de bonheur pour celui qui se partage et se ménage au service du Seigneur. » Il semble bien que notre regrettée Sœur ait fait de ces paroles le mot d'ordre de toute sa vie religieuse.

Elle fut tout entière au service du Divin Maître par sa fidélité scrupuleuse à ses exercices religieux, toute à sa Communauté par son dévouement et son abnégation dans tous les travaux de sa condition. Privée, dès l'enfance, par la mort de ses parents, des joies familiales si douces à tous les enfants, son âme et son cœur cherchèrent très tôt une compensation dans l'amour du bon Dieu. Pleine de vie et d'entrain, toujours et partout, notre regrettée Sœur se fit apprécier et aimer de nos chères petites élèves. L'une d'elles, M.-Th., nous avait donné quelques mois auparavant la mort de Sœur Saint Vincent de Paul de sérieuses inquiétudes. La chère Sœur, toute vaillante alors, passait les nuits près d'elle, la soignant avec une tendresse et un dévouement tout maternels. Le matin des obsèques, le 10 décembre, la bonne petite pleurait à chaudes larmes: « Pourquoi pleurez-vous? lui demandait-on. — J'ai du chagrin, répondit-elle, Sœur Saint Vincent de Paul a été si bonne pour moi. » Notre chère Sœur était toujours prête pour toute besogne de surcroît. Douée d'une grande activité, elle était précieuse dans les « coups de feu » qui se présentent assez fréquemment dans notre Maison. L'an dernier elle s'était dévouée avec une charité sans bornes près de notre chère Sœur Marie de la Nativité de si sainte et douce mémoire.

Nous avons toute confiance qu'ensemble elles prient là-haut pour leur Calvaire qu'elles aimaient tant et pour lequel elles ont donné le meilleur de leur vie et de leur cœur.

*
**

Mère Marie Véronique (Marie-Yvonne Couloigner)

4 Avril 1867 - 12 Décembre 1934

Le 12 décembre 1934 s'éteignait, dans la paix promise aux enfants de Notre Glorieux Père Saint Benoît, en notre Monastère du Mont des Oliviers à Jérusalem, notre chère Mère Marie-Véronique, que les Anciennes qui étaient au Pensionnat entre les années 1896 et 1905 ont dû connaître.

Élevée au Pensionnat des Ursulines de Morlaix, Marie-

Yvonne Couloigner avait un grand attrait pour les chants liturgiques, le bon Dieu l'avait douée d'une belle et forte voix, elle la consacra tout entière aux Offices religieux de sa paroisse. Un peu parente de Sœur Marie de la Nativité dont nous vous avons parlé l'an dernier, elle eut l'occasion de connaître le Calvaire et bientôt son désir d'embrasser la vie Bénédictine lui fit solliciter son admission au Noviciat.

Ee 27 août 1894, elle franchissait avec bonheur le seuil du cloître; le 14 mai 1895, elle revêtait le saint Habit et reçut le nom de Sœur Marie-Véronique qui répondait si bien à sa dévotion ardente pour la Passion de Notre-Seigneur. Le 11 juillet 1896 elle prononçait ses Vœux et dans toute la ferveur de son âme, se livra tout entière aux bons vouloirs divins. Son caractère aimable et gai, malgré une austérité rappelant celle des Moniales des temps anciens, la faisait aimer de toutes. Au Pensionnat, elle se dévoua près des enfants, surveillant un dortoir, donnant partout l'aide la plus charitable et la plus dévouée. Au moment de la grande épreuve de 1905, Mère Marie Véronique fut désignée pour faire partie du groupe de religieuses envoyé à Mâhecoul où nos chères Mères bretonnes reçurent un si fraternel accueil, puis en 1920 ce fut le Calvaire de Terre Sainte qui lui ouvrit ses portes. Elle fut pour la petite Communauté une aide bien précieuse par son inlassable dévouement et le puissant secours qu'elle apporta à la petite schola du Monastère.

C'est là que, le 12 décembre, en la fête de saint Corentin, Patron du diocèse qui la vit naître, elle rendit à Dieu sa belle âme de vraie Bénédictine Calvairienne.

Nos associées défuntes

1934. — 10 août: Marie-Thérèse Cabioch, Mme Le Gouès.

4 septembre: Mlle Valentine Blanchard.

1935. — 18 janvier: Mélanie Kérautret, Mme Malardeau.

10 mars: Louise Vérine, Mme Le Moal.

Une messe solennelle de *Requiem* sera chantée dans la chapelle du Calvaire de Landerneau, le samedi 27 juillet pour ces chères disparues. Que les adhérentes qui ne pourront y assister veuillent bien s'associer de loin à ce pieux Memento.

CARNET DE FAMILLE



Rappels à Dieu.

- 1934 15 Juin. — M. LE PAGE, Landerneau.
 18 Août. — M. RICHARD, frère de Paule-Alphon-
 sine.
 5 Sept. — M. Joseph DES BOUILLONS, beau-
 père de Mme Desbouillons-Galès Anne.
 17 Sept. — Révérend Père Joseph DESBOUILLONS,
 Bénédictin de Kergonan, fils du précédent.
 11 Sept. — M. Frabolot, frère de J. Frabolot, et
 beau-père de Jeanne Frabolot-Berthélémé.
 7 Octobre. — Mme BIGARRE, sœur de Mme
 Lamandé.
 28 Octobre. — Monique BERNARD, fille de M. et
 Mme Bernard Lamandé Marie-Louise.
 10 Novembre. — Mme Paul LE MESLE, mère de
 M.-C. Le Mesle.
 16 Novembre. — Marie CRENN, belle-sœur de Mme
 Guillou, Helpin, Anne de Kerhoën, Château-
 lin.
 21 Décembre. — M. Hervé KERNEIS, frère d'Annie.
- 1935 Janvier. — M. PELLEN, notaire, Châteauneuf-
 du-Faou, époux d'Yvonne Languillaire.
 11 Janvier. — M. Jean BERGOT, frère de Jeanne
 et de Marie, Mme Lucas.
 21 Février. — Mme LE HIR, mère d'Yvonne Le Hir.
 2 Mars. — M. BEAUDOUIN, père de Marie, beau-
 père de René Morillon, de M. M. et de Yo-
 lande de Dieuleveult.
 9 Mars. — M. CENTUR, père de Marie Centur.
 16 Avril. — Madame GUICHARD, belle-sœur d'Alicé
 Guichard, Mère Saint-Alfred.
 30 Mai. — Mlle Augusta RIOU, fille de Mme Vve
 Riou (Alençon Jeanne).

Naissances.

- 1933 19 Décembre. — Anne-Marie QUILLEVERE, fille de
 M. et Mme Quillévéré-Guillerot Marguerite.
- 1934 10 Mai. — Joseph TRELLU, fils de M. et Mme
 Trellu-Doaré Marie-Anne.
 6 Juin. — Jean LE NAIRE, fils de M. et Mme Le
 Naire-Chabay Madeleine.
 9 Juin. — Monique BERTHELOT, fille de M. et
 Mme Berthelot-Hautin Léonie.
 22 Juin. — Yvonne TIRILLY, fille de M. et Mme Ti-
 rilly-Le Nest Isabelle.
 2 Juillet. — Henry GUEGUEN, fils de M. et Mme
 Guéguen-Kerdraon Jeanne.
 26 Juillet. — Jean-Pierre-Anne LE BIHAN, fils de
 M. et de Mme Le Bihan-Saluden Louise-Anne.
 9 Sept. — Yves NORMAND, petit-fils de Mme Nor-
 mand-Auzou Marie.
 12 Sept. — Marie-Josèphe CHEMINANT, fille de M.
 et Mme Cheminant-Jaouen Marie.
 29 Sept. — Jeanne LUCAS, fille de M. et Mme Lucas-
 Roscongar Eugénie.
 30 Sept. — Jean HASCOET, fils de M. et Mme Has-
 coët-d'Hervé Elisabeth.
 3 Octobre. — M.-Th. GUIDOUX, fille de M. et Mme
 Guidoux-Le Loc'h Bernadette.
 15 Oct. — Jacques LENFANT, fils de M. et Mme
 Lenfant-Normand Marie.
 17 Oct. — Madeleine DROGOU, fille de M. et Mme
 Drogou-Caraës Magdeleine.
 22 Oct. — Monique FRABOLOT, fille de M. et Mme
 Frabolot-Berthélémé Jeanne.
 25 Oct. — Léon BELOT, fils de M. et Mme Belot-
 Danquigny Madeleine.
 11 Novembre. — Elie-Jean BODEAU, fils de M. et
 Mme Bodeau-Chardronnet Louise.
 11 Décembre. — Jacqueline FECHANT, fille de M.
 et Mme Féchant-Le Joncour Augusta.
 30 Décembre. — Guénola BUFFET, fille de M. et
 Mme Buffet de Roince Bernadette.
- 1935 9 Janvier. — Anne-Marie SALIOU, fille de M. et
 Mme Saliou-Berthélémé Marie.

- 22 Janv. — Xavier REBILLARD, fils de M. et Mme Pierre Rébillard-de Dieuleveult Suzanne.
 10 Fév. — Françoise POULIQUEN, fille de M. et Mme Pouliquen-Couloigner Marie.
 17 Mars. — Marie-Josèphe Le Séac'h, fille de M. et Mme Le Séac'h-Kerhoas Anne-Marie.
 30 Mars. — Marguerite-Marie CORNEC, fille de M. et Mme Cornec-Moulin Marie.
 4 Avril. — Denise JAFFRES, fille de M. et Mme Jaffrès-Le Bras Gabrielle.
 25 Avril. — Louis TANNIOU, fils de M. et Mme Tanniou-Loc'h Jeanne.
 Avril. — René LE DUFF, fils de M. et Mme Le Duff-Grall Jeanne.
 5 Mai. — Eliane TACHEN, fille de M. et Mme Tachen-André Mathilde.
 Mai. — Annie HELIAS, fille de M. et Mme Hélias-Floch Marie.

Mariages.

- 1934 26 Juin. — Yvonne BOURDEAU et M. Jean BERNEDE.
 19 Juill. — Gabrielle ROUDAUT et M. André RIOU.
 24 Juill. — Félicie SENECHAL et M. Georges TREGUIER.
 11 Sept. — Marie QUEINNEC et M. Joseph QUEINNEC.
 11 Sept. — Mlle M.-A. BRIENT, fille de M. et Mme Brient-Crapin Marie, avec M. BINET.
 26 Sept. — Cécile BERNIER et M. Etienne LE GRAND.
 29 Sept. — Mlle GOURMELIN et M. Michel FURET, fils de M. et Mme Furet-Le Franc Marie.
 23 Oct. — Marceline HAMON et M. Emile DENIS.
 5 Nov. — Angèle SALAUN et M. Roger LE GARREC.
 27 Déc. — Mlle LE QUERE et M. Emile DAMIAN fils de M. et Mme Damian-Lorit Jeanne.
 1935 8 Janv. — Léa FICHE et M. Jean LE CRAS.
 8 Janv. — Marie-Ange MIOSSSEC et M. Bernard CASTEL.
 23 Avril. — Jeanne CHABAY et M. Yves GRISON.

- 24 Avril. — Thérèse LE BRAS et M. Auguste CADUDAL.
 27 Avril. — Yvonne DEHU, fille de M. et Mme Dehuboutellier Marthe, et M. SAND.
 16 Mai. — Jacqueline ESCOFFIER et M. MONTION.
 4 Juin. — Magdeleine MARCHADOUR et M. Jean PICHON.
 11 Juin. — Thérèse CHAUSSY et M. Louis LARVOR.
 18 Juin. — Marie GRAVERAN et M. Jean ROLLAND.

Vétures.

- 1934 21 Juin. — Marthe QUEINNEC, Sœur Marie-Bernard, au Calvaire de Landerneau.
 15 Sept. — Bernadette CROISSANT, Sœur Benedicta, Congrégation des Sœurs de la Miséricorde de Seez.
 30 Oct. — Marie-Madeleine LANCHOU, Sœur Marie-Françoise de la Nativité, Couvent des Petites Sœurs de l'Assomption, Rue Violet, Paris.



Changements d'adresses

AUZOU (Jeanne), Mme RENDU et Jeanne RENDU, Mme AUGES: 11, rue des Cadeniers, Nantes.

BOUNEVIALLE (Milly), Mme J.-P. COLLINS « Michaelmore », 9, The Pine Walk, Carshalton Beeches (Surrey).

BUSSY (Beatrix), Mme Paul KELLY, 140, Rivermead Court, Hurlingham, S. W. 6, London.

CHABAY (Jeanne), Mme GRISON, 65 bis, Avenue de Verdun, Libourne (Gironde).

GOFF (Le) (Yvonne), Mme PACE, Ker-Yvon, Paimpol (Côtes-du-Nord).

INNES (Gwendoline) (Mademoiselle), 5 Station Avenue, Edgbaston, Birmingham.

LAMANDE (Marie-Louise), Mme BERNARD, 20, avenue Dode de la Brunerie, Paris 16°.

MADEC (Yvonne), Infirmière, Hôpital, Clamecy.

MADEC (Marie), Ecole des Infirmières, Hôtel-Dieu, Nantes.

QUEINNEC (Marie), Mme QUEINNEC, 71, avenue du Grand Boudha, Hanoi (Indo-Chine Française).

ROUDAUT Gabrielle, Mme RIOU, M. RIOU, Ingénieur à la Direction de T. P., Ambohidahy, Tananarive, Madagascar.

ROUDAUT (Amélie), Mme TANGUY, 10, rue Colbert, Brest.

Nouvelles adhérentes titulaires

BAZIN Marie-Paule, Landerneau.

BILLANT Joséphine, Mme LE CAER, Kerbriant, St-Marc.

BIRIEN Marie, Moulin du Chantre, Pleyben.

CHOSSEC Marie, 36, rue Jean-Jaurès, Brest.

CORNEC Louise, Mme MORE, Châteaulin.

CARAES Marie-Thérèse, Mme MADEC, Prat-ar-Cour, Lannilis.

D'HERVE, Marie-Anne et Marie-Jeanne, Quillihouaré, Penhars.

GOFF (Le), Marie, Mme LE VERGE, Moulin du Chatel, Plounévez-Lochrist.

GARGADENNEC, Clotilde, Mme QUELLE, route d'Audierne, Pont-Croix.

GARGADENNEC, Aline, Mme PIRIOU, Minoterie du Kerdrouff, Pont-Croix.

GARGADENNEC Marie, Sœur Marie de la Croix, Issoudun.

GUILLOU, Hélène, Chapellenie, Plouézoc'h.

HAUTIN Léonie, Mme BERTHELOT, 4, rue St-Gely, St-Brieuc.

MODESTE Adèle, Mme Bédel, 3, rue du Couédic, Brest.

ORVEN Marie, Rue Ste-Hélène, Douarnenez.

PENCREACH Marie.

PITON Yvonne, Mme DOUCET, 1, rue Choquet-de-Lindu, Brest.

TANNE Marie, Mme ROCHE, rue Laënnec, St-Marc.

Nouvelles adhérentes honoraires

BOUNEVIALLE Mary Mme BUSSY, 21, Dalebury Road, Upper Tooting S. W. 17, London.

BUSSY Monica, Mme EVEREST, 55, Carlton Avenue, Kenton (Middlesex).

LAOUT Pauline, Presbytère, de Landrecies (Nord).

LAOUT Louise, Mme HARDUIN, rue de l'Eanette Marcoing (Nord).

POSTE Mme, rue Louis-Pasteur, 22, Brest.